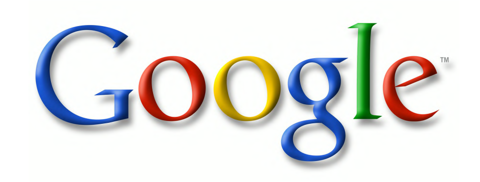
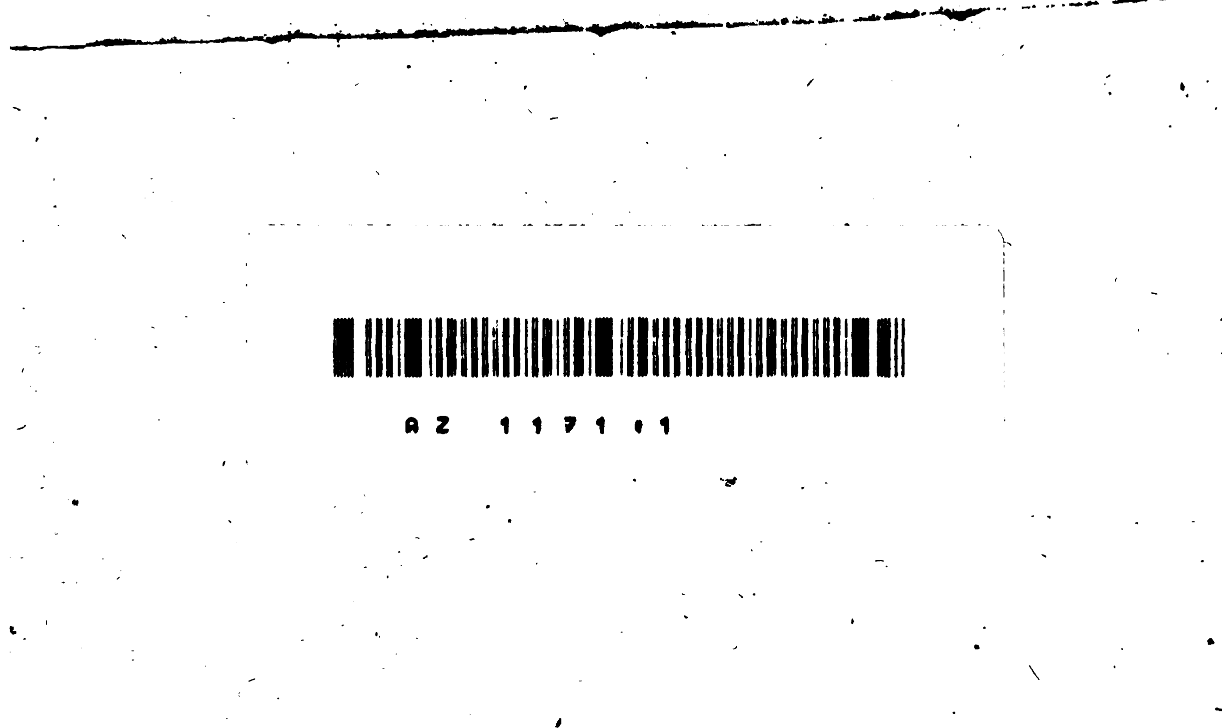


Henriette Cazenove

Ex libris :





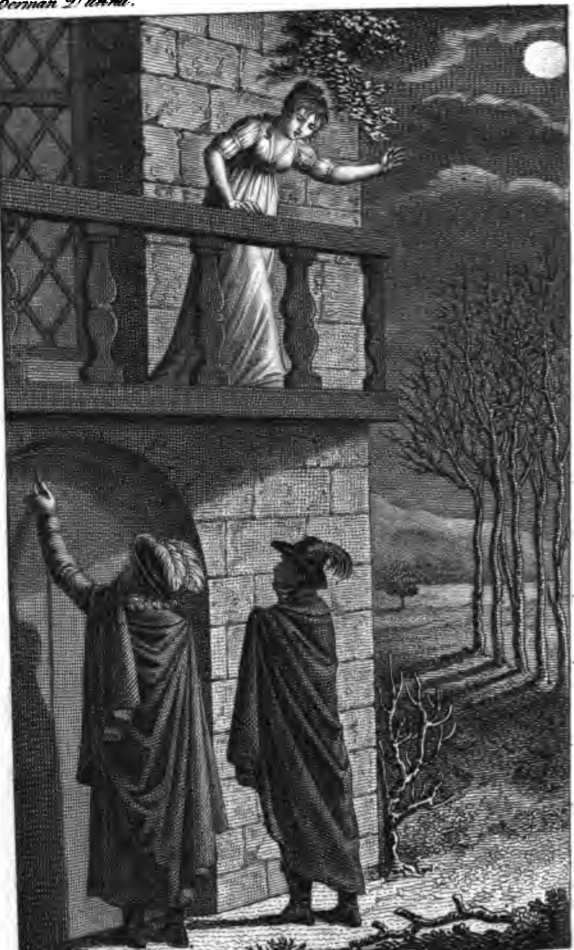


HERMAN D'UNNA,

OU

AVENTURES arrivées au commencement du quinzième siècle, etc.

On peut se procurer chez MARADAN, libraire à Paris, et BEHMER, imprimeur-libraire à Metz, *l'Histoire du Tribunal secret, d'après les lois et les constitutions de l'empire germanique, par J.-N.-E. de BOCK*; avec une planche qui représente l'ouverture d'une séance du Tribunal secret. 1 vol. petit in-8.° 1# 10s.



Ctesse de Jennisson del. Bovinet sculp.

[Naubert, Benedicte]

HERMAN D'UNNA,

OU

AVENTURES arrivées au commencement du quinzième siècle, dans le temps où le Tribunal secret avait sa plus grande influence;

Traduit de l'Allemand,

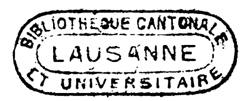
PAR JEAN-NICOLAS-ETIENNE DE BOCK.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-St.-André des Arts, n.° 16, et à Metz, chez BEHMER, Imprimeur-libraire et éditeur.

AN IX (1801.)


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVERTISSEMENT.

J'AI cru nécessaire de faire réimprimer en tête de Herman d'Unna, la notice sur le Tribunal secret, que j'ai insérée dans le second volume de mes Œuvres diverses. Il fallait d'abord constater la réalité de cette étrange institution, établie par les capitulaires de Charlemagne, pour faire naître dans l'esprit de mes lecteurs le degré de confiance et d'intérêt, que mérite l'ouvrage que je présente au public.

Quoique Herman d'Unna ne soit qu'un roman historique, il n'en doit pas moins être rangé dans la classe des livres utiles, puisqu'il nous donne sur le Tribunal secret les seuls éclaircissemens qui soient parvenus jusqu'à nous.

On y verra la manière extraordinaire dont ce tribunal procédait, les formes qu'on y suivait, les vives terreurs qu'il inspirait; comment il fai-

sait trembler un puissant souverain dans son palais, aussi bien qu'un simple berger dans sa chaumière; une chaîne invisible, composée de plus de cent mille individus, qui se connaissaient entr'eux à certains signes, et n'étaient connus de personne, enveloppait alors la plus grande partie des peuples de l'Europe; ils étaient contraints d'obéir à une puissance, dont les opérations, vu le mystère impénétrable qui les couvrait, leur imprimaient d'autant plus de crainte, qu'elles ressemblaient plutôt aux effets de la vengeance divine, qu'à l'exercice d'aucun pouvoir humain.

On trouvera enfin dans Herman d'Unna des détails très curieux sur le caractère et les aventures de l'empereur Winceslas, de l'impératrice Sophie, de son frère Sigismond roi de Hongrie, et de la reine Barbe épouse de ce dernier; sur les mœurs des anciens chevaliers, de Subinko, archevêque de Bohême et de Hon-

grie, des moines, des religieuses, des bourgeois de ce temps-là. Tous ces portraits sont d'une vérité frappante, et d'ailleurs conformes à ce qu'en dit l'histoire.

Je crois donc, si, en qualité de traducteur, il m'est permis d'avoir un avis, que cet ouvrage, d'un genre absolument neuf, et contenant des faits entièrement ignorés en France, est digne, sur-tout en ce moment, de fixer à la fois l'attention, et de ceux qui cherchent à s'instruire, et de ceux qui ne veulent que s'amuser.

A Buy, dans le Pays-Messin, ce 3 juillet 1790.

Signé BOCK.

NOTICE

Sur le Tribunal secret et les Francs-Juges de Westphalie, tirée du second volume des œuvres diverses du Baron de Bock.

Les francs-comtes et les francs-juges de Westphalie, que leur puissance et leur constitution rendirent vers le commencement du quinzième siècle si célèbres et si redoutables, qu'il s'en fallut peu qu'on ne sévît contre eux avec la même rigueur que contre les templiers, sont aujourd'hui tellement oubliés qu'à peine l'histoire en conserve quelques traces. La singularité de cette institution trop peu connue, et qui a un rapport direct avec celle des illuminés, dont les progrès ont été si rapides il y a deux ou trois ans en Allemagne, m'engage à en donner ici quelques détails. Je les ai d'ailleurs cru nécessaires pour l'intelligence de ce qu'on va lire.

L'origine des francs-comtes et des francs-juges remonte au règne de Charlemagne. Ils prétendaient avoir été substitués aux commissaires impériaux (missis per tempora discurrentibus) *qui allaient tous les ans et même plus souvent faire*

leur tournée dans l'empire. Chacun pouvait leur porter ses plaintes contre les gouverneurs de provinces et autres principaux officiers, ainsi que plaider pardevant eux les causes, dont la décision était réservée exclusivement à l'empereur. Et comme il paraît qu'il n'était point permis aux magistrats ordinaires de condamner les coupables à une plus forte peine que l'amende, ces commissaires jugeaient souverainement presque toutes les affaires, et ils avaient seuls le droit d'infliger, au nom de l'empereur, des peines corporelles, soit contre ceux dont les crimes n'étaient point rémissibles, soit contre ceux que leur refus de payer l'amende à laquelle ils avaient été condamnés par les juges ordinaires, rendaient coupables de rebellion.

La nature de cette commission exigeait deux sortes de procédures : l'une publique et l'autre secrette. La sorcellerie, la magie et les vols commis dans les églises, étant rangés dans la classe des crimes irrémissibles, il fallait nécessairement faire à ce sujet des informations secrettes; de là on peut induire que si les premières séances de ce tribunal se tenaient publiquement, il y en avait en-

suite d'autres où personne n'était admis.

Comme ces commissaires ne pouvaient pas demeurer long-temps dans le même lieu, l'instruction des procès se faisait sommairement et en la manière suivante. On choisissait dans chaque district deux personnes d'une probité reconnue, et quelquefois davantage; on les prenait à serment, puis on les chargeait d'examiner les crimes de ceux qui étaient accusés, et d'après leur rapport, on rendait un jugement définitif. Nous observerons qu'on avait grand soin de cacher au peuple le nom de ces jurés, afin qu'il ne s'en méfiât point, de manière qu'on vivait dans une inquiétude perpétuelle, et qu'un frère n'osait souvent se confier à son propre frère.

Si l'on compare ces commissaires extraordinaires, établis par Charlemagne avec le tribunal secret qui lui est postérieur, on trouvera la plus parfaite ressemblance entre eux.

Les séances de celui-ci s'appellaient la chose franche (*freidinge*)*; le lieu où elles se tenaient* le tribunal franc (*freie stuhl*)*; le commissaire*, franc-comte (*freigraf*)*; et les jurés*, francs-juges (*freischoepfen.*) *Le duc de Saxe, qui*

était le souverain chef des commissaires du temps de Charlemagne, l'était aussi des tribunaux francs, et en cette qualité il avait le droit de patronage sur chaque siège, et la nomination du franc-comte, qui ensuite recevait de l'empereur à titre de fief l'investiture de sa charge.

On jugeait à ce nouveau tribunal, comme à l'ancien, toutes les espèces de delits; on y recevait des plaintes contre les gens qui refusaient de se défendre devant leurs juges naturels. Enfin, comme à l'ancien tribunal, on tenait des séances publiques en plein air, et il y en avait d'autres secrettes où se traitaient les principales affaires; d'où lui est venu le nom de tribunal secret *(heimliche acht.) Le peuple ne connaissait point les francs-juges, et ceux-ci s'étaient engagés par le serment le plus terrible à livrer père, mère, frère, sœur, ami ou parent sans exception, s'ils avaient commis quelque chose qui fût dans le cas d'être dénoncé au tribunal secret. Les francs-juges étaient alors obligés de lui faire part de ce qu'ils avaient appris relativement à l'affaire dont il s'agissait, d'aller citer les coupables; et, si la sentence l'ordonnait, de les pendre par-tout où ils*

les trouvaient. Les membres de ce tribunal maintenaient par-là l'autorité de l'empereur, en qualité de commissaires impériaux, dans toute l'étendue de l'empire, sans s'embarrasser des droits des états chez lesquels ils l'exerçaient ; et ils auraient infailliblement fait disparaître toute autre supériorité territoriale, s'ils avaient continué de subsister.

Il est déjà fait mention en 1211, peu de temps après l'extinction du grand duché de Saxe, du tribunal secret, comme d'un établissement connu. Vraisemblablement les francs-comtes tiraient avant ce temps leurs pouvoirs des ducs de Saxe, par qui ils étaient sans doute nommés en qualité de souverains chefs des commissaires impériaux. Ce n'est donc qu'après l'extinction de ce duché, que les tribunaux secrets se trouvèrent exposés au grand jour. Aucun prince de l'empire ne voulut plus souffrir dans ses états une commission impériale, indépendante de son autorité; et chacun d'eux tâcha en conséquence de devenir lui-même le chef de cette commission. Le seul archevêque de Cologne, qui avait obtenu le duché de Westphalie s'opposa à cette entreprise, et fit si bien qu'il fut reconnu dans presque toute

la Westphalie, pour l'unique chef suprême des tribunaux secrets. Les francs-comtes de ce pays furent pendant un temps nommés par lui, et ils en reçurent l'investiture de leurs charges.

Les tribunaux secrets restèrent assez long-temps dans cet état; mais, vers la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle, on les vit tout-à-coup s'élever à un degré de puissance si formidable, que l'Allemagne entière en fut épouvantée. Je ne crois pas exagérer, en disant qu'à cette époque il y avait dans l'empire plus de cent mille francs-juges, qui, par toutes sortes de moyens, mettaient à mort quiconque avait été condamné par leur tribunal. Lorsqu'en Bavière, en Autriche, en Franconie, et en Souabe, quelqu'un refusait de comparaître devant ses juges naturels, on avait aussitôt recours à un des francs-tribunaux de Westphalie où l'on rendait une sentence, qui, dès qu'elle était connue de l'ordre des francs-juges, mettait en mouvement cent mille assassins qui avaient jurés de n'épargner ni leurs parens ni leurs meilleurs amis.

Si un franc-juge, voyageant avec un de ses amis condamné par le tribunal

secret, avait voulu le sauver, et que pour l'avertir du danger qu'il courait, il lui eût seulement dit cette formule alors en usage dans ces sortes d'occasions : On mange ailleurs aussi bon pain qu'ici ; *dès ce moment les francs-juges ses confrères, étaient tenus par leur serment à pendre le traître sept pieds plus haut que tout autre criminel condamné au même supplice. Il n'y avait aucune objection à faire contre les sentences de ce tribunal. Il fallait les exécuter sur-le-champ avec la dernière ponctualité et la plus parfaite obéissance, quand bien même on aurait regardé le coupable comme le plus honnête homme du monde. Cela engagea presque tous ceux qui avaient de la naissance ou de la fortune à se faire agréger à cet ordre. Chaque prince avait quelques francs-juges dans son conseil ; il en était de même parmi les magistrats des villes impériales* (1). *Et il y avait alors plus de gentilshommes francs-juges, qu'il n'y en a aujourd'hui de francs-ma-*

---

(1) *Werlich rapporte dans ses chroniques, Aug. p. 2, C. 9, qu'il y avait trente-six francs-juges dans la seule ville d'Augsbourg : on peut juger par-là combien il devait y en avoir dans tout l'empire d'Allemagne.*

çons. Dans le procès que la ville d'Osnabruck eut à soutenir contre Conrard de Langen, et où celui-ci fut condamné, il se trouva au tribunal secret près de trois cents francs-juges, dont une partie était de la noblesse immédiate, et les autres de simples bourgeois (1). *Plusieurs princes enfin se firent recevoir eux-mêmes, tels que le duc de Bavière, le margrave de Brandebourg, etc.*

On peut juger de l'obéissance servile qu'exigeait le tribunal secret de la part de ses membres, par ce mot du duc Guillaume de Brunswick qui était un des francs-juges. « Il faudra bien, disait-il, que je fasse pendre le duc Adolphe de Sleswic, s'il vient me voir, sans quoi mes confrères me pendront moi-même (2). »

Il était très rare qu'on pût se soustraire aux procédures de ce tribunal, car les francs-juges n'étant point connus, épiaient le moment où un prince sortait de son palais, un gentilhomme de son château, ou un bourgeois de sa ville, pour

---

(1) *Beim Kress. vom. archid. wesen in app. v. 161.*

(2) *Jean de Busche de reform. monast. III, 42 p. 943.*

aller pendant la nuit afficher à sa porte l'assignation qu'on lui donnait de comparaître devant le tribunal. Si après avoir renouvellé cette formalité par trois fois, il ne se présentait point, il était condamné ; mais avant que de faire exécuter la sentence, on le citait encore une dernière fois, après quoi on l'abandonnait à la vengeance de cette armée invisible de francs-juges qui le poursuivaient jusqu'à ce qu'il fût mis à mort.

Lorsqu'un franc-juge était trop faible pour arrêter un criminel et le pendre, il était obligé de ne pas le perdre de vue qu'il n'eût trouvé un nombre suffisant de ses confrères, avec le secours desquels il put s'acquitter de l'ordre dont il était chargé ; et ceux-ci, sans autre explication que quelques signes convenus, l'aidaient dans son opération. Ils pendaient les malheureux proscrits avec une branche de saule, au-lieu de corde, au premier arbre qui se rencontrait sur le grand chemin, mais jamais à une potence, afin de faire connaître par-là que c'etait en vertu d'une commission impériale, qu'ils exerçaient leurs fonctions librement dans tout l'empire, et non sous l'autorité d'aucun seigneur particulier.

Etaient-ils forcés par les circonstances à tuer le coupable à coups de poignards ou autrement ? alors ils attachaient le cadavre à un arbre, et y laissaient leur couteau, afin qu'on sût qu'il n'avait pas été assassiné, mais exécuté par un franc-juge.

Le plus profond mystère accompagnait toutes leurs opérations, et l'on ignore encore aujourd'hui à l'aide de quel signe (1), *les sages (c'était le nom qu'on leur donnait), se reconnaissaient entre eux. A plus forte raison n'est-on pas mieux instruit de la plupart de leurs autres réglemens. Quoique l'empereur fût sensé le chef suprême de cet ordre, il était défendu de lui révéler ce qui se passait dans le tribunal secret; seulement lorsqu'il demandait, un tel a-t-il été condamné ? on pouvait lui répondre* oui *ou* non. *Si au contraire il s'informait du nom de la personne, il n'était point permis de lui dire. On en voit la preuve dans*

(1) *On a trouvé dans un protocole, à Herfort, les quatre lettres suivantes : S. S. G, G., que l'on prétend signifier en allemand*; Stoc, Stein, Gras, Grein, *en français*; bâton, pierre, herbe, pleurs; *S. Pfeffinger, T. IV, p.* 490.

les réponses que les francs-comtes firent en 1404 à l'empereur Robert (1).

L'empereur, ou le duc son représentant, ne pouvait point faire de francs-juges ailleurs que sur la terre rouge, c'est-à-dire, en Westphalie; il fallait de plus que ce fût dans un tribunal franc, et avec l'assistance de deux ou trois francs-juges qui servaient de témoins. Quant au sens mistique qui était caché sous le mot de terre rouge, on ne l'a pu expliquer jusqu'à présent. Peut-être ne donnait-on ce nom à la Westphalie, que parce que le fonds de l'écu des armes de Saxe était de gueules. Les francs-juges tenaient si fort à l'observation de leurs formes, que le roi Winceslas ayant voulu créer des francs-juges dans la Westphalie de sa seule autorité, et l'empereur Robert ayant demandé comment les vrais francs-juges se comportaient envers ceux-ci, on lui répondit, qu'ils pendaient les nouveaux venus sur le champ et sans miséricorde.

L'empereur seul avait droit de donner une sauve-garde à ceux qui avaient été

---

(1) *App. datt., de pace publicâ. p.* 777.

condamnés par le tribunal secret ; c'était une des réserves que Charlemagne avait insérées dans ses capitulaires.

Au reste, la vraie cause de la chûte de ces tribunaux, fut la supériorité territoriale que les princes acquirent insensiblement dans leurs états. Ils travaillèrent si constamment à extirper cet établissement, indépendant de leur autorité, qu'ils y parvinrent à la fin. Il n'a toutefois jamais été entièrement aboli par les loix de l'empire ; il a seulement été borné à son usage primitif, et circonscrit à certains districts. L'empereur donne encore aujourd'hui en fief des tribunaux francs, et on en trouve plusieurs dans le comté de la Marck et le duché de Westphalie ; mais ils ont perdu l'immédiateté, et n'exercent plus leurs fonctions qu'au nom du souverain, dans les états duquel ils sont établis.

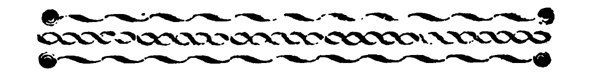
Il paraît vraisemblable que ce qui avait si prodigieusement accru à la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle le pouvoir des tribunaux secrets, était l'anarchie qui régnait alors dans l'empire. La chambre de Wetzlar et le conseil aulique ne subsistaient pas, et il était impossible à un particulier d'ob-

tenir justice d'un prince ou de tout autre état de l'empire. Ainsi les tribunaux secrets remédièrent pendant quelque temps à ce vice de la confédération germanique, et surent également se faire craindre et respecter.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

JE viens d'imprimer, et l'on peut se procurer chez moi : HISTOIRE DU TRIBUNAL SECRET, d'après les loix et les constitutions de l'Empire germanique, par M. de Bock, en un volume petit in-8.° figure : ouvrage dans lequel on trouve sur cette étrange institution des détails très curieux.

HERMAN



HERMAN D'UNNA,

OU

Aventures arrivées au commencement du quinzième siècle, dans le temps où le Tribunal secret avait sa plus grande influence.

CHAPITRE PREMIER.

» C'ÉTAIT un lundi, immédiatement après « la Toussaint, que l'empereur Winceslas « conduisait chez lui la princesse Sophie, « fille du duc Jean de Bavière ». Ainsi commence le manuscrit qui va nous servir de guide. Nous ne croyons pas pouvoir donner de meilleure preuve de notre exactitude à le copier fidèlement, qu'en laissant subsister ce commencement, et en transportant nos lecteurs tout-à-coup, et sans autre préambule, au milieu des fètes bruyantes qui eurent lieu à l'occasion du mariage de l'empereur Winceslas, quoiqu'un pareil début puisse peut-être faire naître des idées

très fausses sur la suite des événemens que nous avons à décrire.

Conformément aux usages de ce siècle, trois jours s'étaient déjà écoulés en plaisirs de toute espèce; le quatrième, jour de la célébration du mariage, était enfin arrivé, et l'on avait ordinairement coutume de le passer d'une manière plus sobre que les précédens.

Cela fut cause que l'empereur se trouva de sang-froid à l'instant où il reçut la main de son épouse; et ce ne fut même que vers le soir, lorsqu'on commença à danser dans les immenses salles du château de Prague, qu'il se mit à boire la quantité de vin qui lui était nécessaire pour acquérir le degré de gaîté et d'insouciance dont il avait besoin dans la position critique où il se trouvait.

Jamais même, durant sa jeunesse, l'amour qu'il avait pour ses aises ne lui avait permis de se livrer au plaisir de la danse; aussi l'abandonna-t-il en entier aux jeunes gens nobles et non nobles, que sa singularité l'avait engagé à admettre pêle-mêle dans cette fête. Il se retira dans un coin de la salle avec le duc de Ratibor, pour jouer aux dames, passe-temps qui, nous l'avouerons, était plus convenable à sa dignité et à son âge, que la danse.

Dans un autre coin de la salle était assise

l'auguste mariée, qui prenait aussi peu de part à la joie bruyante de l'assemblée, que son flegmatique époux. Elle était d'une figure charmante, et avait tout l'éclat que donne la première jeunesse; élevée dans la solitude d'un couvent, elle en était volontiers sortie pour devenir impératrice, et y serait rentrée avec autant d'empressement, pour y passer le reste de ses jours, dès qu'elle eut entrevu celui qui devait lui placer la couronne sur la tête.

L'empereur Winceslas, prince qui, dans la force de son âge (il n'avait pas encore quarante ans), semblait déjà livré à la paresse et à l'indolence, compagnes ordinaires de la vieillesse, dont le visage était pâle et blême, les yeux éteints, à moins qu'ils ne fussent animés par l'effet du vin; l'empereur Winceslas, enfin, dont l'ame était aussi dépourvue de grandes qualités, que sa personne de graces, lui que, sans les signes extérieurs de la puissance, l'on n'aurait pas distingué du plus vil de ses sujets; quel époux pour Sophie!

On ignore si cette infortunée princesse avait jamais senti pour un autre l'attachement, qu'au pied des autels, contre le vœu de son cœur, elle venait de jurer à Winceslas. Quoiqu'il en soit, il est certain que, dans la nombreuse assemblée, où elle jouait le premier rôle, il y avait à peine un seul

homme, le vieux Jean de Ratibor, ami intime de son mari, auquel celui-ci pût être préféré. On peut juger par-là de la triste situation d'une jeune personne, dont le cœur tendre ne demandait qu'à aimer, et qui, aussi vertueuse qu'innocente, regardait comme un crime toutes les réflexions auxquelles elle était souvent entraînée par des comparaisons désavantageuses à son époux.

Cependant Sophie était assez heureuse pour avoir trouvé dans le duc de Bavière, ce que peu de filles rencontrent ordinairement dans leur père; je veux dire un ami, un confident de ses plus secrètes pensées. C'était par attachement pour lui qu'elle avait donné les mains à ce mariage; et elle l'aurait volontiers rompu, si elle n'eût pas su que son père faisait dépendre son bonheur de la voir impératrice. Il fallait donc qu'elle se soumît à sa destinée, si elle ne voulait pas détruire toutes les espérances d'un homme auquel elle était sincèrement attachée, si elle ne voulait pas devenir elle-même l'instrument de sa perte et de son déshonneur.

Le duc de Bavière, trop prudent pour abandonner sa fille dans un aussi triste moment, et n'ayant pu l'engager à prendre part aux plaisirs tumultueux de ses nôces, partageait sa solitude au milieu de cette as-

semblée nombreuse, écoutait ses plaintes, ses regrets, et par de sages conseils lui traçait la conduite qu'elle devait dorénavant tenir.

Il est temps enfin, il est plus que temps, lui disait-il, de repousser tant d'idées fâcheuses: ces comparaisons défavorables à ton époux, ces souhaits de ne pas être élevée au rang brillant que t'a destiné la fortune, ce desir de retourner dans un cloître, ces plaintes, tout cela vient trop tard. Je serai à la vérité toujours disposé à les entendre; mais, d'un autre côté, jamais je ne cesserai de te rappeller les avantages attachés à ton rang, et sur lesquels tu sembles par trop fermer les yeux.

— Des avantages, mon père, s'écria Sophie! cette couronne! le titre d'impératrice!

— Ce sont sans doute des bagatelles pour toi, reprit le duc; mais comptes-tu pour rien de pouvoir contribuer au bonheur de tant de nations? de pouvoir, peut-être, par tes vertus, par cette douceur angélique et irrésistible, qui m'enchante moi-même, ramener au bien un prince corrompu, qu'aucun autre moyen n'a pu rendre meilleur? — Ce serait vouloir changer du plomb en or, répondit la mariée en pleurant.

— Comptes-tu enfin pour rien, d'avoir obéi aux volontés de ton père, de l'avoir

rendu heureux en lui sacrifiant tes propres goûts ?

— Sophie pressa la main du duc sur ses lèvres, et l'assura que ce motif était la seule consolation qui lui restait, lorsqu'elle réfléchissait à toutes les peines qui étaient prêtes à fondre sur elle, en qualité de femme de Winceslas.

— Ne me parle point de peines, Sophie, dit le duc, ne me parle point de peines. Comment serait-il possible que celle-là fût malheureuse, qui ....? Je m'arrête; tu devineras aisément, cher lecteur, les discours que ce sage père tint à sa fille. L'histoire nous apprend que ce vénérable vieillard était un des princes les plus éloquens de son temps, et que rien ne pouvait résister à la force de la vérité, quand elle sortait de sa bouche; aussi ses efforts ne furent-ils pas inutiles.

Sophie se calma pour le moment; et sa conduite durant un long et triste mariage avec un homme pour lequel elle n'avait que de l'aversion, sa fidélité, sa patience, les soins touchans qu'elle lui prodigua dans les fréquens malheurs qu'il s'attirait par sa faute, furent certainement la suite des leçons que son père lui donna alors, et qui furent interrompues par un événement que nous rapporterons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

La nuit étant déjà avancée, on cessa de danser. Une partie des acteurs se reposaient et prenaient des rafraîchissemens, les autres, ivres et ennuyés s'étaient endormis. Parmi ces derniers, se trouvait l'auguste époux de Sophie. A la suite d'une querelle avec son partenaire au jeu de dames, que, suivant sa coutume, il avait lui-même décidée en sa faveur, une énorme coupe d'or, qu'il vuida par deux fois pour célébrer son triomphe, lui avait entièrement fait perdre le sentiment.

Sophie et son père étaient trop occupés de leur conversation pour songer ni à son sommeil, ni à son réveil; et vraisemblablement la scène qui s'ouvrit en ce moment, pouvait seule les distraire.

Le silence régnait dans la salle depuis une demi-heure; il fut tout-à-coup interrompu par le son harmonieux d'instrumens qu'on entendait au loin, et qui étaient bien plus agréables à l'oreille, que ceux qui avaient jusques-là animé les danseurs par leur son rauque et discordant. Qu'est-ce que cela, s'écria Sophie, en regardant son père? (Le bruit s'approchait toujours.) Une har-

monie divine, dit-elle, en joignant les mains, aussi douce, aussi touchante que le chant de chœur des religieuses de mon couvent !...... O jours heureux ! mille fois heureux ! que j'ai passés dans cette retraite paisible !

Qui ne connaît point l'empire de l'harmonie sur un cœur même indifférent ? Les yeux de Sophie se remplirent de larmes, et le spectacle qui s'offrit quelques minutes après, acheva de mettre le comble à son émotion. Les portes s'ouvrent: une troupe de jeunes filles paraît, et s'avance d'un pas mesuré vers le lieu où Sophie est assise. Elles chantent, en s'accompagnant avec des harpes et des flûtes; leur chanson, si elle nous était parvenue en entier, aurait, sans doute difficilement obtenu l'approbation des connaisseurs, car la musique et les paroles étaient absolument conformes au goût de ce siècle grossier; toutefois elles firent une telle impression sur l'impératrice, qu'elle en fut remuée jusqu'au fond de l'ame, et éprouva, peut-être pour la première fois dans ce jour, des sensations agréables.

O toi ! ainsi s'exprimaient en chantant les filles, en même temps qu'elles faisaient un grand cercle autour de la princesse; ô toi, qui as aujourd'hui troqué ta couronne virginale contre un trône, sois heureuse dans

cet

cet échange ! Tu quittes la qualité de vierge, pour te revêtir du doux nom de mère de ton peuple. Deviens-le donc d'un cœur joyeux et content ! Inspire à notre maitre des inclinations paternelles, et à jamais nous te regarderons comme l'unique source de notre bonheur. Vois toutes ces fleurs que le printemps fait naître, et que nous t'apportons dans les jours les plus froids de l'hiver. Eh bien ! cet ornement qui nous est si cher, et nos cœurs, sont le seul présent que nous puissions t'offrir. — Elles dirent, et tout-à-coup le plancher se trouva jonché de fleurs autour de Sophie ; les jeunes filles mettent un genou en terre devant leur souveraine, et pendant qu'elles s'empressent à baiser une partie de son habillement, celle qui mène la bande s'avance d'un air timide vers la princesse, s'agenouille, et lui présente une couronne de fleurs dans un vase d'or.

L'impératrice, dans l'excès de son émotion, ne peut exprimer ce qu'elle ressent ; elle tend les mains aux jeunes filles qui sont à ses genoux, et sans égard pour son rang, s'incline afin de les embrasser.

— Charmantes, angéliques créatures, s'écria-t-elle enfin ! chers enfans ! quel sentiment vous me faites éprouver ! Oui, je veux être votre mère, votre seigneur et le mien deviendra par moi votre père ; mais,

quelles sont déjà les paroles de votre chanson ?.... ô ! répétez-les moi encore une fois.

-- On se prépare à exécuter ses ordres; elle fait un signe de la main, et dit: je ne veux point les entendre chanter; votre musique est ravissante, mais je desire uniquement les paroles.

-- Celle qui conduisait la bande obéit, et répéta ce que ses compagnes avaient chanté avec une expression, une grace qui donnait encore plus de charmes à ce qu'elle disait.

Sophie pleurait, et lui serrait tendrement la main. Oui, s'écria-t-elle en regardant son père; oui, j'en fais le serment à vous et à ces innocentes créatures, je veux devenir leur mère, je le serai volontiers; je ne veux point....

Un coup-d'œil du duc l'avertit de ne pas oublier qu'elle est dans une assemblée nombreuse, et non avec lui seul. -- Sophie s'interrompt. Après un moment de silence: comment t'appelles-tu, ma chère enfant, demanda-t-elle à la jeune fille du ton le plus doux? -- Ida, répond celle-ci en baissant les yeux. -- Ida, reprend Sophie; j'ai connu autrefois une princesse de ce nom. Es-tu peut-être......

--- Je m'appelle Ida Munster, dit la jeune fille, dont les joues se colorent à l'instant d'un vif incarnat, et je suis fille d'un sculpteur.

— La fille d'un .... quoi ! si belle ; d'une figure aussi noble, aussi.... comment dois-je dire ? et seulement la fille d'un........

— Mon père est un parfait honnête homme, un fidèle sujet de l'empereur.

— Fille extraordinaire, unique dans ton espèce !

— O non ! s'écrie Ida, en reculant de quelques pas, et en montrant ses compagnes : combien n'y en a-t-il pas parmi elles qui sont mes égales ! et combien d'autres qui valent mieux que moi !

Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer ici à nos lecteurs, qu'Ida se trompait étrangement sur ce point ; ses compagnes étaient de bonnes filles, et avaient des figures très-agréables, mais aucune ne pouvait entrer le moins du monde en comparaison avec elle. Tout annonçait en celles-là le défaut d'éducation ; tout attestait que ce n'était qu'à la solemnité du jour, qu'elles devaient une parure au-dessus de leur état, tandis qu'Ida, malgré l'élégance de son habillement, semblait être aussi à son aise que les dames de la cour qui l'environnaient, et qui cherchaient à l'humilier en se chuchotant à l'oreille.

Sophie prit en bonne part la leçon indirecte que lui donna Ida. Vous êtes toutes mes enfans ! vous m'êtes toutes également chères, s'écria-t-elle, en tendant ses deux

mains vers les jeunes filles, qui étaient restées à genoux! Je veux vous récompenser, et vous donner un témoignage de ma satisfaction. Tenez, jolie blonde; et vous, aux yeux malins, recevez de moi ce souvenir; qu'il vous rappelle quelquefois votre mère, votre impératrice! à l'instant, elle arracha ses magnifiques bracelets, ses nœuds et ses aigrettes de diamans, et les partagea entre les jeunes filles, qui retiraient timidement la main, pendant qu'elle leur offrait un aussi riche présent. -- Prenez, prenez donc, disait Sophie, qui croyait que tous les bijoux qu'elle portait sur elle lui appartenaient, et ne savait pas encore qu'une princesse peut moins disposer de ses pierreries, que la moindre de ses dames; prenez, chers enfans, et souvenez-vous de moi!

Sophie était dans l'ivresse de la joie, lorsqu'elle en fut tirée par la princesse de Ratibor, qui lui dit un mot à l'oreille. -- Si je suis impératrice, répliqua Sophie, je veux user de ce qui m'appartient comme il me plaît. -- Cet incident fut cause que la princesse, embrassant un autre parti, dit, en défaisant une chaîne d'or qu'elle avait au col: -- Ceci au moins m'appartient. Tenez Ida, cette chaîne est un présent de ma marraine la comtesse de Wirtemberg, et non un bijou de la couronne. -- Ida s'in-

clina profondément, et répondit en jettant modestement un regard sur elle-même, je suis déjà plus parée qu'il ne convient à une personne de mon état. Cependant ne serait-ce pas une trop grande hardiesse de ma part si, en refusant ce don de ma souveraine, j'osais lui en demander un autre plus conforme à mon goût? —— Demande ce que tu voudras; qui pourrait te refuser quelque chose?

-- O! une des charmantes boucles qui flottent sur ce sein, quel présent ce serait pour moi! je la regarderais comme le plus bel ornement, la plus grande marque d'honneur; elle deviendrait enfin..... -- Enthousiaste! s'écria Sophie, et en même temps elle coupe une boucle de ses blonds cheveux avec une telle vivacité, que la pointe des ciseaux égratigne son sein, et teint son mouchoir de sang.

Ida eut assez d'assurance pour être une des premières à l'étancher avec son voile. La salle retentit aussi-tôt du cri: « l'impératrice est blessée », quoique la douleur et la plaie ne fussent pas plus considérables que celles qu'aurait pu occasionner une piqûre d'épingle. On s'approche en foule pour être témoin de cet accident. Sophie était plus effrayée du bruit qu'on faisait autour d'elle, que de la bagatelle qui y donnait lieu. La princesse de Ratibor congédia la

tremblante Ida et ses compagnes avec la sévérité d'une grande maîtresse, et l'on se sépara.

CHAPITRE III.

A L'ARRIVÉE des jeunes filles, toute la compagnie s'était rassemblée, et Winceslas même était sorti de son profond assoupissement; Sophie avait eu mille témoins, mille juges sévères de ses actions. Ce dernier incident augmenta les murmures. Le mécontentement était peint sur le visage de l'empereur; le duc de Bavière avait l'air embarrassé, et l'on dit que la mariée, avant d'aller se coucher, essuya encore une verte réprimande de la princesse de Ratibor. Cette dame ne pardonnait point à Sophie de ne l'avoir pas admise en tiers dans son entretien avec le duc. Un signe de la jeune impératrice l'avait forcée à s'éloigner; et la vieille dame avait inutilement observé que des ordres précis l'obligeaient de ne pas la quitter un instant; le dépit qu'elle en avait conservé se manifesta dans les remontrances qu'elle fit à la princesse, relativement à la conduite qu'elle devait tenir dans son nouvel état, et à celle qu'elle avait tenue à l'égard des jeunes filles; l'extrême plaisir

que lui causa une chose de si petite importance, sa familiarité avec des personnes du peuple, sa conversation avec Ida; ses présens, et sur-tout la dernière aventure de la boucle de cheveux, tout cela, dis-je, fut présenté sous des couleurs si défavorables, que Sophie en fut confondue, et porta la bonté jusqu'à convenir qu'elle avait été trop loin, qu'elle ignorait encore ce que la décence permettait à une impératrice de faire, qu'elle avait trop de cette simplicité qu'on contracte au couvent, dont il fallait qu'elle se corrigeât.

Sophie fut conduite dans sa chambre à coucher, et contrainte d'entendre une seconde fois de la bouche de son mari, la leçon qu'elle venait déjà de recevoir de la grande maîtresse. Les reproches tombèrent principalement ici sur les joyaux de la couronne, que l'impératrice avait voulu distribuer si libéralement, et qui avaient été repris par les soins de la princesse de Ratibor. Je crois, dit Winceslas, pendant qu'il examinait les joyaux renfermés dans leur écrin, que vous auriez aussi été capable de donner votre bague de nôces. — O non, répartit Sophie, je sais que je dois la garder, afin qu'elle me rappelle toujours mes devoirs. — Winceslas était trop stupide pour sentir la finesse de cette réponse; mais la nouvelle mariée fut effrayée de ce qu'elle

venait de dire; elle craignait qu'on ne lui demandât si elle avait besoin d'un pareil souvenir, afin de se rappeller ses devoirs, et s'empressa en conséquence à donner un autre tour à la conversation. C'était une de ces bonnes ames, qui, aussi-tôt qu'elle ont fait involontairement une petite blessure, se dépêchent à y appliquer un baume salutaire, et adoucissent ainsi, par des paroles obligeantes, ce que les autres avaient de trop piquant. — N'ai-je pas aussi reçu un présent, dit-elle, en montrant la couronne de fleurs d'Ida, qui était posée dans son vase sur une table? Mais non, ce précieux don n'est pas à moi; je le dépose aux pieds de mon Empereur.

Winceslas aurait été encore plus méprisable qu'il ne l'était, si l'air touchant avec lequel la brillante Sophie lui offrait sa couronne, ne l'avait pas ému. Il la serra dans ses bras, l'appella une bonne femme, ce qui était une de ses plus grandes douceurs, puis la laissa aller, afin de remettre à sa place le présent, qui n'avait aucune valeur pour lui. Mais appercevant le vase d'or dans lequel Ida avait offert la couronne de fleurs, et auquel Sophie avait à peine fait attention, il s'écria plein d'étonnement : qu'est-ce que cela? — C'est le vase dans lequel on m'a présenté ces fleurs, répondit-elle, — et ce mouchoir de soie? — Sophie pen-

sait qu'on s'en était servi pour couvrir les fleurs, et empêcher que l'humidité de l'air n'en ternît l'éclat.

Winceslas secoua la tête en ôtant le mouchoir, et crut reconnaître cette manière de donner. — Voyez, reprit-il, en considérant avec complaisance le vase qu'il avait découvert, et dont le poids lui représentait un bon nombre d'écus; voyez, je savais bien qu'on n'aurait pas osé faire à une impératrice un aussi mince présent qu'une couronne de fleurs. Estimons un peu la valeur de ce vase.

Pendant que Winceslas comptait, Sophie s'approcha de l'embrasure d'une fenètre pour essuyer ses larmes. Elle éprouvait un sentiment qu'elle ne pouvait pas définir; elle avait le cœur si serré qu'elle était prète à se trouver mal. Elle ouvrit la fenètre, afin de prendre l'air. O ciel! dit-elle tout bas en soupirant, donne-moi la force de m'acquitter toujours bien de la tàche longue et pénible que j'ai à remplir. De pareils sentimens dans un empereur? un empereur, mon mari? Quel homme!

— Le vase vaut précisément trois cents écus, s'écria enfin Winceslas; comment s'appelle la fille qui vous l'a apporté?

— Ida Münster, répondit Sophie, d'un ton de voix qui aurait presque trahi ses larmes.

— Ida Munster, à la bonne heure; mais venez, ma chère, pourquoi restez-vous si long-temps exposé à l'air froid ? Quoi! vous avez pleuré; qu'avez-vous ?

— C'est une chose horrible, reprit Sophie en joignant ses mains, affreuse, de recevoir ainsi des présens de ses sujets, et de n'avoir pas le pouvoir de les récompenser. Les bagatelles que j'avais distribuées à ces bonnes filles leur ont été arrachées, et moi je serai obligée de garder ce qu'elles m'ont donné.

— Vous vous trompez; le présent que vous vouliez faire était sans comparaison plus considérable que celui que vous avez reçu.

— Eh! n'est-ce pas ainsi que les souverains doivent récompenser ?

— Ces gens sont fait pour partager avec leur empereur le superflu de ce qu'ils ont gagné sous sa protection.

— Ah! recevez sans scrupule ce que vos princes, vos nobles vous donneront; mais ces marchands, ces artistes, ces ouvriers, qui......

— Je vous le répète encore une fois, vous vous trompez; parmi ces gens-là, il y en a qui peuvent payer, et ils paient. La noblesse est pauvre quand on la compare avec eux; l'application et le travail leur procurent des trésors que l'autre ne peut

jamais acquérir que par le butin qu'elle fait sur l'ennemi.

Winceslas avait raison ; les circonstances dans lesquelles se trouvaient les différens états de la société étaient à cette époque, telles qu'il les dépeignait; mais Sophie n'y comprenait rien, et continua à pleurer, peut-être de regret de ne pouvoir reconnaître un présent qu'elle n'avait reçu, peut-être aussi qu'à cause de la triste situation où elle se voyait.

L'empereur appella son valet-de-chambre afin de l'aider à se déshabiller, et les femmes de Sophie entrèrent pour la mettre au lit.

CHAPITRE IV.

Sophie n'était pas assez heureuse pour que son nouvel état, à l'exemple de beaucoup de nouvelles mariées, lui fit oublier tous ses penchans antérieurs. La scène des jeunes filles lui offrant des fleurs, la seule qui, pendant les fêtes de sa nôce, l'avait intéressée, n'était point sortie de sa mémoire; elle y avait pensé le soir en se couchant, et elle se représenta encore à son esprit le matin à son réveil. Elle envoya chercher Ida, mais Ida était malade. L'im-

pératrice renvoya une seconde fois, avec ordre, si celle-ci ne pouvait pas venir à la cour, de lui demander au moins les noms de ses compagnes, qui, n'étant point malades, se rendirent à l'instant auprès de Sophie.

La généreuse femme de Winceslas ne pouvait pas supporter l'idée d'avoir reçu un présent de gens du peuple, sans les en avoir récompensés. Elle accompagna donc les remercimens pleins de graces qu'elle fit aux jeunes filles, de dons qu'il n'était pas possible de leur reprendre, vu qu'ils ne faisaient point partie des joyaux de la couronne, mais qu'ils appartenaient à Sophie du temps où elle était encore fille. La princesse de Ratibor traita d'inutiles les présens et les remercimens, et trouva que la conversation qu'avait eue l'impératrice avec ces innocentes créatures, compromettait sa dignité. L'expression d'innocentes, dont elle se servit à l'occasion de ces bonnes filles, n'était pas tout-à-fait impropre. Il n'y avait pas une seule Ida dans toute la troupe. Elles ne savaient que chanter leur chanson, et répondre à Sophie avec la plus grande timidité. L'impératrice leur fit des questions relatives à Ida, ne pouvant pas comprendre comment elle avait pu devenir ce qu'elle était, au milieu d'une bande de vingt jeunes filles du même état qu'elle, et

dont l'éducation devait avoir été la même que la sienne. Au travers des réponses qu'elle reçut, on voyait percer tantôt une secrette envie, tantôt le mépris qu'elles avaient pour un mérite auquel il leur était impossible d'atteindre; et Sophie en apprit à la fin assez pour savoir que les parens d'Ida, leur fille unique, étaient fort riches, et qu'ils l'aimaient tendrement; qu'elle était trop belle, trop intéressante pour être chérie de ses compagnes, et que son penchant pour la solitude, le sentiment de ses avantages ou son orgueil, comme on l'appellait, ne lui permettaient que rarement de se trouver dans le cercle où elle avait joué un rôle si brillant.

Les nombreux applaudissemens que l'impératrice avait donné à ces jeunes filles, auraient été plus que suffisans pour leur attirer ceux de toute la cour, si Ida n'avait pas tellement effacé ses compagnes, que son nom volait de bouche en bouche, et qu'on s'occupait uniquement d'elle. Les jeunes courtisans n'avaient pas oublié la grace inexprimable avec laquelle Ida s'était présentée; ils s'informaient des moindres circonstances qui la concernaient, assiégeaient la maison de son père, demandaient dans quel lieu on pouvait la voir, étaient surpris de ne la rencontrer nulle part, et la plaignaient de ne pas être d'un rang plus

élevé. Un d'entr'eux, le jeune Herman d'Unna, gentilhomme westphalien, ne prononçait au contraire jamais son nom, ne faisait aucune question à son sujet, ne la plaignait, ni ne l'admirait hautement; mais, plein de son image, y pensait sans cesse dans le secret, et avait déjà découvert l'église où elle allait régulièrement entendre la messe, avant que ses camarades eussent seulement fini la moitié de leurs recherches.

Herman n'avait que dix-huit ans; venu de très-bonne heure à la cour de Winceslas, qui n'était pas la meilleure école possible, ses principes sur le chapitre de l'amour, sa vertu, ses mœurs n'étaient sûrement pas bien sévères, et conséquemment il n'attachait pas une grande importance à sa passion pour une fille que, vu la disparité des rangs, il ne pouvait jamais songer à épouser. Favori de l'empereur, au service duquel il était depuis sa plus tendre enfance en qualité de page, son confident, il avait souvent été son agent dans une foule d'intrigues qui prouvaient que Winceslas n'était point délicat dans ses affaires d'amour, et savait se rendre heureux, sans y regarder de si près. Où Herman aurait-il pu, dans une telle position, prendre des sentimens convenables à sa naissance et à la vertu d'Ida? Nous devons cependant avouer pour sa justification, qu'il n'avait point formé de

projets criminels ; il se laissait entraîner par son penchant, sans porter ses vues plus loin.

Quelques mouvemens que se donnât notre jeune homme, il ne put obtenir accès dans la maison du vieux Munster. Toujours sa porte était close pour ceux qui n'avaient point d'affaires avec lui, et il était trop fin pour être dupe des préceptes. Herman fut donc obligé de se contenter de voir celle qui lui plaisait tant à l'église où elle allait journellement prier ; mais sa dévotion était trop sincère, son recueillement trop profond, pour qu'elle laissât tomber un seul de ses regards sur son admirateur. Indépendamment de cela, elle ne se rendait jamais à l'église sans être couverte d'une mante fort épaisse, non arrangée de manière à attirer les yeux plutôt qu'à cacher la personne, au contraire le voile dont se servait habituellement Ida était aussi simple, aussi grossier que pouvait l'être celui d'une fille du peuple.

Le dimanche seulement, lorsque son père allait à l'église avec son épée et un habit décent, Ida paraissait à visage découvert, marchant auprès de sa mère. Il semblait alors à Herman qu'elle répandait une nouvelle lumière dans le temple, quoique cette lumière ne brillât pas pour lui. Que n'eut-il pas donné pour un seul de ses regards, à la fois si tendres et si remplis de piété, qu'elle

dirigeait tantôt vers un portrait d'Ursule, tantôt vers celui de la Vierge.

Le nom d'Ida, que l'on répétait si souvent à la cour la semaine d'après la Toussaint, s'oublia bientôt si parfaitement, qu'on s'en rappellait à-peine aux fêtes de Noël; Sophie elle-même l'avait perdu de vue; l'attachement qu'elle avait senti d'abord pour elle, fut sans doute trop vif pour qu'il pût durer long-temps. Ida négligea d'ailleurs de l'entretenir; elle ne reparut plus sur ce grand théâtre, après les premières marques de bonté qu'elle avait reçues de l'impératrice, pour en solliciter de nouvelles; et vraisemblablement devenues plus rares. Sophie était femme et princesse; ses préventions en faveur d'Ida, n'étaient, dans le fond, que ce qu'éprouve une jeune personne encore neuve, envers ceux qui la retirent de l'ennui d'un cercle fastidieux, et lui font ressentir de la joie ou quelque chose qui y ressemble.

Indépendamment de cela, de nouveaux sujets de réflexions se présentaient de jour en jour à l'esprit de Sophie, et l'occupaient tellement, qu'elle en était presqu'entièrement absorbée. Chaque instant lui faisait découvrir une nouvelle imperfection dans son mari, lui donnait de nouvelles lumières sur le désagrément de sa position, ou lui apprenait à connaître des gens qui rendaient

sa

sa situation encore plus pénible. Peu de temps après son mariage, il parut à la cour une dame, qui lui fut présentée sous le nom de madame de Bade ; Sophie trouva en elle un ton si commun, qu'elle n'y aurait pas pensé davantage, si le soir même elle ne l'avait vue à son souper, placée à côté de son mari, et n'avait remarqué, par l'air de familiarité qui régnait entr'eux, qu'ils se connaissait depuis long-temps.

Sophie avait été élevée au couvent dans une ignorance totale des événemens de son temps. Les aventures de Winceslas avec la belle fille de Bade, n'étaient ignorées de personne; excepté d'elle. Devenue impératrice,. on ne s'empressa sans doute pas à lui apprendre les égaremens de son mari ; et quand on l'aurait fait, elle eut peut-être été assez bonne pour mettre sur le compte du passé, son attachement encore subsistant pour Susanne.

Il suffisait au reste de voir madame de Bade pour la juger ; un corps lourd et paresseux, un visage bouffi, qui n'avait d'autres agrémens qu'un assez beau ratelier ; des yeux hardis et immodestes, des joues enluminées. Qu'une telle femme put captiver un empereur, l'époux de Sophie, la chose paraissait impossible !

Winceslas prit lui-même la peine, durant le souper, de raconter ses aventures et celles

de Susanne, en en supprimant plusieurs détails, et Sophie ne vit plus dans ses petits soins pour cette dame, que des témoignages excessifs ou maladroits de sa reconnaissance, qu'elle interprêta avec son indulgence ordinaire. Les louanges que l'empereur donnait à Susanne, engagèrent même Sophie à lui marquer quelques attentions; bientôt cependant, elle fut instruite des folles amours de Winceslas; et alors seulement, elle put se persuader qu'à toutes ses autres peines, il fallait encore ajouter celle d'avoir une rivale, et une rivale aussi indigne d'elle. Elle pleurait souvent dans le secret de la solitude. La princesse de Ratibor, qui avait une fois surpris l'impératrice baignée de larmes, saisit cette occasion pour gagner sa confiance, ce à quoi elle n'avait encore pu réussir jusqu'à présent.

Sophie crut ne pas pouvoir déposer ses chagrins dans le sein d'une personne, qui lui fut plus tendrement attachée. Le seul confident de ses plus secrettes pensées, son père, auquel son gendre avait manifesté, d'une manière non équivoque, le desir de le voir partir, avait quitté Prague dès les premiers jours qui suivirent le mariage; et sa malheureuse fille était ainsi restée livrée à elle-même, sans aucune espèce de ressource. Sophie embrassa la grande maîtresse pour la première fois de sa vie; et, quoique cette

dame ne parut occupée qu'à lui procurer des éclaircissemens désagréables sur ce qui causait son chagrin, cela n'empêcha pas celle-ci de trouver une espèce de consolation à parler de ses maux, et à pouvoir donner un libre cours à ses plaintes, et au mépris que lui inspirait son indigne époux.

Depuis ce moment, la princesse de Ratibor commença à régner despotiquement sur l'impératrice; elle élevait ou rabaissait qui elle voulait, prescrivait à Sophie ceux qu'elle devait aimer ou haïr; et, comme on avait oublié Ida à la cour, il n'aurait plus été permis d'en rappeller le souvenir, quand l'impératrice l'aurait voulu elle-même.

CHAPITRE V.

CEPENDANT Herman pensait sans cesse à sa chère Ida. Les difficultés qu'il trouvait à lui parler, ou à être seulement remarqué d'elle, l'enflammaient davantage, et la relevaient à ses yeux; son défaut de naissance, qui, dans les commencemens, était pour lui une chose si indifférente, commença à l'inquiéter. Il desirait de l'élever jusqu'à lui, ou de pouvoir descendre jusqu'à elle. Mille expédiens romanesques pour effectuer ce projet, se présentaient à son esprit;

car, quoiqu'il n'existât pas encore de romans dans ces temps-là, les têtes des jeunes gens n'en étaient pas moins fertiles à imaginer des aventures extraordinaires, qui les amusaient tout autant, que les livres de ce genre amusent aujourd'hui nos contemporains.

Elever Ida jusqu'à lui, la rechercher avec des intentions honnêtes, en faire sa femme, étaient pour Herman chose impossible. Le consentement de l'empereur à un mariage inégal aurait peut-être pu s'obtenir, car Winceslas était sur ce point, comme sur bien d'autres, d'une indulgence extrême; mais Herman avait des parens qui n'étaient pas aussi indifférens. Il était pauvre, et la place de chambellan, qu'il occupait avec distinction depuis six mois, n'était rien moins que lucrative. Les parens d'Ida étaient à la vérité riches; néanmoins, toutes réflexions faites, Herman commença à croire que le second moyen de devenir heureux, lui serait plus facile. Il prit la résolution de descendre jusqu'à elle, de ne pas être plus qu'elle, et de sacrifier à son amour, état, famille, et toutes ses espérances à venir.

On ignore les démarches qu'il fit pour parvenir à ce but. Il chercha peut-être à s'introduire dans la maison du vieux Munster en qualité d'apprentif; mais, soit que le rusé vieillard se rappella une figure qu'il

avait vue tant de fois sous des déguisemens différens, soit qu'il ait eu d'autres raisons d'être sur ses gardes, ce qui est certain, c'est qu'il paraît que Herman ne réussit pas dans son projet; car notre manuscrit nous le représente peu de temps après celui où il doit avoir fait les tentatives dont nous venons de parler, dans une aussi triste position qu'au commencement de ses amours.

Herman, comme nous l'avons dit, était le favori et le confident de Winceslas. Pâle et défait, il tournait sans cesse autour de son maître; chacun de ses regards semblait exprimer le desir qu'il avait qu'on lui demandât la raison de son abattement, et qu'on vînt à son secours. Mais Winceslas se taisait; il ne ressemblait point à ces princes toujours prêts à satisfaire les souhaits de leurs favoris: c'était une de ces ames froides et insensibles, qui ne reçoivent de ceux qui les entourent, que des impressions légères et fugitives; on pouvait souffrir à ses yeux sans qu'il en fut ému, mourir sans qu'il s'en apperçût, et retourner à la vie sans qu'il s'en étonnât.

On jugera sans doute peu important cet endurcissement contre les peines de cœur d'un chambellan de dix-huit ans, quoique la chose ne parut pas telle à celui qu'elle regardait .... ; mais continuons notre récit.

Herman était du nombre de ces hommes

heureux, qui doivent souvent à un évènement imprévu, l'accomplissement de leurs plus chers desirs. L'empereur ne faisait aucune attention, et n'entendait rien au regards languissans de notre héros. Sans s'en embarrasser, sans y rien comprendre, il se détermina à faire faire à son jeune confident une démarche aussi conforme au vœu de son cœur, qu'il pouvait le souhaiter.

—Herman, lui dit-il un jour, que dois-je penser de toi? Es-tu aveugle, ou ne veux-tu pas voir le chagrin de ton maître? Pourquoi ne me demandes-tu pas ce qui trouble mon repos?

Herman, s'inclina sans répondre; et en effet, qu'aurait-il pu dire? Comment remarquer sur un visage tel que celui de Winceslas les traces du chagrin, ou de tout autre sentiment? Comment conjecturer des peines secrètes, d'après la contenance d'une personne dont les mœurs n'étaient jamais ni douces ni attrayantes? Le reproche de l'empereur était souverainement injuste, et l'on ne pouvait y répondre que par le silence.

— Oui, Herman, continua Winceslas, tu me vois dans le plus grand embarras; et tu m'as déjà tiré d'affaire en tant de circonstances difficiles, que je pense que tu pourras encore dans cette occasion m'être utile.

Herman s'inclina encore une fois avec un pressentiment de joie; car les paroles de l'empereur lui rappellèrent certaines aventures, où il avait effectivement joué un rôle; elles lui donnaient même des espérances d'arriver incessamment à son but.

— Je suis, reprit l'empereur, dans le plus grand besoin d'argent; la dot de ma femme a été dissipée en frais de nòces. Tu sais que j'y ai fait de la dépense; quarante mille florins! cela valait bien la peine. Eh bien! ils sont mangés, et j'ai acquis avec eux un juge insupportable de mes mœurs: c'est tout ce qui me reste; car j'ai perdu ce qui seul me rendait sa personne desirable.

Herman fut indigné d'un tel langage. Cependant, il avait déjà été depuis longtemps témoin des imprudentes prodigalités de son maître, ainsi que de son aveuglement sur les fourberies de ceux qui l'entouraient. Mais quarante mille florins, la dot entière d'une princesse que l'on regardait comme riche, dot égale à celle que le roi d'Angleterre avait donnée depuis peu à sa fille, au grand contentement de son gendre, cela confondait toutes les idées d'Herman; et si Winceslas n'avait pas nommé aussi-tôt madame de Bade, à laquelle il attribuait une partie de ses dépenses extraordinaires, il lui aurait été impossible de rien comprendre à cette affaire.

Herman connaissait Susanne; il avait entendu parler de ses emportemens, lors du mariage de Winceslas; il savait qu'elle avait été assez hardie pour menacer son amant de découvrir à Sophie et à son père, une foule de choses qui auraient infailliblement fait manquer cette alliance. Il comprit donc alors que l'empereur avait été obligé d'acheter son silence, par l'abandon de grosses sommes d'argent, qu'il mettait très ingénieusement au nombre des dépenses indispensables que ses nôces lui avaient occasionnées.

— Que faire, continua Winceslas? ne crois pas que je sois pauvre, parce que je n'ai point d'argent dans mes coffres; il y en a dans ceux de mes sujets, et il n'est question que de savoir comment le faire passer dans les miens. Le vieux Munster, par exemple, qui, le jour de la Toussaint, a fait un si beau présent à l'impératrice, est un homme riche, on m'a assuré qu'il serait en état de donner à sa fille une dot pareille à celle que m'a apportée la fille du duc de Bavière. Tu vois, d'après cela, qu'il peut, qu'il doit m'aider. Vas le trouver, et demande lui de ma part à emprunter mille écus d'or. Un prince a toujours des ressources pour acquitter ses dettes. Je t'autorise à lui accorder du premier abord la permission de porter les dimanches, comme

les nobles ; une chaîne d'or au cou ; permission que plusieurs autres artisans ont, envain , si long-temps sollicitée.

Herman resta pétrifié. La joie d'avoir enfin trouvé un prétexte pour entrer dans la maison d'Ida, d'avoir à parler à son père de la part de l'empereur, de lui offrir une marque d'honneur qui devait si fort le distinguer des personnes de son état, étouffa en lui tout autre pensée, et il ne commença qu'au moment où il se trouvait déjà à la porte de la maison de Munster, à être inquiet sur la manière dont celui-ci recevrait ses propositions, et à réfléchir aux inconvéniens attachés à cette marque de confiance de l'empereur. Herman jugea qu'un pareil message se renouvellerait souvent, et qu'il pourrait non-seulement détruire la fortune d'une maison qui lui était devenue si chère, mais même plonger avec le temps, Ida et son père dans la plus extrême pauvreté. . . . . . .

CHAPITRE VI.

TANDIS que notre jeune homme faisait rapidement quelques réflexions de cette nature, il avait déja frappé deux fois à la porte de Munster. Un vieux valet l'ouvrit. La figure d'Herman était du nombre de

celles auxquelles le père d'Ida avait interdit l'accès de sa maison. Jeune, beau, vêtu d'une manière brillante et recherchée, quelle apparition pour un homme qui, en l'absence de son maître, se regardait comme le gardien de son honneur! D'ailleurs, ce domestique affidé croyait avoir déja vu dans d'autres occasions, cette figure élégante, et l'avoir éconduite; ce qui pouvait bien être vrai, vu les nombreuses et inutiles tentatives qu'Herman avait faites, depuis quelque temps, pour s'introduire dans la maison d'Ida.

La porte fut donc fermée brusquement sur lui; et avant que notre héros eut eu le loisir de nommer celui après lequel il demandait, une voix rauque lui cria que son maître était sorti. — Et sa femme, demanda le jeune courtisan d'un ton doux? La réponse aurait peut-être été la même, si la question ne fût parvenue aux oreilles de la mère d'Ida, qu'un heureux hasard avait amenée là.

Herman entend à travers la porte une petite contestation entre la femme et le valet; il frappe encore une fois; l'épouse de Munster oblige l'impitoyable portier à se retirer, et ouvre elle-même la porte. L'aspect de notre héros la force à lui faire une profonde révérence; qui êtes-vous, M. le chevalier, dit-elle d'un air embarrassé, et en rougissant?

— Mon nom fait peu à la chose, répliqua Herman avec quelqu'impatience, mais la commission dont je suis chargé, doit me donner entrée par-tout : je viens de la part de l'empereur. — De l'empereur, s'écria-t-elle! J'espère que ce n'est pas pour nous apporter de mauvaises nouvelles ; car, graces à dieu, je ne sache pas que ni moi ni les miens ayons rien à nous reprocher ; et quant à ce qui peut se racheter avec de l'argent....; mais prenez la peine d'entrer, M. le chevalier, il faut que je voye où est ma fille, et aussi-tôt je suis à vous.

Herman fut conduit dans une chambre basse, où le premier objet qu'il apperçut, fut une jeune personne charmante, qu'il aurait à l'instant prise pour Ida, si elle ne lui eût paru infiniment plus belle encore; bientôt, cependant, il fut persuadé que c'était bien réellement elle.

Il n'avait jamais vu Ida qu'avec son épaisse mante d'église, ou dans un accoutrement fort désavantageux, qui était alors de mode; les hauts collets montés, les énormes plis qui étaient à son habit, et l'ancienne coëffure gothique laissaient encore à cette belle fille assez de graces pour être facilement distinguée de toutes ses compagnes affublées de la même manière; mais quelle différence de la voir dans son déshabillé, sans autre ornement qu'un petit voile attaché sur ses beaux cheveux! E 2

Herman était comme immobile, et Ida, occupée à filer, levait à peine les yeux. C'était, dans ces temps-là, l'usage parmi les jeunes filles de réprimer leurs regards trop curieux.

La mère avait prié en entrant, notre héros de s'asseoir et de ne pas trouver les momens longs; mais, près d'Ida, il ne pouvait pas éprouver le sentiment de l'ennui; enivré du plaisir de la voir, il ne pensa point à changer d'attitude, et resta debout dans la place où il se trouvait, les yeux fixés sur la belle fileuse; une ou deux fois elle ouvrit la bouche, comme pour rappeller au jeune homme la prière de sa mère, puis la referma, paraissant douter s'il lui convenait en sa présence de parler à un étranger.

La conduite d'Herman ne fut pas moins extraordinaire. La charmante fileuse laissa tomber son fuseau; et notre héros, au-lieu de s'empresser à le ramasser, afin de s'approcher de celle qu'il aimait, ou d'avoir une occasion de lui adresser la parole, la voit, sans faire le moindre mouvement, se baisser elle-même pour reprendre l'instrument de son travail.

Ida, à qui ce léger accident n'était pas arrivé par coquetterie, en rougit de honte, et recommença à filer avec une nouvelle activité, tâchant d'éviter tout reproche de mal-adresse de la part de l'étranger. Dans

de pareilles circonstances, il est difficile de savoir si le même évènement répété aurait été capable de faire entrer en conversation l'amant et la maîtresse, après avoir si peu profité du premier; mais, ce qui y mit un obstacle insurmontable, ce fut la question que la mère fit en ce moment à Herman.

— Et quelles nouvelles l'envoyé de l'empereur apporta-t-il dans notre maison, demanda-t-elle, en même temps qu'elle pressa encore une fois Herman de s'asseoir, pendant qu'elle restait modestement debout devant lui? Le Chambellan demeura interdit, il rougit, ce qui est aujourd'hui fort rare parmi les courtisans, et trouva que de bien remplir la commission dont l'empereur Winceslas l'avait honoré, ce n'était pas une chose facile: aussi nôtre manuscrit ne fait-il pas mention de la manière dont il s'en acquitta; il parle seulement de l'effet que cela produisit sur la femme Münster. Elle sourit, et fit un signe d'intelligence à Ida; ma fille, s'écria-t-elle, voilà l'explication de mon songe; j'avais trouvé, pendant l'absence de ton père, des roses dans notre jardin: or, les roses signifient des honneurs.

En disant ces mots, la bonne femme s'approcha d'une grande armoire, qu'elle ouvrit avec fracas, et y prit une petite cassette de bois d'ébène, qu'elle apporta. — Je suis bien aise, dit-elle, en s'asseyant à côté

d'Herman, et en versant sur la table ce qui était contenu dans la cassette, je suis bien aise que mon mari ne soit pas à la maison, et qu'il ne m'ôte pas l'honneur de rendre service à un aussi grand seigneur. Prenez, M. le chevalier, prenez autant que vous voudrez, prenez tout sans compter, je n'excepte que cette chaîne et cet anneau, ils appartiennent à ma fille; assurez d'ailleurs de mon profond respect notre empereur, et dites-lui que nous l'aimons tendrement depuis qu'il nous a donné une si bonne impératrice. Nous espérons que, par son moyen, les choses iront mieux qu'autrefois.

Herman fut surpris de l'empressement avec lequel cette femme sacrifiait ce qu'il croyait toutes ses richesses, à un souverain tel que Winceslas; il la regarda avec étonnement, dit quelques mots, pour l'assurer que cette somme lui serait fidèlement rendue, quoiqu'il n'en crut rien lui-même, et parla enfin de la grace que l'empereur avait accordée au vieux Munster, comme une récompense du prêt (ou peut-être pour lui servir en quelque sorte de dédommagement). Qui doit actuellement, ajouta Herman, avoir le droit de porter une chaîne d'or? Est-ce celui auquel l'empereur l'a accordée, ou bien la femme généreuse qui est si empressée à le servir.

— Mon mari n'est pas assez vain pour cela, répondit en souriant la femme Munster; et quant à moi, je ferais certes une fort bonne figure auprès des gens de mon état, si j'étais accoutumée à un pareil ornement ! Quoiqu'il en soit si l'empereur veut me récompenser, je me propose de lui demander dans l'occasion, une autre grace que j'espère qu'il ne me refusera pas.

Herman l'assura qu'il obtiendrait pour elle de l'empereur, ce qu'elle desirait, et qu'il croyait, sans nuire à la grace qu'elle se réservait de demander, pouvoir, dès ce moment, l'autoriser à se décorer publiquement de tel ornement que bon lui semblerait.

Notre jeune homme, qui reportait sur la mère une partie des sentimens qu'il éprouvait pour la fille, parla avec tant du feu, qu'il fit une nouvelle fois sourire la femme Munster. — Je suis fort aise, lui répondit-elle, que vous ayez un si grand crédit auprès de votre maître, et je le remercie de la permission qu'il me donne de faire usage de mes propres bijoux : en tout cas, je puis au moins m'en parer dans ma maison, si cela me plaît; mais vous-même, qui êtes si bien venu de l'empereur, comment ne vous a-t-il pas permis de porter une chaîne d'or ? Il me semble que je vous ai souvent vu dans les églises, et ailleurs, et toujours

sans cet ornement; vous êtes cependant un noble. Herman rougit; il n'ignorait pas la raison d'un pareil oubli, qui avait pour cause son peu de fortune, et la lésine de Winceslas.

— Que diriez-vous, continua la femme Munster, si j'agissais une fois en empereur, en vous décorant d'une chaîne? Le veux-tu Ida? La mère, pendant qu'elle parlait ainsi, tenait en l'air la chaîne qu'elle venait de déclarer appartenir à sa fille. Ida fit un signe d'approbation. — Leve-toi donc, reprit la mère, et viens lui mettre toi-même au cou ce présent que je lui fais à tes dépens.

Ida se trouble; elle se lève; enfin à un nouvel ordre de sa mère; s'approche en tremblant d'Herman, prend la chaîne, la met au col de notre héros; et se hâte de retourner à sa quenouille, sans regarder celui qui, presque hors de lui-même, la fixait avec un plaisir inexprimable, et lui tendait les bras.

Cet évènement fut suivi d'un assez long silence. Ida était assise, les yeux baissés devant son tour, sans filer; Herman la regardait d'une manière qui ne peut se décrire; et la femme Munster, placée derrière eux sur une chaise, les observait avec attention.

Elle interrompit ce long silence, pour

s'informer s'il n'était pas le chevalier Herman d'Unna. Celui-ci était sur le point d'en convenir et de demander ensuite d'où on le connaissait, lorsque la femme Munster entendit sur le pavé du vestibule les pas de son mari, et pria notre héros de cacher dans sa poche, le présent d'Ida. Il obéit, sans en demander la raison, et Munster entra. C'était un vieillard de bonne mine, aussi bien mis que son état le permettait, son regard fier annonçait le bourgeois aisé qui se considérait comme l'égal des nobles, et un air de bonté répandu dans tous les traits de sa physionomie, faisait qu'on lui pardonnait ce regard. La présence du Chambellan parut le surprendre; il fixa sa femme d'un œil sévère, ordonna à Ida de se retirer, et demanda à Herman ce qu'il desirait.

Le nom de l'empereur le radoucit un peu, et la commission dont celui-ci avait chargé son favori, le fit sourire. — Je suis charmé, dit-il, après qu'on lui eut rendu compte de tout ce qui s'était fait, à l'exception du présent d'Ida; je suis charmé que ma femme ait remplit mes intentions; la première fois que l'empereur aura besoin de moi, et je présume que cela ne tardera pas, ce sera alors mon tour: nous sommes obligés de faire à notre souverain, le sacrifice de nos biens et de nos vies. J'ai trouvé, dans

une des fidèles villes impériales de sa majesté, protection et secours lorsque j'étais pauvre et persécuté : c'est dans ses états que j'ai gagné une partie de ce que je possède ; il a donc le droit de partager avec moi. Ainsi, M. le chevalier, vous pouvez venir ici aussi souvent, au nom de votre maître, qu'il le desirera ; mais au votre, jamais.

Herman voulut, après cette déclaration, continuer la conversation ; les réponses furent brèves. Il parla de renouveller ses visites, et y joignit quelques complimens pour le vieux Munster ; celui-ci garda le silence. Le chevalier alors se retira. A quoi lui aurait d'ailleurs servi de rester ? Celle qui l'attirait si puissamment, sa chère Ida, avait été éloignée, et sa mère, naguères si complaisante, était tellement changée depuis l'arrivée de son mari, qu'elle n'était plus reconnaissable.

Notre héros retourna lentement chez lui, et, chemin faisant, se rappella tout ce qui venait de lui arriver. Le regard d'Ida, la bonté de sa mère, le présent qu'elle lui avait fait d'une manière si flatteuse par la main de sa fille, et une foule d'autres choses l'enchantaient, lui faisaient concevoir des espérances dont il ne se rendait pas compte à lui-même, et furent cause qu'il perdit entièrement de vue l'affaire princi-

pale et l'heureux succès dont elle avait été couronnée.

Ce ne fut que lorsqu'il commença à sentir dans ses poches le poids de l'argent que la bonne femme Munster lui avait donné, poids dont il ne s'était pas apperçu dans les premiers momens de sa joie, qu'il se rappella ce qu'il avait à faire, et s'empressa à en aller donner des nouvelles à son maître.

Winceslas n'était jamais content; il ne le fut pas davantage dans cette occasion. Le présent de la généreuse bourgeoise ne montait pas tout-à-fait à la somme qu'il avait desirée ; et d'ailleurs son empressement à donner lui causait du regret de n'en avoir pas plus demandé. Les richesses de Munster paraissaient inépuisables à ses yeux, et il se proposa d'y avoir encore une fois recours sous peu de temps.

Son confident ne prêta pas grande attention à ce qu'il lui dit là-dessus. Il desirait être seul, afin de pouvoir réfléchir encore une fois sur son aventure, et considérer à son aise la chaîne d'or d'Ida ; joyau d'un assez grand prix, auquel il ne trouvait pas de défaut, sinon que la médaille qui y était attachée, au-lieu de représenter le charmant visage d'Ida, ne lui montrait au contraire que la figure barbue d'un vieux comte de Wirtemberg, dont il ne se souciait guères.

Il fallait que Herman, tandis qu'il était livré à ses réflexions, et qu'il se retraçait la beauté de la fille et les bontés de la mère, eût entièrement oublié les rigueurs du père; car le lendemain, dès la pointe du jour, il s'achemina vers la maison de Munster, et fut fort étonné de s'en voir refuser l'entrée. On lui dit que le mari et la femme n'y étaient point; que, d'ailleurs, on ne présumait pas qu'il fût chargé ce jour-là d'ordres de l'empereur, et que M. le chevalier ne pouvait, ni ne devait, avoir d'autres affaires dans cette maison.

Il renouvella inutilement dans la suite, ses visites, il fut toujours éconduit de la même manière, et commença alors à desirer sérieusement que l'empereur eût encore une fois besoin d'argent, et qu'il recourût à cet effet au trésor de Munster. Mais Winceslas avait trop d'adresse, pour n'avoir pas découvert d'autres sources plus abondantes, d'où jaillissait incessamment l'argent dont il avait besoin.

Il faisait des nobles, des comtes, des princes de l'empire, et exigeait de chacun d'eux des sommes proportionnées à la dignité qu'il leur accordait. Il imagina encore un nouveau moyen de s'enrichir : ce fut de créer des francs-juges et assesseurs de cet épouvantable tribunal par le bras terrible duquel on rendait alors la justice en secret.

L'empereur n'avait pas à la vérité le droit de disposer de ces sortes de places, droit qui était reconnu n'appartenir qu'à un seul pays, à la Westphalie, où les tribunaux secrets étaient en usage. Mais Winceslas n'y regardait pas de si près; il usait de ce qui ne lui appartenait pas, comme de son propre bien, et se félicitait des avantages qu'il en pouvait retirer.

CHAPITRE VII.

Le comte Victor de Milan vivait dans une secrète inimitié avec un prince de la maison de Visconti. La raison de leur mésintelligence, et les motifs qui les engageaient à se nuire réciproquement, n'appartiennent point à notre sujet. L'ambition et la vengeance amenèrent le comte à la cour de Winceslas; il lui offrit cent mille florins, somme énorme pour ce temps-là, si l'empereur voulait l'élever à la dignité de duc. Winceslas, loin d'avoir égard aux remontrances des princes de l'empire, qui l'engageaient à rejetter la demande du comte Victor, n'écouta que son intérêt; il accorda au comte, malgré les loix de l'empire, qui y étaient formellement contraires, la grace qu'il sollicitait publiquement, et ne lui re-

fusa pas davantage, comme l'évènement l'a justifié, ce qu'il avait demandé secrètement; savoir, le droit d'établir dans son pays un tribunal secret. C'était l'autoriser, sous le plus léger prétexte, à armer contre celui qui avait eu le malheur de lui déplaire, mille bourreaux, qui pouvaient le mettre à mort par-tout où ils le rencontreraient, sans que personne osât en tirer vengeance.

Ce dernier motif de la visite du comte Victor n'est pas assez connu, pour qu'on puisse en parler d'une manière positive; la seule chose qui soit certaine, c'est qu'il obtint tout ce qu'il demanda, et paya les complaisances de l'empereur encore plus généreusement qu'il ne l'avait promis.

Winceslas croyait actuellement posséder des trésors inépuisables: il n'était question à Prague, que de plaisirs; les fêtes les plus licencieuses, auxquelles l'élévation du duc de Milan donnait sans doute lieu, se succédaient rapidement les unes aux autres; le peuple, tout en murmurant des folies de l'empereur, les imitait. Les extravagances de Winceslas amenaient l'abondance; et les plaisirs dont étaient enivrés ses courtisans, se répandaient jusques dans les quartiers les plus éloignés de la ville.

C'est vers cette époque, que se manifesta, durant la nuit, dans la partie orientale de

Prague, un effroyable incendie, dont quelques anciennes chroniques parlent encore. Minuit venait de sonner; l'empereur et son fidèle compagnon le prince de Ratibor, vuidaient leurs énormes gobelets, qui devaient achever de leur faire perdre la raison, tandis qu'autour d'eux gissaient par terre, morts-ivres, ceux qui avaient osé entrer en lice avec d'aussi nobles adversaires. Bégayant, riant aux éclats, ils dissertaient sur la manière dont leurs camarades étaient tombés les uns après les autres; ils disputaient quelquefois jusqu'au point d'en venir aux mains, sur l'ordre dans lequel cela était arrivé, et sur le moment où ils éprouveraient le même sort.

Pendant ce temps, la jeunesse qui formait la moins nombreuse portion quoique la plus intéressante de l'assemblée, n'avait bu que dans la coupe du plaisir, et se divertissait au noble exercice de la danse. Herman se trouvait au milieu de ce cercle brillant, mais il n'en partageait pas la joie. Tantôt il se levait pour aller à une fenêtre d'où il découvrait les environs de la demeure d'Ida, tantôt il s'en retirait avec impatience, en renouvellant le serment qu'il avait déjà fait mille fois, d'oublier cette trop intéressante fille; enfin il prit le parti d'avoir recours à la danse, comme l'antidote le plus puissant du chagrin. S'il pensait trop délicatement pour s'enivrer, il avait cepen-

dant assez bu pour avoir quelques momens de gaieté, et par fois, son imagination lui faisait voir Ida dans toutes les demoiselles avec lesquelles il voltigeait légèrement autour de la salle. . . . .

Au milieu de cette joie tumultueuse, on entend tout-à-coup des cris extraordinaires, qui répandent le trouble et la confusion dans l'assemblée. — C'est la sentinelle, dit une jolie blonde au beau Herman en pressant le bras de celui-ci, qu'elle tenait contre son cœur; elle annonce le point du jour: ne perdons donc pas inutilement le temps qui s'enfuit. Les sentinelles placées autour du château, dont plusieurs étaient à jeûn, jettent de nouveaux cris d'alarmes. La musique enfin se tait; on écoute: c'est le feu, répétèrent plusieurs voix à la fois. A ce cri, la foule des danseurs se rassemble en peloton, puis se sépare tout-à-coup, courant aux portes et aux fenêtres, les uns pour apprendre le lieu du danger, les autres pour fuir un péril qu'ils ignorent.

Herman vola à la fenêtre qu'il avait si peu quittée cette nuit. Toute la partie orientale du ciel paraissait en feu. A l'instant le souvenir d'Ida vient se retracer à son esprit, et fait disparaître l'espèce d'ivresse dans laquelle il était plongé. Il invoque le nom de sa maîtresse, quitte brusquement le bras de la belle blonde, qu'il tenait en-

core;

core ; et presque hors de lui-même, tâche, par des efforts incroyables, de percer la foule, qui l'empêche de sortir de la chambre. Il y réussit en renversant ceux qui s'opposaient à son passage, et parvient enfin à gagner la rue, sans s'être apperçu ni de la longueur du trajet, ni de la manière dont il l'avait parcouru. Il arrive bientôt à la maison de Munster, et ..... mais je supplie mes lecteurs de m'épargner le récit d'un spectacle affreux, dont Herman aurait été ici le témoin, s'il avait été susceptible de toute autre pensée que de celle du danger de sa maîtresse. . . . .

Vraisemblablement on avait été dans ce quartier de la ville, averti plus tard du péril qu'on y courait ; car une partie de ses habitans, qui avaient aussi célébré la fête de Winceslas, étaient dans l'ivresse, et les autres, fatigués par le travail, dormaient profondément. . . . .

Les habitans de la maison de Munster étaient du nombre de ces derniers ; on n'y connaissait point les plaisirs impurs de la débauche ; au contraire, les jours étaient constamment employés à l'ouvrage et les nuits au repos. C'était la nuit qui précédait la fête de l'exaltation de la croix, qu'arriva ce terrible événement ; et de passer une telle nuit dans les plaisirs, aurait paru un crime à une famille aussi religieuse que celle-ci.

Herman, à demi-mort de frayeur, trouva le vieux Munster et sa femme les bras croisés, regardant leur maison qui brûlait, et appellant sans cesse leur chère Ida. Ces infortunés avaient, à grand-peine, sauvé leur propre vie. Le père, qui était retourné à travers le feu dans sa maison embrasée pour en retirer sa fille, qu'il avait inutilement cherchée dans la chambre où elle couchait, ne sentait point la douleur que devait lui causer son bras, fort endommagé du feu, et la mère semblait être à chaque instant prête à s'y jetter pour en retirer cette fille chérie, ou périr avec elle.

— Ida, s'écria Herman, tout hors de lui-même, Ida est perdue! Ah! il faut que je la cherche, que je la sauve! A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il empoigne une échelle et la plante contre la maison du côté que la mère lui indique; le vent ayant un peu éloigné les flammes de cette partie, Herman monte pardessus des poutres embrasées et des pierres brûlantes à la chambre de sa maîtresse; l'épaisseur de la fumée le cache aux yeux des spectateurs; les parens d'Ida ne peuvent plus appercevoir le libérateur de leur fille: « C'est aussi fait de lui, dit la mère, en se tordant les mains; » mais, dans l'instant, il reparaît, s'enfonce plus avant dans ces décombres funestes, disparaît encore une fois, se remontre de nou-

veau, descend de l'échelle, et tombe sans connaissance, entre les bras de quelques personnes qui étaient venues à son secours.

Il revient sans elle, s'écrie la femme Munster, en accourant; il revient sans elle ! ô Dieu ! où est ma fille ?

Tandis que la mère se désespérait sur la perte d'Ida, le père cherchait à donner des secours à l'intrépide jeune homme, qui avait si généreusement et si inutilement risqué sa vie. La fumée l'avait presque étouffé, pendant qu'il était occupé à chercher celle qu'il aimait. L'inquiétude, les efforts avaient épuisé ses forces; sa faiblesse enfin ressemblait parfaitement à la mort, et il n'y eut que les douleurs occasionnées par ses blessures, qui purent le rappeller à la vie. Le jour commençait à poindre, la foule augmentait; les ivrognes, les dormeurs de Prague s'étaient éveillés, et l'on songea alors sérieusement à porter des secours trop tardifs.

Les parens d'Ida abandonnèrent ces tristes lieux, où ils croyaient avoir tout perdu; ils se retirèrent dans une petite maison, épargnée par les flammes, et qui leur appartenait également. L'infortuné Herman, sur leur prière, ordonna à ses gens de le transporter au même endroit, la mère lui ayant juré que point d'autre qu'elle n'aurait soin de lui.

Ils avaient à peine fait la moitié du chemin, qu'il sortit tout-à-coup de la foule une jeune fille qui vint se jetter dans leurs bras, et qu'ils reconnurent pour Ida.

Il est impossible de décrire l'impression que fit une telle apparition sur ces trois personnes. L'amant d'Ida et sa mère tombèrent en faiblesse; le père seul eut assez de présence d'esprit pour demander à sa fille par quel moyen elle avait pu se sauver.

— Me sauver, répondit Ida; Dieu soit béni, qu'il ne vous est rien arrivé; quant à moi, j'ignorais le danger auquel vous étiez exposés; je ne m'en doutais même pas, jusqu'au moment où j'ai entendu parler de l'accident survenu dans notre quartier; ce n'est que depuis ce moment, que je me suis mise à courir pour venir à votre secours, ou pour mourir avec vous.

Alors seulement, le père se rappella qu'Ida lui avait demandé la veille la permission d'aller, avec leur servante, dans une église éloignée dédiée à la Vierge, entendre les matines, qui commençaient immédiatement après minuit, et finissaient à la pointe du jour: c'était-là que cette excellente fille avait reçu la première nouvelle du malheur de ses parens. Son bon ange, qui avait veillé à sa conservation, se servit encore d'elle pour consoler les autres, et lui fit, dans cette occasion, goûter au sein

même de l'infortune, un bonheur qu'elle était loin d'espérer.

Herman étant revenu à lui, on lui présenta Ida, qui le remercia dans des termes qui exprimaient sa vive reconnaissance. Elle fit plus; elle devint sa garde, lui prodigua ses soins, ce qui ne contribua pas peu à entretenir l'amour dans le cœur de l'un, et à l'allumer dans celui de l'autre.

CHAPITRE VIII.

HERMAN guéri, la décence l'obligea à quitter la maison de Munster. Il reparut chez l'empereur, qui s'en était fort peu inquiété, et lui fit même de mauvaises plaisanteries sur son aventure avec la fille de Munster. Les courtisans imitèrent l'exemple de leur maître, et les amours d'Herman et d'Ida devinrent, durant plusieurs jours, la fable de la cour. La seule Sophie fut assez généreuse pour ne pas plaisanter le chevalier d'Unna, et tourner en ridicule le danger qu'il avait affronté pour secourir la belle bourgeoise. Ses distractions, ni les efforts de la princesse de Ratibor n'avaient pu entièrement étouffer dans son cœur la vive inclination qu'Ida lui avait d'abord inspirée. Elle n'entendit point parler sans

émotion du malheur arrivé à ses parens, se réjouit de ce que la jeune fille avait été sauvée, et chargea Herman de porter à cette famille infortunée, un présent, qui, vu le peu dont Sophie pouvait disposer, ne laissait pas d'être assez considérable. Herman fut enchanté de voir ses plus secrets desirs s'accomplir ainsi. La destruction du bonheur d'Ida pesait sur son cœur; il considéra avec amertume le bijou qu'il en avait reçu dans des jours plus heureux, crut qu'il était de son devoir de le lui rendre en ce moment; et, comme il se sentait incapable d'un pareil sacrifice, il préféra se dépouiller de ce qu'il avait de précieux, quoique cela se réduisit à peu de chose, afin de remplacer, autant qu'il pourrait, ce qu'elle lui avait donné. Il ajouta donc différens joyaux au présent de l'impératrice pour faire recevoir le tout sous ce nom respecté. Notre jeune homme avait, indépendamment de cela, un autre projet. Il se ressouvenait de la somme prêtée par la femme Munster; il savait que l'empereur possédait encore une partie de l'argent provenant du duc Victor, et osa lui proposer de rendre celui qu'il avait emprunté. Cette liberté fut prise en très-mauvaise part, et devint, suivant toute apparence, la première cause du refroidissement de Winceslas pour son ancien favori.

— Vous a-t-on chargé, dit l'empereur

d'un air mécontent, de me rappeller cette bagatelle? — Non, répliqua Herman; j'ai au contraire lieu de croire que la bonne Munster avait intention de faire un présent à son maître, et non de lui prêter de l'argent; mais cette grandeur d'ame n'est-elle pas un nouveau motif?.... — et interrompit Winceslas, ne m'avez-vous pas parlé d'une grace que cette femme s'est réservée de me demander, lorsqu'elle m'a fait ce don? Herman en convint. — A la bonne heure, continua l'empereur : nous attendrons donc qu'elle demande cette grace; et, sur ma parole d'honneur, elle ne lui sera pas........ refusée, voulait-il dire; mais la crainte de s'engager à quelque chose qu'il ne lui aurait pas plu d'accorder, le détermina à rompre la conversation, et un signe d'impatience qu'il fit de la main, obligea notre jeune homme à s'éloigner.

Herman s'achemina vers la petite maison de Munster. Il s'affligeait de n'avoir pas pu augmenter les dons de Sophie et les siens autant qu'il l'aurait desiré. S'il eût été empereur, aucune somme ne lui aurait paru trop grande, pour reconnaître la bonne volonté de l'honnête femme Munster.

Il trouva cette fois le père d'Ida seul. Il était inquiet de ce que son présent n'était pas aussi considérable qu'il l'avait espéré; cependant il le lui offrit au nom de l'impé-

ratrice. Munster baissa la tête d'un air pensif, et ses yeux se remplirent de larmes. —C'est une noble créature, dit-il enfin, une vraie mère de son peuple, que cette Sophie : ce qu'elle vient de faire pour moi, elle le fait journellement en faveur de mille infortunés ; elle se prive du peu que l'avarice de Winceslas lui laisse, pour en aider les autres. Quel malheur que son crédit sur notre maître ne soit pas aussi grand que nous l'espérions ? .... Et néanmoins, nous éprouvons, sur plusieurs articles, quelques soulagemens ; le peuple même le hait moins à cause de cet ange qu'il lui a donné pour souveraine.

Le cœur d'Herman était encore plein d'amertume contre l'empereur, et il ne put s'empêcher de raconter au vieux Munster la conversation qu'il avoit eue ce jour-là avec son maître.—Vous avez mal fait, lui répondit le vieillard ; quiconque prête de l'argent à l'empereur Winceslas, ne songe sûrement pas à le ravoir ; et pour ce qui concerne la grace que ma femme a demandée, je desirerais que vous ne vous en mêlassiez pas, Les femmes ont souvent d'étranges idées ; et quand bien même la mienne solliciterait de l'empereur une grace qui ne lui coûterait rien, et que, par conséquent, il pourrait lui accorder, il serait possible que ce qu'elle aurait obtenu lui fût plus nuisible qu'avantageux. Herman

Herman ne répondit rien à la dernière partie de ce discours, et jura qu'il ne resterait point tranquille, jusqu'à ce que la somme qu'il avait empruntée pour l'empereur, eût été rendue. Je me regarde moi-même comme votre débiteur, ajouta-t-il; et que ne puis-je en cet instant, oui, dans cet instant, faire ce que je voudrais! ô ciel! accorde-moi seulement une partie, une petite partie des biens que tu m'as peut-être destinés pour l'avenir; je renoncerais volontiers au reste, si je pouvais actuellement, en ce moment.......

— Jeune homme, interrompit Munster, d'un air sérieux, vous vous donnez-là trop de soin; et pour rendre un peu de calme à votre ame agitée, je veux bien vous découvrir un mystère qui n'est pas entièrement connu de mes femmes : je ne suis pas aussi pauvre que vous le pensez, de même que je n'étais point aussi riche que tout le monde le croyait. Je n'ignorais pas les bruits que mes ennemis avaient répandus sur mes trésors; je m'attendais, depuis long-temps, que l'empereur chercherait à s'en emparer. Je l'eusse obligé avec plaisir; je lui eusse accordé ce qu'il desirait, tant qu'il m'aurait été possible de le satisfaire, sans me nuire; mais, si ma position était devenue trop critique, alors, j'aurais avisé au parti que j'avais à prendre. Sans doute, on commence

par emprunter, et l'on finit par voler. Je sais ce qui est arrivé à bien d'autres. Il est aisé de trouver des prétextes pour dépouiller un honnête homme. Si donc j'avais soupçonné quelque chose d'approchant, j'aurais ramassé ce que j'ai enterré dans cette petite maison, et je me serais enfui avec les miens. Winceslas aurait pu alors garder, pour l'indemniser de la perte d'un bon et fidèle sujet, ma grande maison, qui est actuellement brûlée, et que je ne ferai point rebâtir, quoique je le pourrais si j'en avais envie.

Herman écoutait avec la plus grande surprise le vieillard, qui continua en ces termes : — Ma femme sait à la vérité que j'ai enterré ici quelqu'argent, mais elle en ignore la quantité. Une femme est toujours femme, c'est-à-dire, un être vain et présomptueux, quand la fortune lui rit, timide et humble, lorsqu'elle....... — Et Ida? interrompit le jeune homme, que ces plaintes injustes contre le sexe de son amante, impatientaient.

— Quant à Ida, c'est autre chose, répliqua Munster, qui, à ce nom, sembla tomber dans une profonde rêverie. — Puisque nous parlons d'elle, reprit-il après un moment de silence, je dois vous prier de ne pas trouver mauvais, si vous ne la voyez plus que rarement, ou même pas du

tout. Je sais que vous l'aimez, que vous lui avez prouvez votre amour de la manière la plus noble; mais..... vous ne devez pas penser à elle..... J'espère que vous n'exigerez pas l'impossible.

Herman releva ce mot, *impossible*, d'un ton qui exprimait le désespoir où le jettait une déclaration qui l'obligeait de renoncer à une union dont dépendait le bonheur de sa vie. Cependant il ne savait pas lui-même ce qu'il pouvait ou devait encore espérer; et néanmoins il espérait toujours, et frémissait lorsqu'on voulait toucher au tremblant édifice que son imagination avait bâti dans un avenir incertain et obscur. Mes lecteurs me permettront de supprimer ici une conversation qui eut lieu entre le bourgeois et le jeune courtisan; ils la suppléront aisément.

Le vieillard combattit sérieusement la passion du jeune homme; celui-ci la défendit avec force: il était prêt, disait-il, de sacrifier à Ida sa naissance, son état, toutes ses espérances, ou de faire les plus grands efforts pour s'élever, par sa bravoure (le moyen le plus sûr de parvenir dans ces temps-là) à un si haut degré de puissance, que le monde n'oserait point trouver mauvais ce mariage inégal.

— Le jugement des hommes n'est pas ce que je crains; car les choses pourraient

être différentes de ce que vous pensez ; mais c'est assez ; je ne puis vous dire tout : il y a ici des circonstances que.... bref, je dois insister pour que vous ne cherchiez point à voir Ida, et que vous tâchiez au contraire d'étouffer une passion malheureuse, qui, si elle venait à se glisser dans le cœur de ma fille, la rendrait aussi infortunée que vous.

Une obscurité impénétrable régnait dans ce discours. Les demi-confidences de Munster semblaient inintelligibles à Herman, et il était porté à croire que tout ce qu'il lui disait, servait uniquement de voile à sa mauvaise volonté, qui, ne pouvant se justifier par des motifs raisonnables, le forçait à recourir à des mystères supposés.

Un cordial serrement de mains de la part du vieillard, assura à Herman le contraire de ce qu'il pensait. — Non, jeune homme, dit-il, je vous aime ; je vous aimais déja, lorsque je m'efforçais à contrarier les démarches que vous faisiez pour obtenir accès dans ma maison ; et actuellement, que la reconnaissance m'attache à vous, jugez si j'ai dû changer.

Herman reçut froidement les protestations du vieillard ; il le quitta, et prit la ferme résolution de ne plus retourner chez lui, quoique, sans s'en appercevoir, ses pas l'y ramenassent toujours. Il n'avait cepen-

dant pas renoncé entièrement à l'espérance de voir encore une fois Ida ou sa compatissante mère ; Munster même, qui lui paraissait si dur, il ne pouvait le haïr ; et c'était pour lui une peine, que d'être longtemps éloigné de ce bon vieillard.

Rien de plus extraordinaire que le goût qu'avait conçu ce jenne homme, élevé à la cour, pour la société d'un simple bourgeois ; mais, d'un autre côté, il faut convenir que ce bourgeois avait un mérite peu commun, et que notre héros, qui ressentait pour lui une si tendre affection, avait assez d'esprit et de vertu pour préférer le ton qui régnait dans ses discours et ses actions, aux mœurs dissolues de la cour de Winceslas ; aussi, s'avouait-il souvent à lui-même, qu'il haïssait plus le vice, et aimait davantage la vertu, depuis qu'il connaissait l'honnête Munster.

Des sentimens de cette nature n'étaient toutefois pas encore suffisans pour empêcher le jeune courtisan de faire des démarches qui pouvaient déplaire à son franc et loyal ami. Il forma en effet le projet de se procurer un entretien secret avec Ida ou avec sa mère, ce qui lui réussit, quant à cette dernière.

Il trouva la bonne femme aussi prévenue en sa faveur que jamais : elle réunit ses plaintes, contre la folie de son mari, aux

siennes, lui assura qu'elle avait des choses de grande importance à lui apprendre, et lui indiqua un soir où il pourrait la voir, aussi bien qu'Ida, durant l'absence de son sévère gardien.

Herman fut très-exact au rendez-vous; une servante, admise dans la confidence, lui dit que son maître n'était pas encore sorti, et le fit entrer dans un cabinet attenant à la salle d'en bas, afin qu'il pût entendre une partie de la conversation qu'avaient entre eux les parens d'Ida, et dont nous allons faire part à nos lecteurs.

-- Et, après tout cela, disait le vieux Munster, au moment où Herman commençait à écouter à la porte, après tout cela penses-tu encore que je haïsse ce jeune homme; crois-moi, la seule chose que je puisse avouer: c'est que je l'aime un peu moins que le bonheur d'Ida, et son bonheur est mon unique but.

-- C'est aussi le mien, répartit la femme, d'un ton mécontent.

-- Cependant tu choisis le moyen le moins propre à y parvenir.

-- Le meilleur. Il faut que cette fille sorte de l'obscurité où elle vit, si je ne veux pas éternellement me repentir du passé.

— Oui, il faut que cela soit; mais non par le secours d'Herman. Suivons le chemin le plus droit, le plus court. Que peut-

elle espérer d'un jeune homme qui n'a point encore fait sa fortune, et dont elle sera peut-être obligée d'attendre long-temps le retour des pays étrangers? Il tient enfin à une maison, qui.... — A la bonne heure; approuve donc ma seconde proposition. — Femme, au nom de Dieu, abandonne ce dangereux projet! que ferait Ida dans une cour telle que celle de Winceslas? Songe aux inquiétudes que nous a déja causées la fantaisie que tu as eue le jour de la Toussaint, de la laisser paraître aux yeux de Sophie avec de riches présens. Veux-tu recommencer? O que je regrette d'avoir consenti à cette ridicule et imprudente démarche! C'est une peine inutile que de faire des sacrifices aux grands; ils oublient bien vîte ceux qui les obligent.

— Cela ne serait point arrivé, si Ida avait reparu le lendemain à la cour, quand l'impératrice l'a fait demander; si par tes ordres, elle n'avait pas été obligée de feindre une indisposition.

— Ah! si l'impératrice avait senti pour elle une inclination plus forte que cela n'est ordinaire parmi les femmes de son rang, elle n'en serait pas restée à une seule invitation: or, lequel vaut mieux d'être actuellement oubliée d'elle, ou bien d'éprouver le même sort, après avoir passé quelques jours ou quelques semaines à la cour, pour être

ensuite obligée de rentrer dans son obscurité, haïe, moquée et enviée.

La femme Munster se tut.

— Conviens-tu actuellement, reprit le vieillard, que ton premier projet était déraisonnable, contraire à son but, et qu'il en est de même du second?

— Je nie le fait; mon projet n'était point déraisonnable; il avait produit l'effet que j'en attendais. Je savais que l'apparition d'Ida devait au moins lui faire faire la conquête d'un cœur, et cela est arrivé. Le bon et aimable Herman l'aime tendrement: c'est l'homme par la main duquel le destin veut la tirer d'ici, et il l'aura; il partagera un jour son bonheur.

— Faut-il que je te rappelle une seconde fois l'impossibilité de ce que tu te proposes? impossibilité qui est bien plus grande relativement à lui qu'à tout autre.

— Ne t'en donne pas la peine, tu ne me convainquerais pas.

— Quel entêtement! promets-moi au moins de renoncer à tes nouvelles chimères, et de me laisser faire.

— La destinée d'Ida me touche de plus près que toi, et.....

— Rejette ce projet, Marie, c'est la grace que je te demande; tu sais combien elle m'est chère, et quel triomphe ce sera pour moi.....

L'arrivée d'Ida interrompit la suite de la conversation. Le vieux Munster déclara qu'il resterait ce soir à la maison, et l'on ordonna à la jeune personne de prendre sa harpe, au-lieu de son tour, afin de dissiper les nuages de mécontentement qui s'étaient élevés dans l'esprit de ces parens.

Herman méritait quelques dédommagemens pour ses espérances trompées. Le plaisir d'entendre Ida chanter, jouer et parler, lui fit oublier qu'il n'avait pas celui de la voir, et la confidente, lorsqu'elle arriva pour lui dire qu'il était venu aujourd'hui inutilement, qu'il fallait s'en aller, parut beaucoup trop tôt. Il abandonna à regret son obscure retraite, et s'en retourna tout pensif chez lui.

CHAPITRE IX.

L'HISTOIRE ne nous apprend pas si, après cette première démarche, tendant à obtenir un entretien secret, qui n'eut pas lieu, on en fit de nouvelles, ou si elles furent toutes rendues inutiles par l'adresse de Munster. Ce qu'il y a de certain, c'est que Herman ne put point alors parvenir à voir ni la mère ni la fille. D'ailleurs son séjour dans la ville où demeurait sa maîtresse ne

fut plus assez long, pour lui laisser espérer de pouvoir tromper un père aussi vigilant que celui d'Ida.

Herman remarquait que chaque jour augmentait envers lui la froideur d'un maître dont il avait été autrefois le favori. Winceslas disait un jour à Susanne (Madame de Bade), d'une manière très-spirituelle, « que ce drôle avait l'air d'un contrat vi-» vant dû à la famille Munster. » Or, un pareil visage ne pouvait qu'infiniment déplaire à Sa Majesté.

Winceslas se trompait en cela. Munster avait trop souvent assuré son jeune ami qu'il ne desirait ni n'attendait le remboursement de la somme qu'il avait prêtée, pour que celui-ci pût avoir un instant la pensée de rappeller à son maître un souvenir aussi désagréable. Si l'empereur s'était un peu mieux connu en physionomies, il aurait remarqué dans celle d'Herman des sentimens fort différens. Un chagrin secret, le dégoût, l'ennui que lui inspirait tout ce qui l'entourait, le desir ardent d'un avenir plus heureux, voilà ce qui y était peint; peut-être y aurait-il aussi vu le regret de déplaire à un maître, qui voulait avoir seul le droit d'être mécontent.

Le jeune homme ne douta donc plus de sa perte. Il lut dans les yeux de Winceslas, car il le connaissait, l'arrêt de sa mort, et

pensa sérieusement à s'éloigner ; résolution que le vieux Munster, pour lequel il n'avait point de secret, appuyait de tout son pouvoir.

— « Je suis bien aise, lui disait celui-ci, que vous preniez de vous-même un parti que je vous aurais déja conseillé depuis long-temps. Que prétendriez-vous faire ici ? vous passez vos plus belles années dans l'oisiveté, et perdez le temps et les forces nécessaires pour faire le bien. Quittez, jeune homme, quittez ces lieux, et allez chercher au loin un théâtre plus digne de vous, un théâtre où vous puissiez trouver à la fois le bonheur et la gloire ! entrez au service de quelque puissant souverain, le monde entier n'est pas gouverné par des Winceslas. Nous avons encore des ducs d'Autriche et de Brunswick ; le roi Sigismond vit en Hongrie : ce sont tous des princes qui font honneur à leur rang ; chosissez un maître parmi eux, et comptez que vous ne serez pas abandonné de celui que vous avez si souvent appellé votre père. J'espère que vous ne vous trouverez pas humilié de recevoir, d'un riche bourgeois, des secours, dont votre mauvaise fortune vous prive ; tant de hauteur n'est sans doute pas encore entrée dans votre ame.

— Et, ce que je voulais encore vous conseiller, continuat-t-il, en voyant que Her-

man se disposait à l'interrompre, c'est de demander le titre que l'on vous donne déja ici, suivant l'usage de la cour. Faites-vous armer chevalier, quoiqu'il me paraisse à la vérité ridicule d'appeller chevalier un jeune courtisan, qui porte, pour toute arme, une petite épée d'or, qu'il met quelquefois, par méprise, du côté droit..... Vous, cependant, ajouta-t-il, en s'appercevant que cette réflexion donnait un peu d'humeur à Herman, vous n'êtes pas de ce nombre; on connait votre courage et votre dextérité dans le maniement des armes; mais il est enfin temps, que vous quittiez cette jeunesse efféminée, dont la société ne vous honore en aucune manière.

Herman suivit les conseils de son ami; il demanda à l'empereur Winceslas d'être fait chevalier; celui-ci, qui ne haïssait pas encore son ancien favori au point de lui ôter l'honneur et la vie, fut fort aise de trouver un moyen de s'en débarrasser, et lui accorda sa demande.

Munster, l'oracle d'Herman, lui avait aussi conseillé de se faire recevoir dans un de ces nombreux ordres qui existaient alors, et dont les membres étaient répandus par toute la terre. Notre jeune homme y consentit également; et, vu la situation de son ame, il entra dans celui de la fidélité, ou comme on l'appellait déja à cette époque,

non sans raison', l'ordre du bon vieux temps.

L'honnête bourgeois ne put s'empêcher de rire un peu, quand il vit paraître le jeune chevalier avec la décoration de cette confrérie, qui consistait en une manche couleur de rose, sortant de dessous son armure; il lui dit qu'il aurait desiré qu'il fût entré dans une société plus imposante que celle-ci; observation sur laquelle Herman, qui ne connaissait rien de plus sérieux, de plus respectable que son amour, garda le silence.

Le nouveau héros avait espéré de voir au moins Ida le soir du jour où il avait été armé chevalier; mais il apprit bientôt qu'il s'était trompé, et qu'il ne jouirait tout au plus de ce bonheur, que le jour où il quitterait Prague, expédient auquel le vieux Munster avait eu recours, pour l'engager à précipiter son départ. Résister journellement aux instances de sa femme, et aux sollicitations du jeune homme, était pour lui un effort trop pénible. Suivant sa manière de penser Ida et Herman ne devaient ni ne pouvaient plus se revoir; il était donc très-important que celui-ci s'éloignât.

Cependant la mère d'Ida desirait ardemment de parler au moins encore une fois au jeune chevalier, afin d'être à même, par son moyen, d'exécuter un projet qui lui roulait depuis long-temps dans la tête, et

dont nous avons déja apperçu quelques traces précédemment. Mais c'était positivement ce que le vieux Munster voulait empêcher et la raison pour laquelle il insistait si fort sur l'éloignement d'Herman ; ainsi l'entrevue ne put pas avoir lieu.

Le soir qui précédait le départ de notre chevalier, Munster le pria de lui apprendre comment il était venu à la cour de Winceslas. Le jeune homme, qui devait trop de reconnaissanc à son vieil ami pour lui refuser une pareille demande, y consentit; toutefois, ajouta-t-il, puis-je aussi vous faire une prière ?........ Je trouve des choses si extraordinaires dans vous et dans votre maison...... Cette Ida avec toutes ses perfections, sans état; sans naissance, vous, avec cette noble façon de penser, que je n'ai rencontrée chez aucun des grands de la cour, simple bourgeois..... cela est impossible.

--Vous faites beaucoup d'honneur à notre état, répondit le vieillard d'un air moqueur; peut-être au reste peut-il aujourd'hui donner plus de preuves d'une véritable noblesse, que le vôtre; néanmoins, puisque vous me trouvez si extraordinaire, sachez donc que, dans ma jeunesse, j'ai été homme de guerre; j'ai long-temps vécu à la cour des princes; j'ai fait des voyages en Angleterre, en Italie, où j'ai appris à connaitre les chefs-

d'œuvre de l'art que j'exerce actuellement. Les armes ne m'avaient point enrichi ; j'en étais las; je revins à la profession que j'avais apprise durant mes jeunes ans. Elle m'a nourri, et m'a fait ce que je suis, c'est-à-dire, un homme libre, qui n'a besoin de la protection d'aucun souverain, tandis que mon épée m'aurait toujours laissé dans leur dépendance. J'étais le sujet d'un prince qui, après mille services que je lui avais rendus, m'en refusa un qui était une bagatelle pour lui, quoiqu'il fût d'une grande importance pour moi. J'aimais une jeune et belle fille qui se trouvait au service de sa femme. Elle n'était point de condition libre, et je demandai sa liberté, afin de l'épouser : il me la refusa. Il arriva enfin un événement qui procura à Marie et à moi une occasion facile de nous échapper. Je dois avouer que les choses ne se passèrent pas d'une manière tout-à-fait convenable; mais à quoi l'amour des femmes ne peut-il pas nous mener ?

Nous trouvâmes un asyle à Nuremberg. Notre ancien maître était l'ennemi juré des villes impériales, et n'était pas moins cordialement haï d'elles. Notre fuite nous servit de recommandation. On m'accorda le droit de bourgeoisie. Je commençai à travailler; on trouva mes ouvrages d'une grande beauté; j'acquis de la réputation; l'argent

me venait de toutes parts : j'étais heureux, et le serais encore, si l'humeur inconstante de ma femme ne m'avait pas amené à Prague. Par complaisance pour elle, j'acceptai ici de l'ouvrage qu'on me commanda, et que j'aurais infiniment mieux aimé refuser, par attachement pour la ville qui m'avait d'abord si bien reçu, et encore pour d'autres raisons. Ceci au reste n'a aucun rapport avec ce dont nous parlons. Commencez, je vous prie, le récit de vos propres aventures, qui, vraisemblablement, doivent être plus intéressantes que les miennes.

CHAPITRE X.

Histoire de Herman.

MON récit vous intéresserait certainement, reprit le chevalier, si je pouvais vous raconter en détail l'histoire de mes père et grand-père, ainsi que les différens événemens qui m'ont réduit à la situation où je me trouve. Je suis pauvre; il faut de plus que je reste au service d'un méchant prince, ou que je me fasse moine, à moins que je ne veuille recevoir des secours de ceux auxquels j'aimerais bien mieux en donner.

donner. Pardonnez-moi, mon cher Munster, et ne m'en voulez pas de ce que je souhaiterais pouvoir changer nos rôles, de ce que je préférerais vous combler de bienfaits à en recevoir de vous.

Le vieux Munster comprit à merveille ce qu'il voulait dire. Le jeune homme avait été obligé ce soir même d'accepter, à titre de prêt, le présent que l'impératrice avait autrefois fait à l'honnête bourgeois par les mains de Herman, et que celui-ci avait augmenté en secret de ce qu'il avait pu y ajouter du sien. La manière dont ce présent, qui ne laissait point d'être assez considérable, lui fut offert, était si noble, si pressante, qu'un refus lui était devenu impossible, ce qui augmentait encore sa reconnaissance.

Mes ancètres, continua Herman, en même temps qu'il rendait au vieillard son serrement de main, la seule réponse que celui-ci eut faite à ce qu'il venait de dire, mes ancêtres ont eu des torts, et c'est moi qui en dois souffrir. Mon aïeul, le cadet de sa maison, se brouilla avec son frère aîné, aujourd'hui le comte Regnant d'Unna; mon père, par la part qu'il prit avec ses fils aînés, à la guerre que les chevaliers de St. Martin eurent avec le comte de Wirtemberg, s'attira encore davantage l'inimitié de son oncle, et moi, qui n'étais alors qu'un enfant, je fus

obligé de partager la peine, sans avoir participé à la faute.

Munster, au nom du comte de Wirtemberg, laissa échapper un profond soupir, et Herman reprit son discours. -- Je ne sais pas si les aventures du comte Evrard à Wisbaden vous sont connues. Je vais au reste vous en donner quelque idée.

-- Cela est inutile, interrompit Munster d'un air mécontent. Je connais le comte de Wirtemberg et son histoire mieux que vous; les chevaliers de St. Martin savaient qu'il demeurait à Wisbaden; attirés par l'espérance de faire une bonne capture, ou peut-être par d'autres motifs, ils l'assiégèrent, et l'auraient fait prisonnier lui et tous ses gens, s'il n'avait trouvé moyen de leur échapper par le chemin creux qui passe auprès de la montagne.

-- C'est cette malheureuse et peu glorieuse expédition, qui coûta la vie à mon père et à un de mes frères, qui rendit leur nom odieux, et leur mérita une haine implacable de la part du chef de notre maison. Le vieux comte d'Unna s'empara du consentement de l'empereur, de la plus grande partie de nos biens, et menaça de nous faire poursuivre par le tribunal secret, dont il était le chef dans notre canton, s'il se trouvait quelqu'un parmi nous qui voulût justifier sa conduite, ou s'opposer à la punition qui nous avait été infligée.

Je ne comprenais rien alors à tout cela, quoique j'en entendisse beaucoup parler; seulement les effets qui en furent la suite me devenaient tous les jours plus sensibles.

J'étais le plus jeune de mes frères et sœurs, dont plusieurs auraient pu être mes père et mère, et qui devaient m'en tenir lieu. Bernard l'aîné, et alors le chef de la branche cadette d'Unna, était traité avec le plus profond respect par toute notre famille; et, soit attachement pour lui, soit orgueil de naissance, la majeure partie se décida à embrasser l'état ecclésiastique, afin de le mettre à même de soutenir avec décence le nom de notre maison. C'est pourquoi je suis en état de vous offrir des ecclésiastiques de toutes les espèces dans ma famille. Il s'y trouve des chanoines, des abbesses, des chevaliers d'ordres religieux, des religieuses en grand nombre, et il y aurait eu un moine au moins, si j'avais voulu soumettre mon goût à celui des autres, car on m'avait réservé l'honneur de faire profession au couvent de Korf. Afin même de me procurer plutôt ce bonheur, on avait obtenu, au moyen de quelqu'argent de notre saint père le pape, une dispense portant, « que le noble Herman d'Unna, vu sa sa-» gesse prématurée, son insigne piété, et » les indices extraordinaires d'une vocation

» toute divine, pouvait, dès l'âge de treize
» ans quitter le monde, et embrasser la vie
» céraphique. »

Il fallait que notre famille fût fertile en miracles de cette espèce; car deux de mes sœurs, qui avaient quelques années de plus que moi, avaient, depuis peu, obtenu une pareille grâce; mais, comme j'avais été présent à leur prise d'habit, et que, par conséquent, je fus le témoin du désespoir avec lequel elles reçurent l'avantage qu'on leur accordait, je commençai à douter de ma sagesse prématurée, de mon insigne piété, et j'eus honte de me prévaloir d'un honneur que j'avais si peu mérité.

Pauvre Agnès! malheureuse Pétronille! pensé-je, en quittant un matin ce couvent, pour ne le revoir jamais, que ne puis-je aussi facilement vous délivrer de la vie des anges que l'on vous oblige à mener sur la terre, que j'y renonce volontiers pour mon propre compte! adieu saintes infortunées! adieu tombeaux, voûtes retentissantes de cette funeste prison, peut-être nous reverrons-nous dans un demi-siècle!

Mon esprit avait toujours été gai et actif; déja, à l'âge de huit ans, je me faisais un plaisir de manier le sabre de mon frère aîné, et d'être mis, par ses gens, sur son cheval de bataille. Ce qui, dans mon enfance, n'était pour moi qu'un jeu, devint,

avec l'âge, l'objet de mes desirs les plus ardens; et l'on voulait que je me consacrasse à la vie fainéante d'un cloître? Jamais cela n'avait été de mon goût. Si j'avais paru y consentir, ce n'était qu'afin de pouvoir m'enfuir plus aisément : aussi pris-je si bien mes mesures, qu'à l'aide d'un domestique de mon frère, je parvins à m'échapper, et arrivai sans accident dans l'asyle que je m'étais choisi.

La cour de l'empereur était cet asyle où je comptais me trouver en sûreté. J'avais entendu dire qu'un empereur devait nécessairement être le protecteur des opprimés, et moi qui me regardais comme le plus persécuté de tous les hommes, je me présentai à sa majesté avec autant d'assurance et de confiance, que si ce que j'avais à lui demander n'eût pas été une grâce, mais une chose à laquelle j'avais un droit incontestable. Je crois en effet que c'était une justice; toutefois Winceslas connaissait-il bien les droits de l'humanité opprimée? Quoi qu'il en soit j'ignorais combien courrait de dangers celui qui réclamait auprès de lui un droit ou une grâce. Mon heureuse étoile me conduisit en sa présence, précisément dans un de ces momens rares où il se trouvait disposé a faire le bien. Vous savez qu'il n'est point de tyrans, quelque cruels qu'ils soient, qui n'aient de ces bons momens.

Je fus admis parmi les pages de Winceslas. Ma reconnaissance, que je manifestai de mille manières, ma vivacité et ma gaieté l'attachèrent à moi. Il fallait que je couchasse dans sa chambre, que, jour et nuit, j'exécutasse ses commissions secrettes, et l'application infatigable avec laquelle je m'en acquittais, m'attirait toujours de plus en plus sa confiance. Il était impossible, malgré les dehors de la flatterie, que Winceslas n'apperçût pas quelquefois, dans les yeux de ceux qui le servaient, des signes d'improbation relativement à sa conduite. Avec moi, il n'éprouvait pas cet inconvénient, parce que je croyais que tout ce que faisait un empereur était nécessairement bien. Cela fut cause qu'il voulait sans cesse m'avoir auprès de lui; et, de cette manière, je fus insensiblement initié dans tous les secrets de ses débauches.

—Pauvre jeune homme, s'écria Munster! quelle école pour ton cœur!

— Pas fort dangereuse, je vous assure; j'étais trop jeune pour avoir du penchant à ce que je voyais faire à mon maître: je pensais que des choses de cette nature n'allaient qu'à lui, et je desirais aussi peu de vuider ses bouteilles, ou d'obtenir les faveurs de ses maîtresses, que de me baigner avec des canards dans un étang.

D'un autre côté ma passion pour les armes,

et mes continuelles occupations ne contribuaient pas peu à me préserver de ces penchans vicieux. Pendant que Winceslas dormait, ou qu'éveillé, il était incapable de penser, momens pendant lesquels il n'aimait point à me voir, j'allais chez le vieux Herman de Hertingshausen, écuyer de l'empereur, qui, vu la conformité de nos noms de baptême, m'avait pris en affectation. Il n'épargnait ni peines ni dépense pour faire de moi un bon chevalier, même dans le temps où je n'étais encore qu'un simple page.

Aussi mes succès me donnèrent-ils beaucoup de présomption. Tous mes camarades, sans excepter Kunzman, le fils du vieux Hertingshausen, me haïssaient à cause de l'orgueil avec lequel je me prévalais des préférences qu'on m'accordait, et une épée, que l'empereur m'avait permis de porter, en me distinguant des jeunes gens de mon âge, mit le comble à la jalousie que je leur avais inspirée. On ne m'appellait que le page armé, et je faisais parade de ce titre, quoiqu'on ne me l'eût donné que par dérision.

Le desir de me perfectionner toujours davantage dans les exercices de la chevalerie, et de servir fidèlement mon maître, remplissait entièrement mon ame : le reste m'était fort indifférent. On savait que j'étais

le favori de Winceslas, et l'on s'abstenait en conséquence de parler devant moi, qui ne lui cachais rien de ce qui faisait le sujet des conversations de tout le monde ; j'entends de l'indignation qu'excitaient les extravagances de l'empereur. Peu de gens avaient, comme moi, la simplicité de croire qu'il y avait des choses permises à un prince, qui auraient dû être punies dans un autre. On le haïssait donc, on le méprisait, et l'on songeait à s'en défaire.

L'empereur ne fut averti que tard de cette conspiration. Les choses, quand il voulut enfin se mettre sur ses gardes, avaient été portées si loin, qu'il ne pouvait plus se croire en sûreté à Prague, et qu'il fut contraint de s'enfuir pendant la nuit, accompagné de ses plus fidèles serviteurs, du nombre desquels j'étais. Il se retira dans un château à quelques lieues de Prague, auquel il avait donné le nom de Conrardsbourg, et qu'il avait fait fortifier pour lui servir de retraite en cas d'un événement de la nature de celui-ci.

J'appris ici, pour la première fois, la cause de notre prompte fuite. Je fus très-étonné de voir qu'un empereur pouvait courir des dangers, et je trouvai, d'après les idées que je m'étais formées des droits de sa majesté, la conduite qu'on tenait si indigne, que je jurai solemnellement à Winceslas,

qui

qui m'avait instruit de sa position, de le défendre jusqu'au dernier soupir.

Winceslas rit, et me nommant par un sobriquet ordurier, dont il m'honorait souvent, il me dit : si les choses en venaient au point que tu fusses mon seul défenseur, je serais, je crois, bien mal dans mes affaires. Laisse donc ton épée dans le fourreau, laisse ton bras se reposer, et sers-toi de tes oreilles; écoute, lorsque tu verras deux personnes s'entretenir secrètement, feins de dormir, parle de moi avec mépris, dis que je t'ai battu; que tu me hais, que tu souhaites ma mort, et l'on prendra confiance en toi; tu apprendras tout; tu m'en feras part, et nous serons en sûreté.

Je trouvai les conseils de mon maître si contraires à ma façon de penser, je me confiais tellement à la bonté de mon épée, que je négligeai toute autre manière de le servir; et, quoique nous n'eussions à craindre que des entreprises secrètes, je ne songeai qu'à m'opposer à la force ouverte.

Le mécontentement du peuple contre Winceslas allait toujours en croissant. Peu de temps après son arrivée à Conradsbourg, il avait fait exécuter publiquement trois des principaux mécontens; et le même jour, on avait trouvé assassiné, sur le chemin qui menait de Conradsbourg à Prague, mon fidèle maître, le vieux Hertingshausen.

Dans l'écorce de l'arbre au pied duquel il était tombé, on avait enfoncé deux poignards encore teints de son sang, sur lesquels étaient gravés en caractères mal formés, les mots suivans (1) : *Exécuté par les francs-juges, pour crime de haute trahison.* Personne, excepté moi, n'ignorait qui était l'auteur de cette infâme action. J'accourus pour répandre des larmes sur le corps de mon malheureux ami, mais on l'avait déja soustrait à la curiosité du peuple. Je rencontrai Kounsman, le fils du défunt, qui me dit, avec un regard où se peignait le désespoir : vois, c'est un des hauts faits de ce cher maître que tu aimes tant.

J'osai me présenter devant l'empereur, et lui répéter ce que je venais d'entendre de Kounsman. La timidité de Winceslas était si grande, qu'il s'abaissa jusqu'à chercher à se justifier devant un de ses serviteurs; et moi, qui avais toute confiance en lui, je fus aisé à persuader. — Tu vois bien, me dit-il, que ce n'est pas moi, mais bien les agens du tribunal secret, qui ont

---

(1) Winceslas, comme l'histoire nous l'apprend, avait jugé à propos d'usurper le droit de créer des francs-comtes et des francs-juges du tribunal secret; mais ceux-ci n'étaient point reconnus par les anciens légalement établis. Cette observation est peut-être nécessaire pour l'intelligence de ce qu'on va lire.

commis ce meurtre. J'ignore si Hertingshausen était coupable du crime de haute trahison ; quoi qu'il en soit, tu peux te convaincre par son exemple, que les crimes les plus secrets, sont punis par la vengeance divine.

Je crus aveuglément ce que Winceslas me disait, et promis aussi de le persuader à Kounsman. Le soir suivant, en passant sous un endroit voûté de la forteresse, je reçus un coup furieux dans le côté, sans voir celui qui me le donnait; il me sembla néanmoins, que la voix que j'entendais, était celle de Kounsman : -- Maudit rapporteur, me dit-on, tu es cause qu'il faut que je m'enfuie! J'étais tombé par terre ; je me ramassai ; je ne vis personne. Je réfléchis aux mots que j'avais entendus, je n'y pus rien comprendre, je les oubliai donc, et n'y songeai même plus, quoique le lendemain j'apprisse que Kounsman, que je n'avais jamais aimé, et qui était un des pages de Winceslas, avait disparu. Il me vint encore moins dans l'esprit que j'avais parlé imprudemment de lui devant l'empereur ; que, par-là, je lui avais attiré une persécution, et l'avais forcé à prendre la fuite.

Les exemples des vengeances que tirait l'empereur, furent cause qu'on se conduisit avec plus de circonspection qu'auparavant. On haïssait ce prince en secret, et on

le flattait en public. Quant à moi, on me craignait, et l'on me cachait tout ce qui aurait pu me donner de l'ombrage ; de manière que le maître et le serviteur se crurent aussi en sûreté que jamais.

Winceslas n'osait cependant pas encore retourner à Prague; mais il trouva tant de facilité à satisfaire son goût pour les femmes aux environs de Conradsbourg, qu'il ne s'embarrassa guères de sa capitale, qui était véritablement un trop beau lieu pour un vil débauché tel que lui.

Nous avions, dans ce canton, plusieurs sortes de moines. Ils surent si bien faire leur cour à l'empereur, qu'il les invitait très-souvent à venir s'enivrer avec lui, et allait également chez eux, afin de se procurer le même plaisir. Winceslas n'était d'ailleurs pas fort ami des moines; mais leur vin était bon, et il ne lui en fallait pas davantage pour l'engager à vivre fraternellement avec eux, et à oublier toute espèce de rancune.

Ce fut pendant une de ces visites au couvent de Braunau, que ses ennemis, vraisemblablement d'accord avec ses joyeux hôtes, l'attaquèrent et l'emmenèrent prisonnier à Prague. Je n'étais pas présent; ma raison, que l'âge commençait à développer, m'empêchait de rester, comme autrefois, le tranquille témoin des débauches de

l'empereur. Son aspect, lorsqu'il se trouvait pris de vin, m'était insupportable, et la compagnie d'une douzaine de moines ivres, qui l'entouraient dans ces sortes d'occasions, me répugnait tellement, que moi, qui avais souvent été forcé d'être spectateur de pareilles scènes, je m'étais estimé très-heureux de pouvoir éviter cette fois de l'accompagner à Braunau, et d'aller, au lieu de cela, faire un tour à la chasse. Je n'appris donc qu'à mon retour la nouvelle de l'emprisonnement de l'empereur. Mon zèle pour son service se réveilla aussitôt. L'attachement et la reconnaissance m'appellèrent à sauver un homme qui ne méritait ni l'un ni l'autre. Je poussai mon cheval vers la ville, espérant de dévancer la troupe qui emmenait Winceslas, et je me promettais des miracles de mon courage; mais tout était paisible sur le chemin de Prague, ainsi que dans la ville.

En arrivant à la porte, je tombai de cheval, hors d'haleine. On me secourut, et l'on me questionna. Je parlai hautement de l'emprisonnement de mon maître, et demandai où il était. -- Taisez-vous, me dit un soldat de garde, grace à Dieu, nous le tenons, et je pense que vous ne voudrez pas être le seul à vous affliger d'un événement qui réjouit tout le monde; mais il n'est pas à propos d'en parler encore; l'empereur a trop de partisans parmi le peuple.

Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage; je m'échappai, et courus à travers les rues de la ville; j'annonçai l'emprisonnement de Winceslas, et le dessein où j'étais de le délivrer; et, avant qu'on eut pu venir à ma rencontre, je me trouvai déja soutenu d'une troupe de gens, qui m'accompagnèrent jusqu'à la tour où l'on avait renfermé l'empereur, et qui firent serment de vaincre ou de mourir, pour sauver leur bon, leur généreux prince, le protecteur de la liberté et du peuple.

Certainement, aucun des sujets de Winceslas n'avait autant de raison de l'aimer, que le bas peuple. Sa pauvreté le mettait à l'abri des extorsions auxquelles les riches étaient exposés; il lui permettait toutes sortes de liberté, et n'avait pas honte, lorsque l'occasion s'en présentait, de boire, même avec un crocheteur. Il savait aussi procurer à cette classe de gens du pain à bon marché; toujours, néanmoins, aux dépens des riches, est sans qu'il lui en coûtât rien.

Ces faits furent portés jusqu'aux nues durant notre marche à la prison de Winceslas, et l'on attaqua si vigoureusement, qu'un peu plus de constance ou un meilleur chef, aurait infailliblement procuré la victoire. Mais nous fûmes bientôt éparpillés, et l'unique avantage que je tirai de mon en-

treprise, fut d'être fait prisonnier, et renfermé dans la tour où était déja mon maître.

Cela me consola. J'espérais qu'on nous réunirait, et que j'aurais le plaisir d'entendre, de sa bouche, faire l'éloge de ma fidélité. Je fus cruellement trompé dans mon attente; on me jetta dans un cul de basse fosse, et je n'en sortis qu'après que l'empereur eut obtenu sa liberté, sans que j'y eusse contribué, circonstance qui me désespéra. L'idée que lui avait suggérée madame de Bade, de se jetter dans le fleuve, puis de se sauver en nageant ou au moyen d'une nacelle, était si simple, d'une exécution si facile, que je ne me pardonnais point de ne l'avoir pas eue. J'enviais à Susanne le rôle qu'elle avait joué dans cette circonstance extraordinaire; et j'étais fâché de voir que d'autres eussent rendu à mon maître, de meilleurs services que moi. Quoi qu'il en soit, je me trouvai enfin libre; on recommença sans doute de nouveau à craindre Winceslas, et l'on ne jugea pas à propos de maltraiter plus long-temps un de ses serviteurs, ou bien l'on me considéra comme un personnage trop peu important pour vouloir me garder, après que mon maître s'était échappé.

Je me hâtai de retourner à Conradsbourg. Là, je racontai à l'empereur ce que j'avais

fait, et ce qui m'était arrivé ; mais au lieu des louanges que j'espérais recevoir, ou au moins de quelques marques d'intérêt à mes malheurs, je fus accueilli d'un air glacé, et il ne me témoigna que du mécontentement. Ma maladresse, prétendait-il, était la seule cause de mon désastre. J'aurais dû combiner la chose aussi sagement que Susanne. Il était honteux pour moi d'avoir été surpassé par une femme; tels et plus mortifians encore furent les reproches qu'il m'adressa.

Je brûlais d'impatience de voir l'héroïne Susanne ; on ne parlait que d'elle ici. Mon attente néanmoins fut encore une fois trompée. J'apperçus une créature laide et grossière, au lieu d'une beauté; titre que l'adulation des courtisans lui donnait par déférence pour l'empereur, qui l'aimait passionnément ; et je compris que son plus grand mérite aux yeux de Winceslas, consistait dans ses complaisances, qui étaient sans bornes.

Ne pouvant cacher le mépris que cette femme m'inspirait, je perdis beaucoup dans l'esprit de mon maître, il lui plaisait d'ailleurs quelquefois d'être jaloux de moi. J'étais grand, jeune, assez bien tourné, et madame de Bade avait dit qu'elle me trouvait d'une jolie figure. Tout cela m'était désagréable, et diminuait infiniment l'attachement que j'avais ressenti jusques-là pour Winceslas.

Je devins si peu nécessaire à l'empereur, que je pouvais passer des journées entières à la chasse, sans qu'on remarquât mon absence. Ce fut pendant un de ces jours, que Winceslas tomba une seconde fois entre les mains de ses ennemis. Je me gardai bien alors de répéter le rôle imprudent que j'avais joué précédemment. La délivrance de l'empereur était résolue dans mon cœur; mais l'amour de la gloire était le seul motif qui m'y portait; car il ne m'inspirait plus ni attachement ni reconnaissance. Je voulais faire oublier le mauvais succès de ma première entreprise, et repousser loin de moi la honte d'avoir été vaincu, dans cette occasion, par une femme; et comme je ne pouvais pas supporter l'idée d'être le moins du monde comparé à l'indigne maîtresse de Winceslas, je rejettai d'abord toute espèce de projet, qui aurait eu quelque ressemblance avec l'expédient dont elle avait usé.

Cependant, malgré ma répugnance, le sort voulut que je fusse contraint à me servir du même moyen. Tous les stratagêmes que j'employai pour tirer l'empereur de la tour de Pragüe, échouèrent; et il arriva, après avoir inutilement perdu beaucoup de temps, de peines, de finesses, et d'argent à corrompre des gardes, qu'il fut transporté à Krumlau, où tout ce que j'entrepris pour le délivrer, ne réussit pas mieux, jusqu'à

ce que j'eusse eu recours à l'expédient de Susanne, positivement celui dont j'aurais desiré ne pas faire usage.

Je gagnai un pêcheur; nous ramâmes durant la nuit sous la fenêtre de la prison, où était renfermé l'empereur. Heureusement, cette fenêtre n'avait point de barreaux, et ma voix lui apprit que nous étions là pour le délivrer. Nous étendîmes un grand filet sur l'eau, et criâmes à S. M. de se jetter dans le filet. Nous fûmes obligés de renouveller cette opération plusieurs nuits de suite, avant que le lâche Winceslas pût se résoudre à un saut aussi périlleux. La troisième soirée le vin vint à notre aide, et je ne sais pas encore si, à ce moment, ce fut sa libre volonté ou les vapeurs de l'ivresse qui le précipitèrent dans nos bras. Quoi qu'il en soit il fut sauvé; et, au lieu de nous remercier, il s'emporta en plaintes sur la chûte qu'il avait faite, refusa au pêcheur la récompense que je lui avais promise, et aurait certainement été livré de nouveau par lui à ses ennemis, si je n'avais pas adouci, pour l'instant, notre conducteur intéressé, au moyen de quelques petits présens, et en l'assurant qu'il n'aurait à faire qu'à moi pour ce qui lui restait dû, et non à l'empereur.

Je parvins ainsi à tranquilliser le pêcheur. Winceslas aurait dû être humilié de voir

que la parole d'un de ses serviteurs inspirait plus de confiance que la sienne propre; mais il n'y parut pas sensible. Il se frotta le ventre, les reins, et se plaignit, en murmurant, des douleurs que lui causait sa chûte, jusqu'à ce que nous fûmes parvenus à l'autre rive.

Je le remis entre les mains de Susanne, qui le pansa pendant trois jours, après quoi il se trouva entièrement guéri; c'est alors, seulement, qu'il se détermina à me faire un léger remerciement du service que je lui avais rendu.

— Herman, me dit-il, je suis content de toi; tu as été assez adroit, pour attraper dans ton filet le plus grand poisson de l'Empire; si tu peux tendre tes rets de manière à y prendre également mes ennemis, je te comblerai de bienfaits, et tu n'auras plus besoin de pêcher.

Je compris parfaitement ce que S. M. voulait dire dans ce langage figuré. Je demandai du temps pour délibérer, et lui avouai que je me sentais plus de dispositions pour une guerre ouverte, que pour des manœuvres secrètes.

Cependant il nous venait à chaque instant des transfuges de Prague, et nous apprîmes qu'on se disposait sérieusement à attaquer Conradsbourg, attendu qu'il n'était pas vraisemblable, après ce qui était

arrivé à Winceslas, qu'il se laissât encore une fois surprendre hors de son château. Il paraissait qu'on voulait nommer un nouvel empereur, et que le jour où Winceslas tomberait, pour la troisième fois, entre les mains de ses ennemis, serait celui de sa mort. Prague avait une garnison nombreuse; non qu'on la crût nécessaire contre nous, dont on redoutait peu les forces, mais pour l'opposer à ceux qui, après la mort de Winceslas, se disputeraient la couronne. Chaque jour il arrivait de nouvelles troupes dans la ville, et nous étions instruits qu'on y attendait, sous peu de temps, un renfort considérable, venant de Hongrie, et envoyé par le roi Sigismond.

Sigismond était frère de Winceslas. L'empereur mort, il se trouvait le plus prochain héritier de la couronne de Bohême. Quoique cette raison eût engagé l'empereur à le haïr, celui-ci pensait trop noblement pour chercher à mériter la haine de son frère, en attentant à sa vie, ou en s'emparant de sa couronne. Et il paraît qu'il n'avait consenti à donner des secours aux sujets mécontens de Winceslas, qu'afin de les mettre en état d'arrêter un peu le cours de ses débauches, et de lui prescrire les conditions auxquelles ils le laisseraient encore régner. Il semble d'ailleurs que Sigismond ignorait les mauvais desseins des Bohémiens sur leur maître.

J'avais assez entendu parler du roi de Hongrie, pour prendre, de son caractère, l'opinion que je viens d'en rapporter, et je parvins heureusement à la faire adopter à l'empereur. Il résolut donc d'écrire à son frère, et de lui demander du secours. Voici sa lettre.

— « Et toi aussi, tu te mets contre « moi? Ah! songe à notre père; ne cher- » che point à m'arracher ce qu'il m'a donné, » ne te sers pas de ta puissance, pour sou- » tenir mes ennemis, mais bien plutôt pour » sauver un frère infortuné ».

La cour de Winceslas était alors si déserte, si dépourvue de gens de considération, que l'on fut obligé de confier à moi, encore page, âgé de dix-sept ans, la commission de remettre une lettre aussi importante. Je crois au reste que peu d'autres s'en seraient mieux acquittés. Je devais suppléer verbalement à ce qu'on n'avait osé insérer dans cette lettre; et la chaleur avec laquelle je plaidai la cause de mon maître, fit une telle impression sur Sigismond, qu'il se décida en faveur de Winceslas. « Un souverain, » dit-il, qui a de pareils serviteurs, ne peut » pas être aussi coupable qu'on dépeint » mon frère ».

On accorda à l'empereur ce qu'il demandait. Le roi Sigismond voulut enfin me mettre à l'épreuve; et, ayant été content de

moi, il me témoigna la plus grande confiance; il n'y eut que mon extrême jeunesse qui l'empêcha de me donner le commandement des troupes qu'il envoya à son frère; il me recommanda fortement à son général, guerrier du premier mérite, et celui-ci fut assez modeste pour me demander mon avis sur l'ordre de notre marche, et le suivre.

Les habitans de Prague attendaient les troupes du roi Sigismond : ils croyaient qu'elles venaient à leurs secours. Nous nous donnâmes en conséquence pour leurs alliés, et nous étions déja au milieu de la ville, lorsque nous nous déclarâmes leurs ennemis.

La prise du château de Wischerad était, suivant l'opinion du général, le point important; il y eut dans cette attaque beaucoup de sang répandu; mais, enfin, nous nous en rendîmes maîtres; et l'empereur Winceslas, qu'on instruisait de chacune de nos démarches, se trouva assez près de nous, pour venir, au premier signal, prendre possession de cette forteresse.

Il se montra au peuple du haut du donjon, accompagné d'une nombreuse suite; s'étant abstenu ce jour là de boire, il fut en état de lui parler avec une certaine énergie. On le proclama de nouveau souverain. Il accorda une amnistie générale; et, pour la consolider davantage, les principaux habi-

tans de la ville furent invités à manger chez lui. Mon cœur palpitait de joie, lorsque je vis les préparatifs d'une pareille fète. Je trouvai, pour la première fois de ma vie, Winceslas grand, digne de son rang, puisqu'il savait pardonner avec autant de magnanimité à ses ennemis. Je me jettai à ses pieds, comme pour le remercier de la grace qu'il accordait aux autres. J'avais toujours craint des scènes sanglantes, si Prague retombait entre ses mains, et j'étais ravi de m'être si agréablement trompé.

L'empereur, cependant, me repoussa brusquement, et me traita d'imbécille. Ce ne fut qu'à la fin du repas, dont je m'étais tant réjoui, que je commençai à comprendre ce qui lui avait rendu si désagréable l'expression de ma sensibilité. Winceslas ne pouvait recevoir avec plaisir un témoignage de reconnaissance et d'admiration, qu'il méritait aussi peu.

On était tranquillement à table. Le vin, qui coulait à grands flots, inspirait la gaîté. Les bons citadins de Prague, sur la demande de leur prince, lui détaillaient avec confiance les changemens qu'ils desiraient voir faire sous son futur gouvernement. Winceslas promettait tout; et ces pauvres gens, induits en erreur, lui juraient un dévouement sans bornes, et une fidélité éternelle.

L'empereur prend alors son verre, et boit à la stabilité de la paix, qu'on venait de conclure. Ses convives y répondent ; mais, hélas ! c'est le signal de leur mort. Vingt sabres reluisent à l'instant derrière eux. La plus grande partie tombe sous le fer meurtrier, avant de s'être apperçu du danger, et des ruisseaux de sang coulent pêle-mêle avec le vin.

Il m'est impossible de vous décrire ce que j'éprouvai dans cette terrible occasion. Le désespoir me rendit d'abord immobile ; mais étant bientôt revenu à moi, ma première pensée fut de demander à Winceslas la grace de ces infortunés ; la seconde, de me mettre de leur côté pour les défendre. Considérant ensuite qu'aucun de ces expédiens ne pouvaient les sauver ; ayant vu égorger à mes côtés un bon vieillard de quatre-vingts ans, que j'avais toujours aimé à cause de sa figure vénérable, et que mon bras voulut inutilement protéger, je tombai moi-même sans connaissance sur le plancher. Le trouble de mes sens, ma surprise, mon désespoir étaient trop grands pour pouvoir y résister ; j'étais, d'ailleurs, jeune ; et quoique j'eusse déja vu couler le sang des ennemis, jamais je n'avais vu répandre, dans un festin, celui de l'innocent. Ne plaisantez pas de ma faiblesse, je fus obligé de succomber.

— Que signifie cette justification, s'écria Munster? Qu'est-ce qui serait donc digne de louange, si votre conduite, en cette occasion, pouvait être critiquée?

Et, cependant, elle le fut: Winceslas me traita d'homme pusillanime, que la vue du sang effrayait, et me défendit de paraître à la cour de trois jours.

Je souhaitais ardemment de ne plus revoir cette caverne de brigands; mon cœur était entièrement détaché de l'empereur; et je découvris au chef de l'armée hongroise, le seul qui m'eût rendu visite durant mes arrêts, le desir que j'avais d'entrer au service du Roi, son maître.

Ce brave guerrier, qui m'aimait, me conseilla fort de rester à la cour de Bohême. Vous voyez, me dit-il, ce qui s'est passé hier d'un œil trop sévère; les raisons d'état justifient beaucoup d'actions, qui ont une apparence d'injustice. On ne pouvait pas, jusqu'à un certain point, conseiller à l'empereur de laisser les rebelles entièrement impunis.

Je fis un long discours pour appuyer mon opinion, auquel mon ami ne répondit que par son silence, et je vis bien que le monde, et même la partie la plus éclairée, pensait, sur certaines choses, d'une manière toute différente que l'innocence inexpérimentée.

Le général, par la confiance que j'avais

en lui, me détermina enfin à pardonner à Winceslas, une action que je n'avais pas le droit de juger. Il me conseilla de rentrer en grace auprès de l'empereur, s'il voulait me recevoir comme auparavant; d'user de l'empire que j'avais sur lui, et de ne pas me priver, par un éloignement précipité, de la récompense qui m'était due, pour le service important que je lui avais rendu.

Le temps de mes arrêts, que j'aurais volontiers vu prolonger, étant expiré, je reparus à la cour. La bienveillance avec laquelle l'empereur me reçut, m'attacha de nouveau à lui, et les sentences qui condamnaient ceux qui avaient été tués, ayant été rendues publiques, je me déterminai à écarter de ma pensée tout souvenir de cette nuit funeste, afin de ne pas tomber dans le doute, si c'était justement ou injustement qu'ils avaient été mis à mort.

Winceslas sembla alors vouloir changer sa manière de vivre, et se conduire mieux qu'auparavant. Il restait des jours entiers sans s'enivrer. Son camarade de bouteille, le prince de Ratibor, que le peuple détestait, demeura à Conradsbourg; ni Susanne, ni ses autres maîtresses ne se montrèrent, et l'on parla d'un mariage avec Sophie, la fille du duc de Bavière.

Tout le pays se réjouissait de cette dernière résolution, et chacun assurait qu'une

épouse vertueuse pourrait achever la conversion de Winceslas. Moi-même, je me sentais comme les autres, rempli d'espérances, et de nouveau attiré vers mon maître. Je lui voyais mener une vie si différente de celle qui m'avait autrefois tant déplu, que je jurai de ne jamais le quitter; serment que je puis rompre sans blesser ma conscience, puisque mes espérances ont été si parfaitement déçues.

Sophie, la charmante et vertueuse Sophie est actuellement notre impératrice; mais, combien faibles sont les traces de la conversion qu'elle devait opérer! Déja, le jour de la nôce, reparut le prince de Ratibor, et, avec lui, toutes les anciennes habitudes de la débauche. Il fut bientôt suivi de l'indigne Susanne. Winceslas eut l'inconcevable impudence de la présenter lui-même à sa femme....... ô Munster, je pourrais vous apprendre des scènes.......! infortunée Sophie!

Mais, à quoi pensé-je? Je raconte mes aventures, et non les siennes. Quoi qu'il en soit, me voilà arrivé à la fin de mon récit, aux plus importans événemens de ma vie; l'apparition d'Ida, mon amour pour elle, mon malheur, la nécessité de l'abandonner, ainsi que la cour. O mon père! vous savez tout cela; je n'ai plus rien à vous dire.

— Vous avez oublié de songer à la récompense que vous doit votre maître pour le service que vous lui avez rendu; récompense que votre ami le hongrois vous conseillait d'attendre ici.

— Le ton dont vous parlez, prouve assez ce que vous pensez. Je me rappelle, à la vérité, qu'une fois, dans un moment d'ivresse et de reconnaissance, on me promit le premier grand fief vacant de l'empire, promesse à laquelle je ne pouvais guères prendre de confiance, le présent étant beaucoup trop beau pour moi; je refusai avec modestie, et me contentai de demander un emploi honorable dans l'armée. Mais, au lieu de cela, on me donna une misérable place de chambellan, qui, suivant toute apparence, sera la première et dernière grace que j'obtiendrai. Je me trompe; le titre de chevalier, et la permission d'aller chercher fortune où il me plaira, ne doivent-ils pas être comptés pour quelque chose?

Cette conversation fut suivie d'un long silence: Munster et son jeune ami semblaient totalement abymés dans leurs réflexions. Herman secoua enfin le premier ses pensées mélancoliques, et fit part au bon vieillard, du dessein qu'il avait d'entrer au service du roi Sigismond, de qui il était connu, et à la cour duquel était attaché son ami le général hongrois, que Herman ignorait être un des premiers de l'empire.

Munster approuva ce projet, promit de lui donner un de ses plus fidèles valets, qui avait autrefois servi dans les armées de Sigismond; et l'on se sépara pour ce soir.

CHAPITRE XI.

Le jour du départ arriva. Herman s'était acquitté de toutes les ennuyeuses visites de cérémonie que son éloignement rendait indispensables. Il ne lui en restait plus qu'une à faire, mais la plus embarrassante, celle qu'il devait à la famille Munster; il fallait qu'il se séparât de ce bon vieillard; il devait voir encore une fois Ida, son père l'avait promis, et imprimer sur ses joues le premier et dernier baiser.

Moitié enivré de plaisir, il se rend dans la maison de son amante; Munster le reçoit à la porte, et le conduit dans la chambre basse, en l'engageant à se remettre, et à ménager la sensibilité de ses femmes. Ida est la première qu'il apperçoit. Il s'approche d'elle en tremblant; sa paleur, ses yeux chargés de larmes lui font presque croire, que cette charmante fille trouve le mot de séparation aussi cruel que lui-même. On est quelque temps sans parler; d'un côté, les regards sont tournés contre terre; de

l'autre, il semble qu'on veuille dévorer des yeux un objet chéri, afin d'en conserver un plus long souvenir.

— Enfans, s'écria Munster, vous me fendez le cœur! ce que vous faites, augmente vos peines; embrassez-vous vîte, et dites-vous adieu.

Herman s'approcha pour appliquer un baiser sur les joues d'Ida, qui le reçut avec toute la retenue, d'usage en ce temps là parmi les jeunes personnes. Notre héros s'enhardit à passer son bras autour du cou de son amante; les siens s'ouvrirent involontairement : elle le pressa sur son sein, et un adieu des plus tendres sortit de sa belle bouche. Le père lui fit un signe; Ida se débarrassa du jeune homme, jetta un coup d'œil sur lui, et quitta la chambre le visage tout en feu.

Herman, absolument hors de lui-même, après que son amante eut disparu, ne prêtait aucune attention à ce que lui disait Munster. Le vieillard se tut, et le jeune homme ayant repris, après quelque temps, ses esprits, demanda s'il ne pouvait pas aussi voir la mère d'Ida, et prendre congé d'elle. Munster répondit que oui, et bientôt celle-ci entra. Elle avait attendu à dessein pour se présenter, dans l'espérance de pouvoir peut-être à la fin exécuter une partie de ce qu'elle se proposait. Il régnait

sur son visage plus d'inquiétude que de tristesse, et elle paraissait observer attentivement les mouvemens de son mari, afin de profiter du premier moment où il s'éloignerait de Herman, pour dire à celui-ci quelques mots en particulier. Dans un de ces courts instans, pendant lequel Munster était tourné du côté de la fenêtre, elle dit bas à notre héros : — Quel malheur que vous n'ayez jamais cherché l'occasion de me parler secrètement ! j'avais tant de choses à vous communiquer !

Munster se retourna pour faire une observation indifférente, et l'entretien finit. Herman ne s'empressa point à prendre congé ; l'espérance d'apprendre quelque chose des secrets de la mère d'Ida, le retint. Munster ayant été demandé, vraisemblablement d'après les ordres de sa femme, fut obligé de sortir ; et, dans le moment où il fermait la porte, elle s'écria : — O M. le chevalier, encore un jour, un seul jour, je vous en supplie ! j'ai fait une visite à l'empereur, une visite pour Ida ; il faut que vous nous serviez, que vous lui rappelliez au moins qu'il me doit une grace, qu'il s'est engagé à ne pas me refuser.

Elle voulait en dire davantage ; mais son mari rentra ; et, quoique Herman restât encore là durant trois mortelles heures, il ne s'éloigna plus d'un pas, et la curiosité

de Herman demeura sans être satisfaite.

— Vous m'aviez promis, dit notre jeune homme, en se levant pour prendre congé, vous m'aviez promis, mon cher Munster, de me donner un domestique fidèle. Dans cette attente, j'ai renvoyé mes gens, et je desirerais fort voir mon futur écuyer.

Munster sortit pour appeller le vieil André.

— Ida, dit à voix basse la femme Munster, n'est pas notre fille; je suis seulement sa nourrice. L'amour offensé, et la crainte de la laisser entre les mains d'une méchante belle-mère, m'ont déterminé à.... Le retour du vieillard empêcha sa femme d'achever: bientôt après parut le domestique, qui jura d'être fidèle à son jeune maître, et obtint de lui, en retour, la promesse de n'en jamais être abandonné; qu'au contraire, si la fortune était favorable à Herman, celui-ci se chargerait de celle d'André; promesse que le jeune chevalier aurait sûrement faite avec plus de cordialité encore, s'il avait été en état de remarquer l'air franc et loyal de son nouveau valet, ainsi que le feu avec lequel il avait contracté son engagement; mais, il faut l'avouer, son esprit n'était point alors assez présent. Il ne pensait qu'à la nouvelle extraordinaire qu'il avait apprise de la propre bouche de la femme Munster, et n'avait point d'autres desirs, que d'en savoir davantage sur cet article, d'apprendre au moins le nom des parens d'Ida. Il

Il mit donc toutes ses espérances dans la dernière embrassade qu'il devait recevoir de la femme Munster. Elle le serra en effet long-temps dans ses bras, et lui dit à l'oreille : c'est la fille du comte de ....

— Que faites-vous, s'écria Munster, en même temps qu'il les séparait en souriant ? croyez-vous, jeune homme, que des embrassades de cette espèce ne doivent pas me donner de la jalousie ?

Herman s'impatienta et répondit au vieillard avec un peu d'humeur ; il en perçoit également dans les yeux de celui-ci. Il était d'ailleurs presqu'impossible qu'un homme aussi fin ne se fût pas apperçu d'une partie de ce qu'on voulait lui cacher.

On se sépara donc ; et cette foule de sentimens opposés qui les agitaient, tels que la surprise, le mécontentement, l'espérance trompée, furent cause que le chagrin ne s'y mêla guères, et qu'au moment de prendre congé, moment qu'on avait tant redouté, il n'y eut pas une larme de répandue.

CHAPITRE XII.

HERMAN monta à cheval, et sortit au grand galop de la ville. Il était préoccupé de tant de choses différentes, qu'il ne s'ap-

perçut ni de la longueur du chemin qu'il avait fait, ni de la nuit, qui approchait. Il ne répondit pas même à la demande du vieux André, lorsqu'il s'informa du lieu où il comptait prendre son gîte. Le baiser qu'Ida lui avait donné, qui ne pouvait lui laisser aucun doute sur l'amour qu'elle ressentait pour lui; la nouvelle de sa haute naissance, qui flattait si délicieusement sa vanité; l'incertitude de son nom : que de motifs pour se livrer à la plus profonde méditation ! Il oublia donc entièrement l'affaire, sans contredit la plus importante pour la femme Munster, et qui, vraisemblablement, l'avait seule déterminée à lui confier son secret; ne pensa plus à la visite que l'honnête bourgeoise avait faite à l'empereur; visite dont il devait rappeller le motif à ce prince, et pour laquelle on l'avait si instamment prié de rester au moins encore un jour à Prague.

J'ignore comment cette pensée lui revint à l'esprit; ce qui est de certain, c'est que, tout-à-coup, il chercha à reconnaître où il était; il vit la nuit prête à tomber, Prague à une grande distance, et fut au désespoir de son étourderie.

— Revenons à l'instant sur nos pas, dit-il à son domestique, en retournant son cheval; il faut que je m'acquitte auprès de l'empereur, d'une commission indispensable. J'ai......

André avait déjà craint plusieurs fois que l'esprit de son maître ne fût dérangé; mais ses soupçons furent totalement confirmés, quand il vit la chaleur avec laquelle Herman parlait, le peu de suite de ce qu'il disait, et son regard troublé.

Cependant, notre chevalier reprit le chemin par où il était venu, avec une telle diligence, qu'André le perdit de vue, avant d'avoir seulement eu le temps de réfléchir à ce qu'il faudrait faire pour la guérison de son malheureux maître.

Le plus nécessaire en ce moment était de le suivre. Malgré la grandeur de la distance qu'il avait parcourue, André était prêt à l'atteindre, lorsque tout-à-coup un bois lui dérobe Herman; il redouble de vitesse, et l'ayant bientôt apperçu, il le joint, et ne le quitte plus, afin d'avoir toujours l'œil sur ses actions.

L'histoire ne nous apprend pas l'heure à laquelle Herman arriva à Prague, ni quand André revint de la mauvaise opinion qu'il avait conçue de lui; quoiqu'il en soit, tout se réunit pour prolonger et augmenter l'impatience de notre héros. Se rendre le soir même, ou plutôt cette nuit à la cour, était chose impossible. Le matin il apprend que l'empereur est parti la veille pour Conradsbourg. Il y va aussi-tôt, et on lui dit qu'il le trouvera à Kramlau. Ici, Herman n'est pas

plus heureux. On lui indique encore trois ou quatre endroits, où il se rend toujours avec aussi peu de succès. Enfin, après quatre jours de courses inutiles, il revient à Conradsbourg, dont Wiuceslas n'était pas sorti. Mais il fait de vaines tentatives pour approcher ceux chez qui il avait eu autrefois un si facile accès. Toutes les portes lui sont fermées. Forcé de renoncer à traiter par lui-même l'affaire qui l'amenait, il en charge un de ses anciens amis de cour, qui, à la fin, avait bien voulu le recevoir. Le courtisan promit d'exécuter ponctuellement sa commission, et l'oublia l'instant d'après.

Herman se mit en chemin pour la Hongrie : il commença à s'habituer aux choses extraordinaires, qui l'avaient d'abord si fortement ému, et à porter son attention sur d'autres objets. André, de son côté, s'apperçut que son maître avait réellement autant de bon sens que le reste des hommes, et que son cœur était aussi pur que celui d'un ange. Sa douceur, sa condescendance lui gagnèrent entièrement l'affection du vieil écuyer, il aurait donné sa vie pour lui ; et Herman était justement autorisé à croire qu'il ne lui refuserait pas des services d'une moindre importance.

Le jeune chevalier n'ignorait pas que André avait long-temps demeuré dans la

maison du vieux Munster. Il était possible qu'il fût instruit de la naissance d'Ida, et il fit en conséquence ses efforts pour l'engager à lui dire ce qu'il en savait. Mais, ou celui-ci n'avait rien à lui apprendre, ou Munster avait été trop fin pour lui donner un domestique qui n'aurait pas été en état de cacher à son jeune maître les secrets de celui qu'il quittait.

Le même découragement qu'éprouva notre héros, en perdant ses espérances, régnait à Prague dans la maison de Munster. Ce vieillard était mécontent de sa femme, et regrettait l'absence de son jeune ami, quoique, dans le fond de son cœur, il lui en voulut encore un peu. Ida pleurait son cher Herman, et n'osait laisser voir ses larmes qu'à celle qu'elle appellait sa mère; et celle-ci s'attendait journellement à être appellée à la cour, afin de savoir ce qu'elle desirait : elle attendait en vain. — Il faut qu'il m'ait oubliée, s'écria-t-elle dans un mouvement d'humeur; il faut qu'il soit parti sans s'être acquitté de ma commission. Il est vrai cependant qu'on l'a encore vu ici le lendemain du jour où il est venu nous faire ses adieux. Il a été à Conradsbourg, où l'empereur réside actuellement. Un peu de patience; quand Winceslas reviendra, tout ira bien.

Winceslas revient et l'honnête bourgeoise

n'est pas mandée. Des jours, des semaines, des mois s'écoulent; elle se résout enfin à prendre un parti, au moyen duquel on était non-seulement sûr d'avoir accès auprès de l'empereur, mais, de plus, de lui être agréable, et d'en obtenir tout ce qu'on lui demandait.

La femme Munster mit un jour, en l'absence de son mari, ses habits de dimanche, tira de son trésor secret, qu'elle avait enterré, conjointement avec le vieux Munster, dans leur petite maison, deux cents écus d'or, qui faisaient la moitié de ce qu'ils possédaient; elle réfléchit quelque temps, s'il convenait qu'elle se représentât avec aussi peu de chose devant cet avare empereur; s'il ne vaudrait pas mieux donner le tout, pour être certaine de réussir; augmenta enfin la somme de cinquante autres écus d'or, qu'elle avait épargnés, et se mit en chemin.

Nos mémoires ne détaillent point la manière dont elle fit son présent à Winceslas, ni de ce qu'elle lui demandait; cependant, quant à ce dernier article, on peut l'induire des suites qu'eut sa visite; et, quant au premier, il est assez connu qu'il ne fallait pas un grand effort d'esprit pour ménager la délicatesse de Winceslas, de façon à lui faire recevoir le prix d'une grace qu'on sollicitait.

Ida voit sa mère sortir et rentrer, ses habits de fêtes, son air inquiet et embarrassé en partant, son regard triomphant au retour la frappent; mais elle n'en demande pas la raison. Le souvenir d'Herman l'occupait trop fortement, pour qu'elle pût penser à autre chose.

— Ne finiras-tu donc jamais de pleurer, lui dit sa mère, pendant qu'elles travaillaient ensemble un après-dîner? Ma fille, ma chère fille, la sollitude nourrit ton chagrin; il faut que je t'en tire, ou que je me résolve à te perdre pour toujours.

— Laissez-moi vivre dans la sollitude, s'écria Ida, qui, en même temps, essuyait ses larmes d'une main, et de l'autre pressait celle de sa mère contre son sein. Quelle société pourrais-je préférer au repos tranquille dont je jouis auprès de l'indulgente amie qui veut bien être la confidente de mes peines!

— Ce ne sera sans doute pas celle de nos jeunes filles, qui se disaient si volontiers tes compagnes; mais si je pouvais te placer dans une sphère où tu fusse environnée de tout ce qui est beau et grand, et où cependant tu serais encore la plus belle; n'est-il pas vrai, Ida, que tu t'y plairais? Là, tu ne songerais plus si souvent à ton Herman, ou, si cela t'arrivait, tu te sentirais au moins remplie d'espérances, et son souve-

nir ne te ferait plus verser tant de larmes.

— Je ne desire pas l'impossible, ma mère ; tous mes souhaits se bornent à briller dans votre maison, puisqu'il vous plaît de vous exprimer ainsi.

— Et si tu étais destinée à aller habiter la cour ?

— Je remercie le ciel de ce qu'il n'en est rien.

— Si l'impératrice te recevait parmi ses demoiselles de compagnie.

— O cette femme incomparable, dit alors Ida, en baisant la boucle de cheveux de Sophie, qu'elle portait toujours au cou, attachée à un réseau d'or ! Oui, la servir, la voir tous les jours, en être aimée, ce serait une chose.....

— Que tu desirerais ardemment ! Eh bien ! réjouis-toi, tes souhaits sont accomplis ; tu quitteras peut-être demain cette obscurité, qui te convient moins que tu ne penses. Tu seras mandée à la cour ; tu vas devenir la compagne des demoiselles des plus nobles maisons du pays, et tu n'as plus autre chose à faire, que de te regarder comme leur égale, d'oublier entièrement que tu as été considérée jusqu'à présent comme notre fille.

— Quoi ! ma mère, s'écria Ida, en se levant précipitamment de sa chaise, vous oublier ! oublier ma naissance ! entrer dans

un état qui ne m'appartient pas !........ Vous voulez très-certainement m'éprouver. Non, votre Ida n'est pas aussi vaine ; elle n'oublie pas ainsi ses devoirs, et je vous supplie de ne pas tirer de pareilles conséquences de ce qui m'est échappé. L'impératrice m'est bien moins chère que vous, et je ne voudrais pas troquer sa société contre la vôtre. Tout en disant ces mots, la charmante fille passe tendrement ses bras autour du cou de la personne qu'elle croit sa mère, tandis que celle-ci fond en larmes, la serre dans ses bras, et proteste, en sanglottant, qu'elle ne mérite pas la tendresse de son Ida ; expression qui affligea la jeune Munster, parce qu'elle ne la comprenait pas aussi bien que le lecteur.

CHAPITRE XIII.

Le vieux Munster revint le lendemain à la maison, tout essouflé, vers midi. Pâle, et comme hors de lui-même, il se jetta sur une chaise, et parut long-temps ne faire aucune attention aux questions de sa femme, qui lui demandait ce qu'il avait.

— O Marie ! s'écria-t-il enfin, une pareille nouvelle ! tu vas être bien étonnée ; et seras-tu assez raisonnable pour l'appren-

dre aussi tranquillement que moi ? Je viens de la cour, où j'avais été mandé. On m'a parlé d'Ida ; on desire l'avoir parmi les demoiselles de l'impératrice.

— Et c'est-là cette fâcheuse nouvelle ?

— Dieu sait quelle est la raison de cette soit-disante grace ! On a beaucoup insisté sur la beauté d'Ida, sur la réputation dont elle jouit : je n'ai jamais compté sur les filles qui ont une si grande réputation. Serait-ce à cause de ses bonnes qualités qu'on la desire ?...... Ah ! ma femme, ma femme ! quelle sottise irréparable tu as faite, en la mettant aussi publiquement en évidence le jour de la toussaint !

— Mais, dis-moi donc quels sont tes projets, en la tenant toujours dans l'obscurité ? Est-elle ta fille ? ne veux-tu l'élever que pour un honnête bourgeois tels que nous ? ou faut-il qu'un chevalier du même rang qu'elle vienne forcer tes serrures et tes verroux pour l'enlever ? Tu as éloigné ce bon Herman d'Unna ; en recevras-tu mieux un autre ? Ne penserons-nous jamais à lui rendre ce que nous lui avons ravi ?

— Nous, Marie, nous ? Je sais bien qui fit cette action ; tu agis ; je te dissuadai, et je ne consentis, enfin, à ce que tu desirais, que pour ne te point perdre. Tu dois te rappeller comme tu m'arrachas cet enfant des bras, lorsqu'une fois je voulus le

rapporter au comte ; rends-moi avec l'enfant, me dis-tu, ou ne rends aucun des deux : je resterai où elle demeurera ; je ne puis l'abandonner seule entre les mains de la nouvelle comtesse.

— Ida avait un père ; il l'aurait protégée.

— Tous ces reproches viennent trop tard ; je ne me les fais peut-être que trop souvent moi-même ; le seul parti que j'aye à prendre actuellement, c'est de travailler à la dédommager de ce qu'elle a perdu en l'enlevant à ses parens..... Oui, nous devons des dédommagemens ; et au comte, quoiqu'il ne se soit peut-être pas apperçu une seule fois qu'Ida manquait au milieu des enfans de sa nouvelle épouse, et à Ida, que nous avons fait descendre dans un état pour lequel elle n'était pas née.

— Quant à moi, je desire que le comte Evrard apprenne un jour que l'enfant qu'il croit avoir perdu, vit ; mais j'avoue qu'il me serait agréable qu'il n'en fût pas instruit, avant que, sans son secours, sans décliner son nom, nous fussions parvenus à lui faire une fortune conforme à sa naissance. Ah ! que je regrette que tu ayes renversé mes projets, relativement au chevalier d'Unna !

As-tu oublié l'insulte que le comte Evrard a essuyée de la famille de Herman ? Le vieux Bernard d'Unna était un des chefs des che-

valiers de saint Martin. Jamais le comte ne lui pardonnera, ni aux siens, l'affaire de Wisbaden.

— Avions-nous besoin du consentement du comte Evrard pour faire le bonheur d'Ida? Il suffisait de la replacer dans le rang auquel elle appartenait; le reste pouvait s'arranger. Nos richesses auraient suppléé à la pauvreté d'Herman; son courage l'aurait élevé, et tous mes souhaits auraient été accomplis. Mais, hélas! tu as détruit mes plus chères espérances. Herman est parti, et je suis obligée de former de nouveaux projets.

— De nouveaux projets!..... Écoute les miens, Marie; nous avons assez long-temps marché dans le sentier obscur de l'erreur; suivons une fois celui de la vérité; c'est le plus sûr. Attendons le moment où le comte Evrard aura terminé ses contestations avec les villes impériales; cela ne peut plus être long. Il se retirera dans sa résidence, et aura le loisir de jouir tranquillement de l'heureuse surprise que je lui prépare. Je me mettrai en chemin avec Ida; j'emporterai toutes les preuves de sa naissance; je me présenterai à lui, et lui dirai: Monseigneur, voici votre fille. Telles et telles raisons nous ont engagés à vous l'enlever. Nous avons commis une faute; mais considérez la personne que nous vous rendons. Cette

petite fille, faible et débile, dans la triste situation où vous étiez alors, nous vous la ramenons aujourd'hui toute formée, belle et bien élevée. Qu'en penses-tu, Marie? crois-tu que l'aspect d'Ida ne nous mériterait pas notre pardon?

— Notre pardon, pour une chose qui, dans le fond, aurait dû nous attirer des remerciemens. A quoi sert au reste de disputer sur ce qui est arrivé, et sur ce qui aurait dû arriver, quand nous savons actuellement ce qui arrivera. Ida va vivre à la cour; si Herman, éloigné d'elle, lui reste fidèle, il la retrouvera ici. Si cela n'est point, sa beauté pourra lui attirer d'autres hommages, et la placer dans un rang conforme à son état, sans que nous soyons contraints à nous humilier devant le comte Evrard.

— Marie, Marie! s'écria Munster en la regardant fixément, mes yeux s'ouvrent à une triste lumière. Serait-il bien possible que tu eusses part à un événement qui me cause tant de chagrin? Serait-il possible que, par une ruse de femme, tu eusses toi-même provoqué le départ d'Ida, pour la cour?

— Et quand cela serait, qu'aurais-je fait de si criminel?

Ces derniers mots donnèrent lieu à de plus amples informations; celles-ci, au libre aveu de toutes les démarches que la

femme Munster avait faites pour reussir dans son projet; et cet aveu produisit un orage tel qu'il ne s'en était point encore élevé entre les deux époux. Il se passa du temps, avant que la femme Munster, par ses larmes, ses prières, et un vrai ou feint repentir, pùt adoucir son mari irrité; et tout ce qu'elle obtint, fut qu'il convertit sa première fureur en reproches amères et en remontrances sur les suites que pourraient avoir ses démarches inconsidérées.

Je ne sais pas, dit-il, si tu as été assez imprudente pour faire naître des soupçons relativement à la naissance d'Ida; mais, tout ce dont je puis t'assurer, c'est que jamais on ne la reconnaîtra pour ce qu'elle est, à moins que son père ne l'avoue publiquement pour sa fille. Si, d'un autre côté, elle paraît à la cour comme une simple bourgeoise, sa beauté, sa vertu n'empêcheront pas qu'on ne la haïsse, qu'on ne la calomnie; et, quand bien même l'impératrice voudrait la protéger, elle sera toujours méprisée. La jalousie de ses compagnes l'obligera à quitter une place où tu l'as portée, sans pouvoir l'y soutenir. Les mœurs perverses de la cour de Winceslas seront nuisibles à son innocence ou à sa réputation; et écoute la prompte et cruelle punition de ta folie, tu ne jouiras pas long-temps du plaisir de voir ton idôle, ton Ida, ou du

moins, tu ne seras pas immédiatement témoin de ce que tu appelles son bonheur. On parle beaucoup d'un voyage de l'empereur en Westphalie ; l'impératrice l'accompagnera, et Ida ne restera sûrement pas à Prague, ou il faudrait que, pour ce temps-là, elle eût déjà fini de jouer son rôle brillant à la cour, et qu'injuriée et dédaignée, elle nous eût été renvoyée, ce qui pourrait bien arriver.

CHAPITRE XIV.

La femme Munster versa un torrent de larmes. Son mari avait raison ; la dernière partie de sa remontrance était celle qui l'avait frappée davantage. Ne plus voir Ida, quelle cruelle privation ! elle aurait desiré pouvoir renverser tout ce qu'elle avait fait, uniquement pour ne pas être obligée de se séparer de celle qu'elle aimait pardessus tout; mais, inutile regret! desir trop tardif! Ida fut encore mandée le soir même chez l'impératrice, et avertie qu'il fallait se résoudre à quitter la maison paternelle, pour venir habiter la cour.

Elle avait toujours regardé comme une plaisanterie ce que sa mère lui avait dit sur son futur changement de situation. Quelle

fut donc sa surprise en recevant un ordre auquel elle s'attendoit si peu, dont elle ne concevait pas le motif, et qu'elle ne savait pas si elle devait regarder comme un sujet de joie ou de chagrin ! Elle sentait qu'elle n'était point née pour l'état dans lequel elle avait vécu jusques-là, et d'un autre côté cependant, il y avait aussi des choses qu'elle regrettait dans celui qu'elle allait quitter. Il fallait renoncer à ce repos tranquille qu'elle aimait, qui convenait tant à son caractère paisible, pour se jetter dans le fracas du grand monde; il fallait abandonner ses parens, pour aller vivre avec des étrangers. Munster vit ses incertitudes et en eut pitié. Celle qu'elle croyait sa mère la pressa contre son cœur, en lui parlant de bonheur, de fortune, de séparation et de cent choses auxquelles elle ne pouvait rien comprendre, parce qu'on ne trouva pas à propos de l'instruire le moins du monde de ce qui l'intéressait de si près. Peut-être la femme Munster lui aurait-elle volontiers découvert à cette époque tous ses secrets; mais son mari le lui défendit expressément, et elle fut contrainte d'obéir au moins en cela, après les nombreuses démarches qu'elle s'était permises sans le consulter. La connaissance de son origine, disait-il, ne servira de rien à Ida; en l'ignorant, sa modestie, sa pudeur, sa retenue seront plus en sûreté, et

c'est-

c'est-là le point important dans la carrière dangereuse qu'elle va parcourir. Je desire aussi qu'elle reste persuadée qu'on la fait venir à la cour, sans avoir sollicité pour elle cette grace ; cela peut lui donner une sorte d'orgueil, qui l'engagera à ne pas s'exposer à perdre la bonne opinion qu'on s'emble en ce moment avoir conçue d'elle ; il pourrait enfin arriver, ma chère Marie, que dans la suite, elle ne te saurait pas grand gré d'avoir été assez imprudente pour lui acheter cette place dangereuse ; et je suppose que tu desires sincèrement de ne pas déchoir aux yeux de la sage Ida.

Munster parlait comme un oracle; on l'écouta pour cette fois, et la jeune personne partit après avoir reçue plusieurs bonnes instructions, dont la principale consistait à lui recommander de suivre toujours les impulsions de son cœur honnête et vertueux, et dans les circonstances délicates de consulter ses parens. Le bon vieillard croyait à cet ancien proverbe : « en suivant droit son chemin, il est impossible de se tromper. »

L'histoire ne décrit point la manière dont Ida fut reçue à la cour ; seulement elle dit, que l'impératrice, pour qui cette jeune personne se sentait un si grand penchant, ne l'accueillit pas, à beaucoup près, aussi bien

que le jour de la Toussaint, lorsqu'elle la vit pour la première fois.

Quoiqu'il n'y eût pas long-temps encore que Sophie vécût à la cour, on ne reconnaissait plus en elle cette jeune princesse sans expérience, qui, au premier pas qu'elle avait fait de son couvent dans le grand monde, était si fortement émue de chaque nouvel événement, et ignorait l'art de ne pas toujours manifester les impressions qu'elle recevait. La princesse de Ratibor lui avait d'ailleurs inspiré un certain respect pour sa propre grandeur; ce qui l'empêchait d'être aussi prévenante qu'elle le pouvait; elle avait enfin acquis un air véritablement imposant. Cependant personne de plus aimable qu'elle, pour ceux qui lui étaient agréables. Ida avait beaucoup plu à l'impératrice, lors de sa première apparition. Mais, depuis, cette impression s'était entièrement effacée; elle ne voyait aujourd'hui en elle qu'une bourgeoise, qui s'avisait d'être plus belle et plus attirante que son état ne semblait le comporter. Aussi la jeune Munster avait-elle infiniment perdue dans son esprit, quand elle lui fut présentée. L'empereur, suivant son usage, avait déclaré d'un ton de maître à son épouse, qu'il desirait qu'Ida fût reçue parmi les dames de sa cour. Sophie, comme cela lui arrivait souvent, avait demandé pourquoi; et

Winceslas s'était bien gardé de lui dire : c'est parce que la mère m'a donné deux cent cinquante écus d'or ; il se contenta de donner froidement pour raison sa volonté, et la beauté de la jeune personne. A une pareille déclaration Sophie ne répondit que par son silence, et la grande maitresse par un regard de mépris qu'elle jetta à l'impératrice.

-- Dois-je faire compliment à votre majesté, sur la brillante acquisition qu'elle vient de faire, demanda la princesse de Ratibor à Sophie, lorsqu'elles se trouvèrent seules ? -- L'impératrice se tut. -- Certainement, continua la princesse, si nous voulons recevoir parmi nos demoiselles les filles de simples bourgeois, notre cour pourra bientôt servir de modèle à toutes les autres. Cependant point d'effet sans cause : on dit la jeune Munster très-jolie, et Susanne devient tous les jours plus laide. Or un petit échange, un troque ne doit pas être défendu au vertueux chef de l'Empire d'Allemagne.

On conçoit par ce qu'on vient d'entendre, que la grande maîtresse avait la liberté de parler très-franchement avec Sophie ; unique confidente de l'épouse infortunée de Winceslas, elle jouissait du droit de tout dire. Elle continua donc ce discours empoisonné, et trouva tant de fa-

cilité à le faire goûter à l'impératrice, qu'il est extraordinaire, qu'Ida ait encore pu être reçue comme elle le fut.

La jeune personne ne tarda pas néanmoins à s'appercevoir qu'il faudrait ici apprendre à supporter d'autres regards que ceux auxquels elle était accoutumée; mais elle chercha à se persuader que c'était le ton de la cour; et sa modestie lui fit attribuer les petits désagrémens qu'elle éprouvait, et qu'elle ne voyait point partager à ses compagnes, uniquement au défaut de sa naissance. Cela ne l'empêchait pas de se demander quelquefois, pourquoi on l'avait tirée de son obscurité, si on ne voulait pas la traiter avec plus de bonté. Cependant son ingénuité, sa candeur naturelle finissaient toujours par lui faire excuser les mauvais procédés dont on usait envers elle, et à les lui faire supporter patiemment.

Tous les yeux étaient ouverts sur la jeune bourgeoise, quoique personne ne semblât la remarquer. Les hommes se disaient entr'eux à l'oreille : elle est belle, très-belle; et les dames cherchaient à découvrir les défauts de celle que, contre l'usage, on avait introduite dans leur cercle brillant.

Aucune des dames de la cour n'était aussi attentive à observer Ida que la princesse de Ratibor. Elle épiait une occasion favorable, qui pût servir à confirmer l'opinion

qu'elle en avait donnée à Sophie. Peine inutile ! la jeune Munster, comme on l'appellait ici, se conduisait de façon à ne pas craindre d'avoir l'univers entier pour témoin de ses actions. Elle remplissait son emploi à la cour d'une manière irréprochable, passait ses momens de loisir dans sa chambre avec sa suivante, visitait ses parens les jours qu'on le lui permettait, et se comportait avec tant de décence, lorsqu'il y avait jeu ou bal à la cour, que les traits de la calomnie la plus envenimée ne pouvaient l'atteindre. Ajoutons à cela que l'empereur ne faisait pas la moindre attention à elle, ce qui détruisait entièrement les idées désavantageuses que la princesse de Ratibor avait voulu faire concevoir à Sophie sur le compte d'Ida. Winceslas, comme on le sait, n'était point ennemi du sexe; mais la beauté des femmes qui lui plaisaient, n'avait pas besoin d'être d'un caractère aussi noble que celle de la jeune Munster. Susanne présentait à-peu-près le modèle des charmes qu'il fallait avoir pour le captiver.

La grande maîtresse ne trouvant pas à mordre sur la conduite de notre jeune fille, fut réduite au silence. Sophie n'entendait donc plus mal parler d'Ida; et la voyant journellement ornée de toutes ses graces, sentit insensiblement renaître son affection

pour elle. Ida était infiniment supérieure aux autres demoiselles, que, par modestie, elle n'osait appeller ses compagnes, et qui, malgré leur air orgueilleux et méprisant, ne semblaient être à côté d'elle, que ses suivantes. Ces jeunes personnes prenaient des peines infinies pour s'effacer réciproquement, mériter un regard ou un sourire de leur princesse, et tout cela ne contribuait pas peu à les montrer dans le jour le plus défavorable, quand on les comparait à la charmante et simple Ida.

C'était beaucoup, dans les commencemens, pour l'amante de Herman, de ne pas être traitée avec dédain par sa maîtresse, d'être au contraire vue d'assez bon œil; et il ne fallait qu'un événement heureux pour changer cette disposition en bienveillance.

Sophie s'ennuyait un jour, comme cela doit arriver souvent, ainsi qu'on l'imagine bien, à de grandes princesses. On ignore à quoi elle employait les momens où elle n'éprouvait pas ce triste sentiment; la seule chose qui soit certaine, c'est que, le jour en question, tous les sujets ordinaires de conversation étaient épuisés. Il n'y avait rien de neuf à dire sur le chapitre de Susanne, attendu que l'empereur, espérant que sa femme le rendrait bientôt père, avait consentit à éloigner sa maitresse, pour quel-

que temps, en l'envoyant à Conradsbourg. On n'osait sans doute point donner à l'impératrice de nouveaux sujets de mécontentement et d'humeur, avant que le trône chancelant de Winceslas ne fût affermi par un héritier.

Le soir donc de ce jour, ne sachant que faire pour dissiper l'ennui qui l'accablait, l'impératrice imagina d'assembler toutes les dames de sa cour, et d'accorder un prix à celle qui trouverait le moyen de lui faire trouver le temps moins long.

A l'instant, tout le monde se met en mouvement, chacune des jeunes dames veut donner des preuves de son habilité. Les chanteuses, les danseuses, celles qui savent des fables, se présentent; mais, peines inutiles! ou elles jouent mal leur rôle, ou le génie de l'ennui qui tourmentait Sophie, est si entêté, qu'il paraît décidé à ne pas se laisser vaincre. Ah! finissez, finissez, s'écria Sophie! quel glapissement de voix! quels pas! quelles assommantes tirades! que je suis malheureuse de n'avoir que des crétures aussi mal-adroite à ma cour!

-- Que votre majesté ne se plaigne pas, répondit la méchante princesse de Ratibor : n'avons-nous pas encore ici la jeune Munster? elle est-là aussi oisive, aussi indifférente, que si le service de sa princesse ne la regardait en rien; et cependant, je ne

doute point qu'elle ne soit en état, par ses talens, d'effacer ceux de toutes nos dames. Approchez, mademoiselle, continua-t-elle, avec son ton dédaigneux, parlez; quels talens avez-vous pour amuser l'impératrice? vous ne devez pas croire qu'on occupe une place comme la vôtre, sans être bonne à quelque chose.

Il n'y a point de doute que le dessin de l'artificieuse grande maîtresse, par une invitation aussi inattendue, et faite de cette manière, était de décontenancer tellement Ida, que, quoi qu'elle pût savoir, il lui fût impossible de le manifester. Elle fut trompée dans son attente. -- Je pince de la harpe, répondit Ida, en s'inclinant; et j'aurais déjà demandé la permission d'aller chercher la mienne, si j'avais osé m'en servir devant des personnes plus fortes que moi, ou si j'eusse cru pouvoir espérer......

-- O de grace, allez la chercher, mon enfant, interrompit Sophie! j'aime la harpe! Ida s'éloigna, et la princesse de Ratibor saisit ce moment, pour prévenir l'impératrice qu'elle ferait incessamment sortir sa fille du couvent, et qu'on lui avait assuré qu'elle pinçait supérieurement de la harpe.

Ida rentra bientôt avec son instrument, se plaça à côté de Sophie, fit un prélude qui annonçait une maîtresse consommée dans l'art, et commença............ Dieux de l'harmonie,

l'harmonie, qui de vous lui inspira cette idée ?.... et commença la même chanson, qui, le jour des nôces de l'impératrice, avait fait sur elle une impression si profonde. Sophie respirait à peine; elle avait les yeux fixés sur la séduisante musicienne, qui, debout devant elle, semblait ne voir que ses cordes, et ne lever de temps en temps ses beaux yeux sur l'impératrice, qu'afin de donner plus d'expression à ses paroles. La jeune Munster avait cessé de chanter, et Sophie la regardait toujours avec l'air du ravissement, comme si elle l'entendait encore, lorsque cette charmante fille s'approcha davantage, mit un genou en terre, prit la couronne de fleurs qui était sur sa tête, et la posa aux pieds de l'impératrice, conformément aux paroles de la chanson.

Fille céleste, enchanteresse! s'écria Sophie, en même temps qu'elle passait ses bras autour du cou d'Ida, qu'elle embrassa; quelles sensations as-tu réveillées dans mon ame!...... Lève-toi, mon enfant, continua-t-elle, après un moment de silence, en appercevant les yeux observateurs de la princesse de Ratibor fixés sur elle, lève-toi, tu as parfaitement chanté. Le regard et le ton de l'impératrice, en prononçant ces dernières paroles, n'exprimaient pas la même affection avec laquelle elle l'avait embrassée. Toutefois Ida s'enhardit à baiser sa main,

qu'elle lui avait tendue, et se retira.

Quand la jeune Munster aurait eu une profonde connaissance du cœur humain, elle n'aurait rien pu imaginer de plus propre à lui gagner celui de l'impératrice, que le morceau qu'elle venait de chanter. Il fallait que les sensations qu'avait éprouvées Sophie le jour de ses nôces, lors de l'apparition des jeunes filles, eussent été bien délicieuses, pour que le seul souvenir de cette aventure, fût capable de lui faire autant de plaisir. Cependant, rien en cela d'extraordinaire. A qui n'arrive-t-il pas, lorsque certains tons, certains signes rappellent tel ou tel événement de la vie, de croire ressentir de nouveau ce qu'on sentait alors; et si ce souvenir est agréable, on est attiré d'une manière irrésistible vers celui qui l'a fait naître.

Sophie s'était levée, et essuyait ses yeux devant la fenêtre. Les jeunes demoiselles passaient en revue avec le regard de l'envie la trop intéressante Ida, qui était paisiblement appuyée sur sa harpe. La grande maîtresse observa alors qu'il se faisait tard; que sa majesté ayant besoin de repos, il fallait se retirer. Sophie approuva la réflexion, et l'on sortit.

CHAPITRE XV.

La princesse de Ratibor aurait sans doute été fort contente, si notre jeune musicienne avait été obligée de quitter la chambre de sa maîtresse, comme a fait de nos jours une de ses pareilles; mais, ou c'était une chose plus facile de pincer de la harpe devant une impératrice, que devant une reine de France, ou Ida était sûre de son talent, et assez habituée à la présence d'une souveraine, pour ne pas être exposée à tomber en faiblesse. Elle quitta donc l'appartement de Sophie avec sa tranquillité ordinaire.

-- Quelle froide et ennuyeuse créature que cette fille! dit la princesse de Ratibor, quand elle se trouva seule avec l'impératrice; toute autre qu'elle ne serait-elle pas enivrée de tant de marques de bontés? et celle-ci.......

-- J'ai vu ses yeux pleins de larmes.

-- O si elle sait pleurer!....

-- Je vous prie, Ratibor, interrompit Sophie d'un air froid, n'empoisonnez pas ainsi tant ce qui me fait plaisir.

Une déclaration de cette espèce aurait été plus que suffisante pour porter au plus haut degré la haîne de l'ennemie d'Ida;

mais ce qui se passa le lendemain y mit le comble.

Ida avait été appellée dans la chambre à coucher de Sophie. — Chère Munster, lui dit cette princesse, vous m'avez fait passer hier des heures délicieuses. J'oubliais tout pendant que je vous écoutais, même le prix que j'avais promis; prix que vous avez gagné sans la moindre difficulté, et que je vous dois encore. Recevez donc ce cordon qui vous attache plus particulièrement à mon service; car, ajouta-t-elle en souriant, je sais qu'il n'est pas permis de vous offrir des bijoux; vous m'avez déja refusée une fois.

Ida reçut ce présent à genoux, et la princesse de Ratibor eut ordre de l'en décorer. C'était un cordon de velours bleu céleste, qu'on portait de droite à gauche, attaché sur l'épaule avec un large nœud de ruban, et qui ne se donnait qu'aux demoiselles les plus distinguées de la cour de l'impératrice.

L'étonnement de la jeune Munster fut extrême; elle était interdite de cet excès de bonté; et cependant nous nous croyons autorisés à dire qu'elle ne voyait pas, à beaucoup près, toutes les suites que cela pouvait avoir, aussi bien que la princesse de Ratibor. Notre jeune personne était dans cet âge heureux, où la différence qui se trouve entre des cordons d'honneur et

un simple ruban de cheveux, ou une rose fraîchement cueillie, ne paraît pas encore fort grande, vu que les uns et les autres servent également d'ornement. Le présent de Sophie obtint néanmoins aux yeux d'Ida une très-haute valeur par la main chérie de celle qui le lui donnait, et elle l'en remercia de la manière la plus touchante. La princesse de Ratibor faisait une mine à-peu-près semblable à celle de feu ce courtisan persan, lorsqu'il fut obligé de remettre aux sages hébreux, les marques de la protection de son Roi; à la fin, toutefois, les regards dédaigneux de la princesse se changèrent en un certain sourire amer, impossible à déchiffrer pour une fille aussi innocente qu'Ida. Celle-ci, après qu'elle eût fait ses remerciemens à l'impératrice, s'inclina d'un air gracieux vers la princesse de Ratibor, qui daigna l'honorer d'une acolade.

— Cette Munster, dit la princesse de Ratibor à Sophie, au moment où Ida s'éloignait, est cependant une charmante créature, c'est dommage qu'elle ne soit qu'une simple bourgeoise.

Les yeux de toutes les jeunes demoiselles se fixaient avec envie sur le cordon bleu d'Ida; elles lui voyaient porter à regret une marque d'honneur qui n'avait été accordée qu'à trois ou quatre d'entr'elles;

mais la jeune personne ne s'appercevait pas de cela ; elle les acostait avec ses prévenances accoutumées, sans tirer vanité de la préférence qu'elle venait d'obtenir, et attendait impatiemment le soir où il devait lui être permis d'aller visiter ses parens. Elle voulait se montrer à eux avec cette nouvelle décoration, et savait que sa mère au moins y serait extrêmement sensible.

Elle avait deviné juste; sa mère seule en fut réjouie. Munster la regarda d'un air troublé et pensif, et lui renouvella ses exhortations d'être toujours attentive sur elle-même, et fidelle aux engagemens qu'elle avait pris.

A dater de ce jour, où Ida avait reçue les premières marques de bonté de sa souveraine, la considération dont elle jouissait parut s'augmenter à chaque instant. Elle était plus souvent appellée que ses compagnes, auprès de Sophie, qui aimait mieux être servie par elle, que par toute autre. Il ne se passait pas une soirée, qu'elle ne fut obligée de paraître avec sa harpe dans le cabinet de l'impératrice, et de faire usage de tous ses talens pour amuser sa maîtresse. En était-elle plus heureuse ? du moins, elle cherchait à se le persuader, parce qu'elle se sentait nécessaire au bonheur d'un autre; mais au fond, elle regrettait beaucoup, vu la gêne continuelle dans laquelle elle vivait,

ces momens paisibles dont elle jouissait auparavant dans sa chambre, et tant de belles soirées, pendant lesquelles elle allait voir ses parens, et pouvait en quelque sorte rétrograder en imagination vers sa vie passée. Ces plaisirs innocens, de jour en jour, devenaient plus rares.

La faveur où elle était auprès de l'impératrice, qu'elle ne quittait presque pas, ne l'empêchait point d'éprouver mille petits désagrémens; Sophie n'était pas toujours gaie, ne l'appellait pas toujours sa chère Munster lorsqu'elle lui parlait.

Ida se voyait sans cesse en but aux traits empoisonnés de la calomnie. Tantôt on disait avoir vu Ida dans des lieux où les jeunes dames de l'impératrice ne devaient point paraître, tantôt on l'accusait d'avoir ri à l'église, d'avoir parlé avec peu de respect de telle ou telle dame d'honneur, d'avoir badiné trop librement au bal avec un chevalier; cependant l'innocence de celle contre laquelle on portait ces plaintes à Sophie, en détruisait toujours si parfaitement l'effet, qu'il lui arrivait rarement d'en être affectée plus de quelques minutes, et son attachement, pour la jeune Munster, redoublait ordinairement après de pareils orages; alors la grande maîtresse lui souriait d'une manière plus gracieuse que jamais.

La princesse de Ratibor avait espéré que

Ida éprouverait le sort ordinaire des cours, c'est-à-dire, que son crédit baisserait aussi promptement et par des moyens aussi simples, que ceux par lesquels il s'était établi. Maintenant, cette espérance étant trompée, elle comptait sur un autre expédient, qu'elle regardait comme infaillible, et qui consistait dans l'arrivée d'une nouvelle personne à la cour. La nouveauté a tant d'attraits qu'elle fait volontiers oublier ce qu'on possède depuis long-temps, et il y avait déja près d'un mois, qu'Ida était la favorite de Sophie.

On attendait à la cour la jeune Imago, fille de la princesse de Ratibor; elle avait été élevée au couvent, on en disait des merveilles, et sa mère trop crédule ne laissait échapper aucune occasion de la louer et de débiter ce que les religieuses lui en écrivaient. Elle triomphait d'avance de voir bientôt cette détestée Munster effacée par sa fille. Toutefois dans certains momens la victoire qu'elle allait remporter sur une personne de cette espèce, lui semblait trop peu de chose, et elle songeait au moyen de tirer une satisfaction encore plus éclatante des désagrémens qu'elle lui avait causés.

Imago parut, et comme l'impression qu'elle fit sur sa mère, ne fut pas fort extraordinaire, il est aisé de deviner celle qu'elle produisit sur les autres personnes

de la cour. Elle fut présentée, on la reçut très-bien, elle obtint à l'instant à cause de son rang le cordon bleu, qu'Ida n'avait obtenu qu'en récompense de ses services, et quoi qu'elle s'attendit à recevoir des marques d'une faveur plus particulière, elle fut cependant obligée pour cette fois de se contenter de celles qu'on lui avait accordées; on lui laissa pleine liberté d'aller joindre ses nouvelles compagnes, sans que, durant le reste de la soirée, on demanda après elle. Le lendemain, il fut néanmoins beaucoup question à la cour de la beauté de la jeune princesse de Ratibor. On vantait sa bonne grace, et on ajoutait qu'elle paraissait d'un très-bon caractère. On insistait tant sur ses bonnes qualités, on répétait son éloge avec tant d'affectation, que loin de persuader par-là son mérite, on donnait plutôt lieu d'en douter. Aussi cette intrigue ne produisit-elle aucun effet.

La princesse de Ratibor vit donc une nouvelle fois échouer son projet, et dès ce moment, elle perdit l'envie de laisser longtemps Imago au service de l'impératrice, où elle avait le malheur d'avoir pour compagne une simple bourgeoise. On songeait à la marier, il devait arriver à la cour un jeune prince italien. Imago n'était point laide, ses parens pouvaient lui donner une dot considérable, et on espérait qu'avec

le secours de personnes adroites, on parviendrait à faire réussir ce mariage; jusques-là, pour ne pas perdre inutilement le temps, la princesse de Ratibor s'appliqua à découvrir les talens d'Imago, afin de juger s'ils étaient supérieurs à sa beauté. Ils suffisaient peut-être pour la faire briller au couvent, mais dans le monde ils se réduisaient à-peu-près à rien. Dans les choses qu'elle avait apprises, il y en avait qu'il était nécessaire de rejetter, d'autres qui avaient grand besoin d'être un peu soutenues pour leur donner quelque valeur, et finalement il lui manquait beaucoup de ces talens agréables que la bonne compagnie exige, sous peine de lui déplaire, ensorte qu'il fallait actuellement recommencer son éducation. Cette pauvre petite créature fut donc obligée de se remettre de nouveau à l'étude, qu'elle croyait avoir abandonnée pour jamais, afin de pouvoir au moins faire une figure supportable dans un cercle. Sa gaieté qui l'aurait peut-être rendue aimable, fut perdue par cette contrainte; à la maison elle était acariâtre, emportée, à la cour rêveuse, et bientôt la jalousie en se joignant aux peines inutiles qu'elle prenait pour acquérir des perfections, fit d'elle, qui aurait pu plaire si elle n'avait pas voulu sortir de sa sphère, la personne la plus insupportable du monde.

La princesse de Ratibor remarquait cela avec chagrin; elle tremblait quand on regardait sa fille, ou qu'on s'entretenait avec elle, et évitait toutes les occasions de rappeller le souvenir des talens d'Imago, auparavant si vantés. Dans les premiers jours qu'elle parut à la cour, la conversation étant tombée sur la musique, on parla beaucoup de harpe. Sophie se rappellant alors qu'on avait une fois mis en parallèle le talent d'Imago sur cet instrument, avec le jeu enchanteur de son Ida, elle demanda qu'on en fit l'essai. Les jeunes musiciennes furent obligées de jouer en concurrence, et la chose tourna tellement au désavantage d'Imago, que sa mère aurait desiré avoir gardé le silence, et ne put l'excuser qu'en disant qu'il n'était pas séant à une princesse d'apprendre avec autant de soin une pareille bagatelle, que cela ne pouvait convenir qu'à une personne qui avait peut-être envie d'en faire sa profession.

Ida fut extrêmement mortifiée non seulement de la supposition, qu'elle pouvait avoir le dessein d'embrasser l'état de musicienne, fort méprisée alors, mais aussi d'avoir, malgré elle, humilié une jeune personne qui ne l'avait jamais offensée. En voyant Ida les yeux baissés contre terre, on l'aurait prise en ce moment pour celle qui avait été vaincue; aussi ne lui fut-il pas

possible de partager de bon cœur les applaudissemens qu'on lui prodigua. Cet événement fut cause qu'on chercha, moins que jamais, à faire valoir ses talens; et comme Imago ne la provoqua pas, elles vécurent bien ensemble.

Après les nombreuses manœuvres que la princesse de Ratibor avait employées pour écraser la jeune Munster, et d'après son caractère connu, on était fondé à croire qu'elle devait avoir conçu contre Ida la haine la plus violente; toutefois le contraire se manifesta. Elle parut lui être entièrement dévouée, elle engagea sa fille à lui parler, la pria quelquefois à dîner dans son hôtel, et lui proposa enfin de donner à Imago des leçons de harpe; proposition qu'elle accepta avec autant de plaisir qu'elle mit de fermeté à refuser un fort beau présent, qui lui fut offert à ce sujet.

Ida passait donc autant que son service à la cour le lui permettait, une grande partie de la journée à l'hôtel de Ratibor; elle tachait de perfectionner les talens d'Imago, travaillait quelquefois à lui former le caractère, cherchait à faire naitre en elle des sentimens conformes à son rang, mais tout bloc de marbre n'est pas propre à devenir la statue d'un dieu. Imago resta ce qu'elle était, et fit entendre à Ida qu'elle la verrait plus volontiers à titre d'amie, qu'à titre d'institutrice.

Il s'établit bientôt une étroite liaison entre ces deux jeunes filles; il y avait des momens où l'on semblait entièrement oublier la différence des rangs; elles se promenaient, elles jouaient, elles se baignaient ensemble, et quelquefois il arrivait qu'elles couchaient dans le même lit. La vieille Munster était enchantée d'une liaison aussi honorable pour Ida, quand celle-ci lui en parlait durant les visites qu'elle allait lui faire, mais son mari secouait la tête et racontait la fable du vase de terre et du vase d'airain, qu'il avait apprise d'un moine. — Des familiarités de cette espèce, disait-il, ont un motif caché; on découvre naïvement ce qu'on a dans l'ame, puis on a souvent lieu de s'en repentir. Je serais étonné, que la princesse n'eût encore fait aucun effort pour savoir tes petits secrets.

— Des secrets, mon père, s'écria Ida en riant! je n'en ai point.

— Munster la menaça du doigt, et nomma Herman.

— Il est vrai, reprit Ida en rougissant, qu'Imago a quelquefois plaisanté avec moi sur ce nom; il faut que je l'aie prononcé en rêvant, car éveillée, il ne sort jamais de ma bouche.

— Je voudrais que tu ne le prononçasses pas non plus en songe, dit Munster, qui ne put s'empêcher de rire de la réponse naïve de sa fille.

— Je me rappelle cependant, continua Ida, un tour que la princesse m'a joué, et qui m'a été très-désagréable. Vous connaissez le présent de l'impératrice, cette boucle de ses cheveux qu'elle m'a donnée; depuis que je suis à la cour, je ne l'ai point portée publiquement, un pareil ornement aurait trop fait jaser; mais ce gage des premières bontés de ma souveraine, m'est mille fois plus cher que le bijoux le plus précieux; il ne sort jamais de mon sein, et je ne l'ôte que quand je me baigne. Dans une de ces occasions, la princesse me l'avait pris secrètement; je m'apperçus qu'il me manquait; il s'élève une petite querelle entre nous; elle ne veut pas convenir de son larcin: je remarque enfin le résau d'or à son cou; et, avec ce secours, je tire la boucle de cheveux hors de son sein; encore la retenait-elle en badinant, et ne voulait-elle pas la lâcher, que je ne lui eusse raconté en détail l'aventure qui me l'avait procurée. Il me sembla qu'elle avait déja été instruite de cet événement par sa mère, qui, comme je le savais, en avait été témoin, et elle s'attacha seulement à me demander ce que je prétendais faire de ce singulier ornement. Je ris là-dessus, et tournai la chose en plaisanterie. Je crois, lui répondis-je, que l'impératrice continuera à m'aimer aussi long-temps que je porterai

une partie d'elle-même sur mon cœur.

— Cette réponse, répartit Munster en branlant la tête, est fort extraordinaire; sois prudente, mon enfant, et évite une trop grande familiarité avec des personnes, qui, comme je n'en doute pas, te veuillent du mal.

CHAPITRE XVI.

Le prince sur lequel on avait jetté les yeux pour la princesse de Ratibor, arriva enfin. C'était un riche seigneur de grande espérance, de la maison de Visconti. On avait déjà fait nombre de démarches; on lui avait parlé de la beauté d'Imago avec les exagérations accoutumées, et vraisemblablement il fit une impression plus profonde sur elle, qu'elle sur lui, car il la vit à côté d'Ida. Quelle fille en effet aurait pu, en présence de celle-ci, former quelque projet de conquête? Et que pouvait prétendre dans cette circonstance la jeune princesse de Ratibor, elle qui était obligée de le céder à la plupart des autres beautés. Aussi le prince ne cessa-t-il de regarder Ida. On s'empressa de l'avertir du défaut de naissance de celle qui attirait toute son attention; et, malgré cela, il eut encore

de la peine à laisser tomber quelques regards distraits sur sa prétendue, tandis qu'il continuait à fixer la jeune Munster avec un tel ravissement, qu'elle en fut déconcertée et contrainte à se retirer.

Dès ce moment, on ne la pria plus de venir à l'hôtel de Ratibor, et Imago parut, quand elle la rencontrait à la cour, ne pas reconnaître son ancienne amie. Le prince allait souvent à l'hôtel de Ratibor, sans y trouver celle qu'il cherchait. Il voyait Ida à la cour, et usait d'aussi peu de ménagement pour cacher l'impression qu'elle lui faisait, qu'il en avait mis la première fois qu'il l'avait vue. On eut beau lui répéter que cette fille extraordinaire s'appellait Ida Munster; ce nom ne sembla point opérer sur lui l'effet qu'on en attendait. Il continua à la regarder et à chercher des occasions de lui parler. Il n'y réussit pas. Ida l'évita de tout son pouvoir, parce qu'elle avait remarqué l'amour qu'elle lui avait inspiré, et qu'elle ne voulait point écouter les propositions d'un prince, nuire à son amie, et oublier Herman. Le jeune italien ne resta à Prague que le temps qu'il lui fallut pour s'assurer qu'il n'avait rien à espérer de celle qu'il aimait. Il négligea en partant de prendre congé de la princesse de Ratibor, et ne pensa pas un moment, durant tout son séjour à la cour de Winceslas, à l'honneur

l'honneur qu'on avait voulu lui faire de l'y marier.

La bonne Imago et son orgueilleuse mère virent donc encore une fois leurs espérances déçues. La chose avait été poussée si loin, qu'on avait déja reçu confidemment les complimens de la cour sur ce mariage, ce qui accrut l'humiliation de le voir rompre.

On rejetta toute la honte de ce projet manqué sur l'innocente Ida, qui n'y avait eu d'autre part, que d'être plus belle qu'Imago et la plupart de ses compagnes. La grande maîtresse et sa fille ne pouvaient presque plus cacher la rage dont elles étaient transportées, et Ida aurait dû éprouver les plus vives terreurs, si le soupçon avait pu entrer dans son cœur non prévenu, et exempt de supercherie.

Ceux qu'elle croyait ses parens pensaient en cela d'une manière très-différente. L'un et l'autre étaient persuadés qu'il fallait éviter d'inspirer de la timidité à la jeune personne; mais la situation périlleuse où elle se trouvait, faisait souvent, jusqu'au milieu de la nuit, le sujet de leur conversation, et chacun d'eux prit, dans le silence, le parti qu'il estimait le plus propre à assurer l'honneur et la vie de celle qu'ils chérissaient tant.

La vieille Munster avait, sur ce point,

encore beaucoup plus d'inquiétudes que son mari ; le prince de Ratibor et toute son illustre maison, jouissaient auprès d'elle d'une très-mauvaise réputation. Elle en racontait cent traits, les uns plus épouvantables que les autres, et dont plusieurs prouvaient que ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, ou aux siens, disparaissaient souvent tout-à-coup, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. L'infortunée Ida ne pouvait-elle pas éprouver le même sort ? et, dans un danger si pressant, quel moyen capable de rassurer une nourrice, qui avait pour elle les sentimens de la mère la plus tendre !

Il est vraisemblable que la plupart des choses qui tourmentaient si fort la vieille Munster, étaient de la nature des contes des fées, auxquels, dans ces temps, on ajoutait foi. Mais, hélas ! les phantômes effrayans que présente l'imagination ont, sur les ames faibles, un aussi grand empire, que les réalités, et ils ont encore cet avantage sur ces dernières, que, pour les éviter, on choisit ordinairement des moyens, plutôt faits pour en augmenter la terreur, que pour la diminuer. Les inquiétudes de la maison de Munster s'accrurent par le bruit qui se répandit, et qui fut bientôt confirmé de la bouche même d'Ida, que le voyage de l'empereur en Westphalie, dont

il avait été question si long-temps, devait avoir lieu sous peu de temps, et que, par conséquent Ida, si elle suivait la cour, serait incessamment livrée, sans aucune espèce de secours, à la méchanceté de son ennemie.

La première pensée de Munster, lorsqu'il apprit cette nouvelle, fut de reprendre chez lui sa fille supposée. Sa femme y consentit, pour cette fois, du meilleur de son cœur, et Ida qui n'avait jamais d'autre volonté que celle des personnes qu'elle croyait ses parens, ne s'y opposa point.

On en fit la proposition; mais l'impératrice s'était si fortement attachée à sa charmante demoiselle de compagnie, qu'il ne fut pas possible de songer à l'en séparer, et que la demande du vieux Munster, qu'il avait faite en personne, lui fut nettement refusée. — Je vous remerçie, bon vieillard, dit Sophie avec sa bienveillance accoutumée; je vous remercie de ce que vous m'avez laissé votre fille aussi long-temps; si néanmoins vous voulez me la reprendre en ce moment, je vous aurai à peine quelques obligations pour le passé; car l'instant approche, où j'aurai doublement besoin des soins touchans et de la gaieté de cette intéressante créature. Il faut que, par sa conversation et son talent pour la harpe, elle écarte de moi le génie de la mélancolie.

D'ailleurs, en me l'arrachant, vous la priveriez de l'honneur de chanter à votre futur prince la première chanson qu'il entendra dans son berceau.

C'était prendre le vieux Munster par son côté faible. Il comprit qu'il ne fallait plus penser au retour d'Ida dans sa maison; mais comme rien ne pouvait calmer ses inquiétudes, quand il n'apprenait pas journellement de ses nouvelles, il se détermina au parti dont nous rendrons compte dans la suite, tandis que sa femme en embrassait un autre en secret. Elle employa en effet les cent cinquante écus d'or qui lui restaient, à l'exécution du projet qu'elle avait conçu, et ne tarda pas à faire toutes les démarches nécessaires, avec sa précipitation ordinaire.

Le jour du départ approchait; mais il arriva des événemens qui n'ont aucun rapport à notre histoire, ni à l'affaire dont il est ici question (1), qui obligèrent Wenceslas à rester encore quelque tems à Prague, et à laisser partir sa femme seule.

Les personnes qui devaient accompagner l'impératrice étaient rassemblées dans la salle d'audience de l'empereur pour prendre

---

(1) En général, les motifs de ce voyage sont très-obscurs, et nous n'en avons découvert que de légères traces dans les historiens contemporains.

congé, lorsqu'il arriva une chose qui jetta tout le monde dans la plus grande surprise, et même celle que cela regardait immédiatement. Déja Winceslas avait parlé aux gens les plus considérables de la suite de Sophie, tandis que ceux d'une moindre importance devaient, suivant l'usage ordinaire, ne recevoir qu'une marque d'attention générale, quand il fit appeller Ida, qui se trouvait alors confondue parmi ses compagnes, et lui ordonna d'approcher.

— Etes-vous Ida Munster, demanda-t-il?

— La jeune personne répondit affirmativement en s'inclinant.

Alors à un signe de l'empereur, un secrétaire intime lui remit une grande patente en parchemin, après laquelle pendait le sceau impérial.

Ida rougit et parut déconcertée.

— Il est impossible, lui dit Winceslas, que la grace que je vous accorde vous paraisse plus extraordinaire qu'à moi-même; mais on a trouvé bon de me la demander, et j'aime trop mes sujets pour refuser au moindre d'entre eux une chose faisable. Allez, et soyez assurée de ma protection.

— Ida se retira pleine d'étonnement; chacun s'empressait autour d'elle, chacun voulait savoir le contenu de cette mistérieuse patente; mais elle courut la porter à l'impératrice, qui la remit à un chambel-

lan pour la lire, et l'on entendit alors avec la plus grande surprise ce qui suit.

« Nous Wincelas, etc., te prenons, toi
» Ida Munster, sous notre protention impé-
» riale, d'une manière si particulière, que
» nous rendons responsables de ton honneur
» et de ta vie tous ceux sur qui tombera le
» plus léger soupçon d'y avoir attenté. Nous
» t'accordons de plus le privilège de ne
» pouvoir être condamnée à mort que par
» nous en personne, et de ne pouvoir être
» traduite en justice pour aucun sujet de
» plainte que pardevant notre tribunal im-
» médiat, ou ceux qui tiennent notre place
» dans la chambre criminelle, etc. »

Qui pourrait méconnaître ici la main de la tendre, de la prévoyante femme Munster? Elle n'avait rien voulu négliger pour la sûreté d'Ida, et s'était en conséquence décidée à lui acheter la protection immédiate de l'empereur. Winceslas, toujours prêt à accorder ce qu'on lui demandait de cette façon, avait (peut-être à moitié ivre) fait expédier cette patente, qui devait effectivement paraître un mistère à tout le monde, et qui dans le fond fut plus nuisible qu'utile à celle pour qui on l'avait obtenue.

Ceux qui se trouvèrent présens à cette lecture regardèrent la jeune Munster avec des yeux où étaient peints la surprise et le mépris, et l'on fut d'accord qu'il devait y

avoir quelque chose d'extraordinaire dans la position de cette fille. On disait que, suivant le cours ordinaire des événemens, l'innocence n'avait pas besoin d'autre protecteur qu'elle même; qu'il n'était encore venu à personne dans l'esprit de faire tomber des soupçons injurieux sur Ida, ou de la traduire devant un tribunal; qu'il fallait que sa situation fût bien critique pour qu'une pareille sauve-garde lui devînt nécessaire.

La jeune Munster sentait que cette protection singulière présentait des apparences très-défavorables contre elle. Sans avoir donc égard à ce qu'elle eutendait dire de tous côtés, elle s'approcha de l'impératrice, et lui demanda la permission de remettre humblement au monarque la patente qu'il venait de lui accorder. Je ne desire, ajouta-t-elle, point d'autre sûreté que celle que chacun a droit de rencontrer sous la protection d'un bon prince, point d'autres préférences que celles que je pourrai mériter des bontés de ma souveraine.

-- Non, non, s'écria Sophie, qui voyait l'affaire sous un tout autre jour que les personnes présentes! non, Ida, dit-elle avec un demi-sourire, je veux conserver pour toi cet écrit, et s'il ne te sert d'ailleurs à rien, il prouvera du moins à tes descendans que tu as été le digne objet de la surveillance particulière de ton prince.

-- Cette aventure devint le sujet de toutes les conversations, et parvint à la connaissance de Munster avant qu'Ida eût trouvé l'occasion de l'en instruire elle-même. Il devina sans peine celle qui y avait donné lieu, et eut avec sa femme un entretien très-sérieux sur la singularité des moyens, que son attachement pour sa fille l'engageait à employer. La femme Munster avoua qu'elle avait demandé à l'empereur sa protection pour Ida; mais elle jura en même temps qu'elle n'avait jamais songé à solliciter une assurance par écrit de cette promesse, et encore moins une patente en forme de sauve-garde. Munster, qui avait rarement surpris sa femme à mentir, la crut, et pensa que cette singularité devait être mise au nombre des actions inconsidérées, que les vapeurs du vin faisaient quelquefois commettre à Winceslas. On pouvait regarder avec encore plus de raison cet événement comme un jeu bizarre de la fortune, qui voulait en faire naître les aventures les plus extraordinaires.

CHAPITRE XVII.

Ida alla prendre congé de ses parens. Sa mère fondit en larmes ; mais son père montra plus de fermeté, et parla du plaisir de se revoir bientôt.

Les adieux finis, on se quitte........ On part...... Pardon, cher lecteur, si je suis obligé de parler ici d'une manière un peu confuse de cette partie de mon histoire, relativement aux temps et aux lieux ; le défaut de mémoires suffisans doit me servir d'excuse.

L'impératrice arrivée à sa destination, le moment de ses couches approchait. Une maladie, ou d'autres raisons avaient empèché l'empereur d'ètre présent à ce grand événement. Cependant il avait pris des mesures pour qu'en son absence, tout se passa convenablement à la naissance de l'héritier de son trône. Les bohémiens murmuraient de ce qu'un voyage fait si mal-à-propos, les privait du bonheur d'entendre pleurer, pour la première fois, leur futur monarque ; afin de les consoler, on leur permit d'envoyer une députation des plus considérables d'entr'eux, pour assister à la délivrance de l'impératrice, et être témoins du baptême de

leur jeune souverain (car ce devait être un prince). Il n'y eut d'ailleurs personne d'invitée à cette importante cérémonie, que le duc de Bavière, père de Sophie, et le comte de Wirtemberg, son parrein.

Ces derniers, aussi bien que les fidèles bohémiens, arrivèrent à point nommé, et il ne manquait plus, pour chaumer cette grande fête, que le principal personnage, c'est-à-dire, celui pour qui elle se faisait, l'héritier de l'empereur Winceslas.

Cependant le moment tant desiré semble s'éloigner de jour en jour; l'impératrice est attaquée d'une maladie grave, et presque réduite à la dernière extrêmité. Tout le pays fait des prières pour son rétablissement; enfin elle accouche d'une princesse morte.

J'ignore si, dans ces temps-là, c'était une chose rare, que d'être ainsi trompé dans ses plus chères espérances, ou si au moins les princes n'éprouvaient jamais ce malheur; toujours est-il certain que cette triste aventure répandit un tel effroi de proche en proche, qu'on aurait dit qu'il n'était encore rien arrivé de semblable sur la terre. Les personnes qui s'y intéressaient, et il n'y en avait point d'indifférentes, quand il s'agissait de Sophie, si tendrement aimée de son peuple, se divisèrent en deux partis; l'un cherchait les présages qu'on devait ti-

rer de cet événement, et l'autre les causes qui y avaient donné lieu, tandis qu'un petit nombre, seulement, songeait aux suites que l'accident pouvait avoir.

L'art de deviner les présages était alors un des principaux articles de foi; et je n'aurais pas conseillé de contredire ceux qui attribuaient à la princese morte née de Sophie, toutes les cometes, signes célestes et autres phénomènes extraordinaires qui avaient paru depuis dix ans. Ceux qui s'appliquaient à découvrir la cause de cette espérance trompée d'un peuple entier, entendaient encore moins la plaisanterie; et c'eût été un crime à leurs yeux de soupçonner que ce malheur fût l'effet, ou du voyage entrepris dans une grossesse avancée, ou de l'ignorance des médecins, ou enfin du dernier accès de colère qu'avait eu l'impératrice, lorsqu'elle avait appris, par des lettres venues de Prague, que cette Susanne, qu'on lui avait assuré être entièrement congédiée, avait encore une fois reparu; qu'elle occupait publiquement sa place auprès de Winceslas, habitait ses appartemens, et faisait des projets sur sa mort prochaine, qu'elle espérait avoir lieu à l'époque de ses couches.

Des raisons de cette espèce n'étaient d'aucune valeur au jugement de nos sages; leurs recherches allaient beaucoup plus loin.

selon eux, la sorcellerie, uniquement la sorcellerie, avait enlevé au pays ses espérances. Il fallait que le bras de la justice arrêtât promptement le mal, afin d'empêcher qu'il se répandît plus loin, et ne s'attachât peut-être à la personne sacrée de Sophie, qui était toujours entre la vie et la mort. Toutes les femmes de l'impératrice furent emprisonnées, même la princesse de Ratibor; il n'y eut qu'Ida, qu'on laissa tranquillement dans sa chambre; elle n'eut à se plaindre de rien, que de ce qu'on ne lui permettait pas de donner des secours à une maîtresse chérie, qui l'appellait à chaque moment en vain, et assurait qu'elle ne pouvait ni vivre, ni mourir sans sa chère Ida.

Les informations se firent promptement et avec rigueur. Le duc de Bavière et le comte de Wirtemberg, chefs du tribunal, avaient beaucoup trop contracté l'habitude de voir souffrir, étaient trop bons chrétiens, pour user d'indulgence dans une affaire où il était question de sorcellerie. Cependant, quelque rigoureuses que fussent les informations, on n'en relâcha pas moins, dès le premier interrogatoire, toutes les dames qui avaient été arrêtées. On ne fit pas même de reproches à la princesse de Ratibor de ce qu'elle avait si mal veillé à la conservation de l'impératrice, en souffrant qu'on

lui remît la lettre dont nous avons parlé plus haut. On connaissait cette lettre ; on savait qu'après l'avoir lue, Sophie était tombée en faiblesse, qu'elle était revenue à elle pour entrer dans des convulsions, et éprouver un frisson terrible; qu'enfin, depuis ce moment, jusqu'à celui de sa délivrance, elle n'avait pas cessé de courir le plus grand danger : mais on ne faisait nulle attention à cette circonstance. On recherchait seulement les moyens surnaturels qu'on devait avoir employés pour ôter la vie à Sophie et à son enfant. Or, sur cet article, on avait trouvé les dames de l'impératrice parfaitement innocentes.

Ida plaignait sincèrement ses infortunées compagnes d'avoir attiré sur elles le plus léger soupçon d'une chose à laquelle elle croyait de la foi la plus vive, ainsi que tous ses contemporains. Il lui semblait qu'elle n'aurait pas pu survivre un instant à un pareil soupçon. Elle s'estimait heureuse d'avoir été seule exceptée, et espérait, quand elle apprit que la princesse de Ratibor et les autres dames avaient été élargies, et qu'elles continuaient leur service auprès de l'impératrice, qu'elle-même pourrait actuellement revoir sa chère maîtresse.

Un matin elle se fait habiller, afin d'être prête si on l'appelle à la cour, lorsqu'une de ses femmes entre avec un visage où se

peignaient l'horreur et le désespoir; elle portait un billet à la main, qu'elle paraissait vouloir lui donner. A peine a-t-elle fait deux pas qu'elle chancelle et tombe sans connaissance. Ida accourt pour la secourir; elle apperçoit son nom sur le papier, qui était par terre; la curiosité l'emporte sur la compassion, et elle lit ce qui suit. Mais non, elle ne lut point jusqu'au bout; dès la seconde ligne, elle tomba elle-même à côté de sa suivante.

Juge, mon cher lecteur, si elle avait de bonnes raisons de se désespérer.

« *A Ida Munster.*

« Ida! Ida! sorcière! coupable de meun-
» tre, de haute trahison! comparais, Nous,
» les secrets vengeurs de l'éternel, te ci-
» tons, d'ici à trois jours, devant le tribu-
» nal de Dieu! comparais, comparais! »

Juste ciel! s'écria Ida, lorsqu'elle revint à elle, par le secours des ses autres femmes, ai-je bien vu? donnez-moi ce billet. Elle le lit, le laisse aller de ses mains, et s'asseoit, pâle et tremblante, sur son siège.

Alors la suivante raconta qu'elle avait trouvé le matin ce parchemin, attaché à la grande porte qui conduisait à la chambre

de sa maîtresse, que d'abord elle n'y avait pas pris garde, vu qu'elle ne savait pas lire; mais que le peuple, assemblé en foule, l'avait instruite de son contenu, et lui avait ordonné avec menace de le prendre et de le porter à celle à qui il était adressé.

Ida écoutait ce récit à moitié morte de frayeur, sans trop savoir ce qu'elle entendait; si elle avait été plus à elle-même, elle aurait apperçu dans le ton, les regards de celle qui racontait, une indignation, un mépris qui lui auraient paru fort extraordinaires de la part d'une personne de qui elle était habituée à être sans cesse flattée.

— Dieu! qu'ai-je fait? et que dois-je faire, s'écria Ida, en joignant ses mains l'une contre l'autre?

— Ce que vous avez fait, lui répondirent ses filles, vous devez le savoir mieux que tout autre; et, quant à ce qui vous reste à faire, nous n'avons point de conseil à vous donner; il faut que nous vous abandonnions à l'instant même, afin d'éviter que la vengeance du ciel ne nous poursuive aussi.

— Veux-tu également me quitter, demanda Ida à la fille qui lui avait apporté le billet, et qui, touchée de sa situation, s'était jettée à ses genoux, et les arrosait de larmes?

— Dites-moi à quoi je puis vous être utile, et je resterai.

— Coure chez la princesse de Ratibor, et dis-lui...... dis-lui seulement....... je ne sais...... il suffit, tu lui diras tout, tout; tu lui dépeindras mon affreuse situation; qu'elle me donne ses conseils! dieu sait ce qui m'a attiré ce malheur!

La fille sort, et revient peu-après joindre Ida, rapportant pour toute réponse, que la princesse ne la connaissait point.

Elle fit la même démarche auprès de différentes autres dames de la cour, mais aussi inutilement. Ida se rappella alors le duc de Bavière et le comte de Wirtemberg, qui lui avaient toujours témoigné la plus grande bienveillance. Elle s'adressa à eux, et on lui dit de leur part, qu'elle devait avoir recours à dieu, si sa conscience était pure; que, quant au conseil qu'elle demandait, il n'y en avait point d'autre à lui donner, que de ne pas manquer de comparaître à la citation, attendu que, dans tous les cas, sa vie était en danger.

— Comparaître, dit Ida! et où faut-il que j'aille? ne t'est-tu pas informée où se tenait le tribunal secret?

La fille se tut.

— Ma vie est en danger, s'écria l'infortunée Ida après un long et affreux silence! Ciel! qu'ai-je donc fait? ne suis-je pas innocente?

— Dieu veuille que vous le soyez, répondit, en sanglottant, sa femme-de-chambre !

— Oui, j'atteste le ciel que je le suis ; je le jure par celui qui vit éternellement.

Elle resta ensuite long-temps à genoux, le visage couvert, et semblait prier, lorsqu'enfin elle se leva, et continua ainsi : — Que disait le comte de Wirtemberg ?... que je devais chercher de la consolation en dieu ? Eh bien ! dieu m'a déjà consolée, et il me consolera encore davantage par la bouche de ses ministres. Donne-moi ma cape ; je veux aller à l'église ; je veux me confesser. Le révérend père Jean me dira ce que j'ai à faire.

— Vous plait-il d'en courir les risques ? Je vous avertis que le peuple est ameuté contre vous ; il pourrait vous arriver un malheur. — Donne-moi ma cape ; je puis tout risquer : car je n'ai plus rien à perdre. — Il est sans doute inutile de vous accompagner ? — Fais ce que tu voudras.

Ida se met en chemin, sans regarder autour d'elle. Elle s'enveloppe de son mieux dans sa cape, afin de n'être pas reconnue : Par ci, par là, elle entend prononcer son nom accompagné d'imprécations. Le peuple paraissait mieux instruit qu'elle-même de ce dont on l'accusait. Les noms de sorcière, de scélérate, de criminelle de haute

trahison, avaient volé jusques-là de bouche en bouche, sans plus ample explication; seulement alors elle comprit par quelques mots entrecoupés, échappés à des personnes qui la précédaient, que le crime dont on la chargeait, elle devait l'avoir commis sur sa meilleure amie, sur l'adorée Sophie. Plusieurs fois, elle manqua de s'évanouir; ses jambes l'abandonnaient, et elle était obligée de s'appuyer contre les murailles.

Enfin elle arrive à l'église, où elle veut prendre conseil, et recevoir des consolations du seul ami qui lui reste, de son confesseur. Il était déjà tard; elle passe sous les voûtes sombres du temple, se place dans un coin obscur, et attend là le révérend père Jean. Nos mémoires ne nous apprennent point si c'était ce fameux confesseur de Sophie, St. Jean Népomucene, dont la discrétion est encore célèbre partout le monde : ce qu'il y a de certain, c'est que St. Népomucene n'aurait pas pu fournir des preuves plus éclatantes de son amour pour le silence, que celles que donna celui-ci, lorsque cette pécheresse affligée, ou plutôt cette sainte, vint lui ouvrir son cœur.

Ida ne lui cache rien; elle pleure devant lui, soupire, demande conseil, et il se tait; elle insiste pour obtenir un mot, un seul mot de consolation. -- Allez, lui dit-il,

après un long silence; justifiez-vous de votre crime, et alors je vous accorderai l'absolution.

— Mais, quel parti prendre? je suis citée devant la justice, je ne sais par qui; il faut que je me présente, je ne sais où; que dois-je faire?

— Comparaître.

— Et qui seront mes juges?

— Ces terribles inconnus qui rendent la justice en secret.

— Ou tiennent-ils leurs assises?

— Par-tout et nulle part.

Ida, inondée de larmes, n'ose plus faire de question à cet homme au cœur de fer.

Il se lève pour s'en aller. — Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi, s'écrie-t-elle, en le retenant par son habit! il fait nuit; accordez-moi un asyle dans ce couvent, ou donnez-moi un guide qui puisse me ramener sûrement à la maison.

— Les saintes filles qui habitent ici ne vous recevront pas, et personne ne voudra vous accompagner.

Ida cache son visage sous sa cape, et recommence de nouveau à pleurer. Une moment après elle regarde autour d'elle, et se trouve seule. La grande lampe était pendue au milieu de l'église, et répandait une faible clarté. Elle se lève, marche en tremblant dans les détours de ces voûtes sacrées,

erre à travers les rues obscures de la ville, et arrive enfin à sa demeure. Elle ne pleure plus; une espèce de dureté, d'insensibilité totale s'est emparée de son ame. Elle crie à sa suivante d'apporter de la lumière; personne ne répond. Elle entre dans l'antichambre, dans les chambres de ses filles; elle les trouve vuides. — Je suis donc entièrement abandonnée, dit-elle, en gagnant son appartement. -- Ciel! comment ai-je pu mériter un pareil sort? N'y a-t-il donc point de différence entre une accusation et un crime prouvé? -- Serais-je en effet coupable? — On assure qu'il est possible de pécher sans le savoir. -- Oui, oui, cela est, je suis une scélérate, car chacun me regarde comme telle, et le saint homme, père Jean, m'a refusé l'absolution.

Ida était dans cet état terrible, où il n'y a plus qu'un pas à faire pour tomber dans le délire et le désespoir, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre dans son anti-chambre; la porte s'ouvre; on l'appelle par son nom.

— Qui est-là? que me veut-on, répond-elle d'un ton sépulcral?

— Ida! ma pauvre et malheureuse Ida, continue cette voix avec l'accent de la plus vive tendresse!

Ida se lève de dessus le plancher, où elle était couchée. La figure, qu'alors elle pou-

vait appercevoir au moyen d'une lenterne qu'elle portait, s'approche.

— Qui es-tu? serais-tu un de ces terribles inconnus, qui rendent la justice en secret?

— Ne me connais-tu plus? ne connais-tu plus ton père, s'écrie celui qui venait d'entrer? Il rend à ce moment la lumière de sa lanterne plus brillante, jette son manteau, et serre Ida dans ses bras.

Mon père, mon sauveur! ange envoyé du ciel! furent les mots qu'elle eut a peine le temps de bégayer, et elle tomba évanouie sur son sein.

CHAPITRE XVIII.

L'HUMANITÉ est-elle susceptible d'une sensation plus délicieuse, plus forte que celle qu'éprouve, à l'apparition d'un ami, une ame plongée dans l'abîme du malheur. Le cœur d'Ida était trop étroit pour en jouir; elle était prête à succomber. Qu'on songe en effet à tout ce qu'elle avait souffert ce jour-là! qu'on songe à sa surprise, lorsqu'au moment où elle se croit abandonnée de l'univers entier, elle se trouve dans les bras d'un père!

— Cela est-il possible, dit-elle enfin,

quand elle put parler ? cela est-il possible ?.... Mon père ici, dans un pareil moment !

— Ida pouvait-elle penser que celui qu'elle appelle son père, la laisserait un instant seule entre des mains suspectes ? Je me suis mis en chemin en même temps que toi; je t'ai suivie par-tout; j'ai observé toutes tes démarches; je n'ai pas voulu que tu me susses près de toi, pour juger comment tu te conduirais, lorsque tu serais entièrement livrée à toi-même. J'étais déterminée à t'accompagner également à ton retour à Prague, sans que tu t'en doutasses, et j'eusse exécuté cette résolution, si tu n'avais pas reçu ce coup inattendu.

— O dieu ! un coup qui me coûtera la vie !

— Qui te coûtera la vie !.... Voilà une belle manière de défendre ton innocence... Non Ida, tu vivras, tu dois vivre pour faire honte à tes accusateurs, qui desireraient te voir mourir comme une criminelle.

— Qui sont mes accusateurs ?

— J'ai cherché à les découvrir aussi-tôt que j'ai su que tu avais été citée devant le tribunal secret; j'ai couru le jour entier de côté et d'autre, me mettant dans la foule, afin d'apprendre quel pouvait être ton crime. Or, ce qui m'a paru de plus certain, c'est que, lorsqu'on a interrogé les dames de

l'impératrice, la princesse de Ratibor n'a pas trouvé de meilleur moyen pour prouver son innocence, à l'occasion de cette malheureuse couche de Sophie, qu'en t' accusant. Sa déposition a fait du bruit : elle portait, que la princesse de Ratibor, sous le serment le plus solemnel, répondait de toutes les dames présentes; mais qu'il y en avait une d'absente, qui, si les apparences n'étaient pas trompeuses, devait être la coupable.

On lui demanda les motifs de ses soupçons contre toi; on n'a pas pu me rendre sa réponse; j'ai seulement appris que tu devais être entendue, et que les juges avaient témoigné beaucoup de surprise et d'indignation de ce que tu avais été la seule des dames de l'impératrice, qui n'eut pas été arrêtée et interrogée.

Ida ne répondit que par un regard qui exprimait l'inquiétude et la détresse. L'histoire, continua Munster, de cette lettre de sauve-garde, que l'empereur t'a accordée, sur la demande de mon imprudente femme, a été racontée tout au long, avec les interprétations que tu peux imaginer. Les juges se sont regardés les uns les autres. Avons-nous besoin d'une meilleure preuve contre l'accusée, se sont-ils alors tous écriés? pourquoi cherchait-elle une protection extraordinaire, si elle est innocente?

pourquoi a-t-elle voulu rendre impossible de la traduire devant les tribunaux accoutumés, si elle n'a point à se reprocher des crimes secrets, qui, s'ils venaient à être connus, la livreraient aux bras de la justice ? mais doit-elle à cause de cela, demeurer impunie ? et quel moyen reste-t-il pour se rendre maître de sa personne ?

Mes découvertes ne vont pas plus loin, et j'ignore ce qui a été décidé depuis ; on m'a seulement assuré que les juges ne s'étaient séparés qu'à minuit, après s'être engagés par un serment, à ne te point ménager.

Ida se cacha dans le sein de son père, et pleura. — Continuez, continuez, dit-elle en sanglottant, achevez de me percer le cœur, en me racontant les détails de mon affreuse infortune.

— Mon enfant, il est nécessaire que tu saches tout. Comment serait-il possible autrement que tu te défendisses ?

— Et, sans égard pour ma lettre de sauve-garde, je suis citée, moi innocente, je suis citée devant la justice ?

— Tu n'es pas citée à un tribunal civil, mais devant le grand tribunal de dieu ; crains-tu donc, avec ton innocence, de comparaître devant le tribunal de dieu ?

Ah ! si c'était lui qui fût mon juge, répondit Ida, en étendant les mains vers le ciel,

ciel, et en jettant un regard où se peignait la pureté des anges !

— Eh bien ! subis ton sort avec cette consolante espérance ; tu es innocente : il ne peut pas être bien terrible. Ces inconnus qui rendent la justice au nom de dieu, sont tes juges ; ils étaient les seuls devant qui l'on pût te citer. As-tu oublié ces mots, contenus dans ta lettre de sauve-garde : « Que tu ne pourras être traduite en jus- » tice, que devant l'empereur immédiate- » ment, ou devant ceux qui tiennent sa » place dans la chambre criminelle ? »

— Je ne les ai point compris, répliqua la consternée Ida, qui trouvait peu de motifs de consolation dans les discours de son père.

— Penses-tu que des hommes qui ont fait le plus épouvantable serment de juger avec impartialité, pourront méconnaître ton innocence ?

— Je crois tout ce que vous voudrez, répartit-elle d'une voix éteinte ; mais ce dont je suis bien sûre, c'est que je mourrai, s'il faut que je paraisse seule devant ces terribles juges.

— Cela ne sera point ; je t'accompagnerai.

— Et où ? dans quels lieux se tiennent les audiences ? par-tout et nulle part, dit le père Jean. Que signifie cela ?

— Personne en effet n'a encore vu l'endroit où ils s'assemblent ; mais, si tu dois comparaître, il faudra bien qu'on te procure le moyen de trouver tes juges ; et c'est à quoi je vais employer les deux jours qui nous restent.

— Et à qui voulez-vous vous adresser, si personne de cette société secrète ne vous est connue ?

— Dieu le sait ! je n'en connais point ; la seule chose que je sache, c'est qu'ils se trouvent au milieu de nous sous mille formes différentes, sans que nous nous en doutions ; ils marchent à nos côtés, mangent à notre table, et nous l'ignorons : ma voix parviendra cependant jusqu'à l'un d'entr'eux, et celui-ci m'apprendra ce que j'ai à faire.

Ils s'entretinrent ainsi jusqu'au matin. Ida était assise auprès de son père. Tantôt une pâleur extrême se répand sur son visage ; dans d'autres momens, ses joues brûlantes et ses regards enflammés annoncent la fièvre dont elle est consumée. Le vieillard tremble pour sa vie ; il l'engage à boire un petit verre de vin, dans lequel il a mêlé secrètement le jus de quelques plantes narcotiques. Ida s'endort ; Munster la pose doucement sur un lit de repos, ferme sa porte, et va, avant qu'il ne fasse tout-à-

fait jour, travailler à découvrir ce qu'il desirait tant d'apprendre.

CHAPITRE XIX.

IDA passa tout ce jour à dormir; la potion soporifique avait puissamment agi, et elle ne se réveilla, que quand son père vint la joindre à la nuit tombante. Il l'obligea à prendre quelque nourriture qu'il avait apportée avec lui. Le sommeil avait en partie calmé ses agitations; ses forces paraissaient un peu rétablies. La trouvant donc assez tranquille pour entendre le résultat de ses recherches, il lui dit:

— Nous sommes dans un pays qui est le chef-lieu du tribunal secret. Il n'est pas aussi difficile, que je l'avais d'abord craint, d'acquérir à ce sujet les éclaircissemens qu'il nous importe le plus d'avoir. Des citations de la nature de la tienne, ne sont pas ici des choses fort extrâordinaires; et les exemples de gens qui ont échappé à ces vengeurs secrets, ou qui ont été absouts par eux, ne manquent point. Sur quoi on m'a observé qu'il en résulte un honneur infini pour ceux qu'ils déclarent innocens. On m'a raconté une étrange aventure d'un gentilhomme de ce pays,

appellé Conrard de Langen (1), que le tribunal secret a poursuivi inutilement, jusqu'à présent, sans avoir encore pu se saisir de sa personne.

— Et la fuite ne m'est-elle pas aussi possible? — Tu ne peux point, et tu ne dois pas t'enfuir; car tu es innocente. Quant à Conrard, j'ignore s'il est coupable ou non, et son affaire nous est parfaitement étrangère.

Je ne me suis occupé de ce qui le regardait, que parce qu'en entendant le récit de son histoire, il me vint dans l'esprit de chercher à lui parler, ou à un de ses gens, et d'apprendre ainsi ce que nous desirons savoir. Sur les renseignemens que me donna son maître-d'hôtel, je trouvai, par un bonheur inespéré, qu'il était mon ancien frère d'armes, Valter, celui qui, lorsque nous surprîmes les bernois, perdit sa main droite, et fut en conséquence obligé de quitter l'état militaire. Il me raconta beaucoup de choses, et néanmoins ses discours étaient si obscurs, ses phrases si entrecoupées, que je ne savais pas où j'en étais. Grand nombre de chevaliers et de domestiques, de nobles et de bourgeois, me dit-il, sont au service du tribunal secret. Y serait-

(1) Suivant d'autres, il s'appellait Jean de Langen.

il lui-même ?...... Quoi qu'il en soit, il m'assura qu'on employait ordinairement la force pour obliger à comparaître devant ce terrible tribunal ; que rarement ceux qui y étaient cités se présentaient à la première monition, et qu'on enlevait, par-tout où on les trouvait, ceux qui attendaient la seconde ou la troisième. Mais que ceux qui comparaissaient à la première, comme fera mon Ida, avaient l'avantage d'inspirer de grandes présomptions en faveur de leur innocence, et qu'on en agissait avec plus de douceur à leur égard ; que l'unique moyen de parvenir au lieu où s'assemblait le tribunal secret, était de se rendre trois quarts d'heure après minuit sur la place à laquelle aboutissent quatre rues ; que là on rencontrait toujours une personne qui vous conduisait les yeux bandés devant les juges.

Je le remerciai des éclaircissemens qu'il venait de me donner ; je lui dis que tu suivrais cette marche, et que j'étais déterminé à t'accompagner. Valter me regarda fixément : es-tu un d'entr'eux, me demanda-t-il ? Je ne savais pas ce qu'il me voulait, et je ne répondis rien. Il me fixa encore une fois avec plus d'attention, et prononça quelques mots qui n'avaient aucun sens ; je me tus de nouveau. A la bonne heure, reprit-il, après un moment de silence, ac-

compagne-la, ou ne l'accompagne pas, le point est de savoir si on te le permettra; dans tous les cas, cependant, tu peux être certain qu'elle arrivera sûrement au lieu de sa destination: le reste dépend de son innocence.

J'ignore d'où pouvait naître l'espèce de calme que le récit mystérieux de Munster avait procuré à Ida; toujours est-il vrai, qu'après l'avoir entendu, elle se sentit un peu soulagée; elle parlait plus tranquillement de sa position, formait des projets, et cherchait à pénétrer l'obsurité qui l'enveloppait. Il ne lui semblait plus impossible de supporter son malheur, de se justifier, et de vivre encore. Munster de son côté, ne négligeait rien pour fortifier ce consolant espoir.

Peut-être qu'effectivement elle avait apperçu de motifs d'espérance dans ce qu'elle avait entendu; peut-être aussi qu'il en fut d'elle, comme de la plupart des infortunés, qui ne sont terrassés que dans le premier instant de la tempête, et se relèvent ensuite, quand ils ont appris à se familiariser avec le sujet de leurs craintes; ou n'y a-t-il pas plutôt des génies bienfaisans, qui, au moment des plus cruelles douleurs, mêlent, en faveur de leurs protégés quelques gouttes d'une consolation divine, dans le calice d'amertume?

Quoi qu'il en soit, Ida était tranquille; elle dormit cette nuit du sommeil paisible de l'innocence, pendant que son père la veillait. Le jour suivant, et celui qui précédait la nuit où elle devait comparaître, se passèrent de même. Seulement, vers le soir, Ida commença à être tourmentée d'inquiétudes. On était alors dans l'usage de chercher des secours où l'on n'en cherche plus gueres aujourd'hui. Munster propose à sa fille d'aller faire un tour à l'église; elle y consent. On se rend à un couvent fort éloigné de celui du père Jean, et l'on revient soulagé. Un léger souper, auquel le vieillard avait pourvu, et un verre de vin, rendent des forces à Ida; la tranquillité de ces deux victimes d'une cruelle destinée, est telle, qu'elle aurait fait envie à leurs ennemis, s'ils avaient pu y croire. Un certain ton de gaieté régnait même dans leur conversation.

— Dieu! s'écria Ida, en levant vers le ciel un œil serain, je t'ai imploré, afin d'obtenir de toi les moyens de prouver mon innocence, sans songer qu'ils étaient déja entre mes mains. Valter dit qu'on est porté à présumer favorablement de ceux qui se présentent dès la première citation. Je m'y rendrai, mes juges, je me rendrai à votre tribunal, aussi-tôt que vous m'appellerez; ma bonne volonté, ma confiance serviront

de garans à ce que je vous répondrai. Ah! vous me déclarerez innocente aussi-tôt que vous m'aurez vue!

Munster entretint ces heureuses dispositions autant qu'il put. Le temps s'écoulait; minuit sonna; tous les deux l'entendirent, sans paraître y avoir fait attention. La conversation se ralentit; on se tut enfin tout-à-fait. — Comme mon cœur bat, dit Ida, en mettant la main sur son sein. — Quand la lune sera arrivée au-dessus de cette tour, il sera minuit et demi, répondit Munster, qui avait regardé par la fenêtre.

Ida se promenait haut et bas dans la chambre, d'un air agité. — Où est la lune, demanda-t-elle, après quelque temps? — Elle est..... prends ta cape, et mettons-nous en marche. — Dieu! ô dieu! s'écria-t-elle, en tombant à genoux: déja, en ce moment?

Elle pria, et Munster unit ses soupirs aux siens. Elle se leve enfin, et dit, en mettant sa cape, allons, partons.

Ils marchent en silence à travers plusieurs grandes rues. Les genoux d'Ida tremblent de froid, tandis que ses joues sont teintes du pourpre le plus brillant. — Voilà la place, mon père, dit-elle en balbutiant; voilà la place, n'est-il pas vrai? Ils se trouvaient alors auprès du grand clocher de l'église de saint Barthelemy; quatre grandes

rues

rues partaient de là pour aller aboutir aux extrémités de la ville. La place était éclairée par la lune ; et au loin, régnait une profonde obscurité. Ils virent venir à eux un homme, que les ombres de la nuit, et la terreur d'Ida, lui faisaient prendre pour un géant. Un noir manteau l'enveloppait de toutes parts, on ne lui voyait que les yeux. Il s'approcha lentement : Qui êtes-vous, demanda l'inconnu ? — Ida Munster et son père.

— Je cherche la première, l'autre peut s'éloigner.

— Je ne m'éloignerai pas ; je la suivrai par-tout.

—Peux-tu l'accompagner ?........ Cela dépend de la manière dont tu vas me répondre. Comment s'appellent les quatre rues que voilà ? Moi, j'appelle celle qui est éclairée par la lune (1), feu ; celle qui est

---

(1) Les mots ordinaires, comme nous l'avons déjà dit dans la notice qui est en tête de ce volume, auxquels les affiliés du tribunal secret se reconnaissaient entre eux, étaient *steil*, *stein*, *gras*, *grein* ; en français, *escarpé*, *pierre*, *herbe* et *pleurs*. Il y a cependant des gens qui pensent que, dans plusieurs circonstances, on a aussi choisi d'autres mots de reconnaissance.

S. Pfeffinger, t. IV, page 490, prétend que le premier mot doit être *stoc*, en français bâton, et non *steil*, que l'on a mis ici. —

(*Note du traducteur.*)

dans l'obscurité, fer; et les deux autres, quels sont leurs noms ?

Munster garda le silence à cette question dépourvue de sens.

— Eh bien! retire-toi, lui dit l'homme masqué, tu ne nous conviens pas.

— Vous abandonner, mon père, vous abandonner, s'écria Ida en sanglottant. — L'inconnu l'arracha des bras de Munster, et le repoussant même avec quelque vivacité. — Vas donc, dit-il, d'un tón de voix trop doux pour l'action qui l'accompagnait, tu peux me confier ta fille en toute sûreté.

— Quelle est cette voix, se demanda Munster, en s'asseyant sous le portique de l'église? il me semble que je la connais. Durant ce temps, Ida avait été emmenée par son conducteur, qui se retourna encore une fois du côté de Munster, lui fit signe de ne pas les suivre, et disparut bientôt à ses yeux.

CHAPITRE XX.

Cher lecteur, tu desires sans doute accompagner cette innocente accusée devant ses juges; mais serait-il sûr pour moi de t'introduire dans un lieu, qu'aucun œil profane n'a encore vu? Assois-toi plutôt

avec l'honnête Munster sous la tour de l'église de saint Barthelemy. Regarde ; la lune a disparu, l'aurore commence à poindre de ce côté là, bientôt tu apprendras des nouvelles d'Ida.

Munster était autant persuadé que celle qu'il appellait sa fille avait été injustement accusée, que toi et moi pouvons l'être. Valter lui avait assuré, le jour précédent, que si l'on trouvait Ida coupable, il ne la reverrait jamais, attendu que les vengeurs de dieu faisaient exécuter sur le champ les jugemens qu'ils prononçaient ; mais crois aussi, lui avait-il ajouté, que pour peu qu'il y aie quelqu'indice qui puisse servir à la justifier, elle te sera ramenée sûrement au matin, par celui à qui tu l'auras remise la nuit.

Munster, plein de confiance en l'innocence d'Ida, à la parole de Valter, et en la justice du tribunal secret, attendit tranquillement, et ce ne fut pas en vain : car, avant que les habitans des maisons voisines fussent éveillés, sa fille était déja dans ses bras.

— Tu m'es donc rendue, s'écria Munster ? tu m'es donc rendue ? tu es innocente ?

— Je le suis ; j'en jure par dieu, mon juge suprême, quoique personne ne veuille me reconnaître pour telle...... Ah ! vôtre Ida ne vous est rendue que pour bien peu de

temps ; l'épée vengeresse, suspendue sur sa tête, ne tient encore qu'à un fil. Il faut que je me justifie ; et comment le pourrai-je, puisque toutes les vraisemblances sont contre moi ?

Ses sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage ; on reprit en silence le chemin de la maison. La jeune personne s'assit hors d'haleine, s'appuya sur son coude, et essuya ses pleurs sous ca cape.

— Raconte-moi, mon cher enfant, ce qui t'est arrivé ; ne me cele rien.

— Hélas ! je n'ai pas long-temps à rester avec vous ; l'on m'a accordé, par une faveur particulière, de fixer ma résidence chez les Ursulines, jusqu'à ce que mon affaire soit finie, et je présume qu'on viendra bientôt me chercher. Ne vous affligez pas, mon tendre père, vous pourrez m'y voir ; j'en ai demandé la permission.

Munster lui serra la main, et la conjura de nouveau de commencer son récit.

— Comment pourrai-je vous décrire ce que j'éprouvai, lorsque mon conducteur m'arracha d'auprès de vous ? je crus que j'allais expirer ; et cependant il y avait un certain je ne sais quoi, qui semblait m'inspirer de la confiance ; le masque, vous avez dû l'observer vous-même, ne s'est point comporté d'une manière dure ni cruelle ; le son de sa voix était doux ; je vis même

au clair de la lune, une larme rouler dans ses yeux; et, ce qui me donna beaucoup à penser, je m'apperçus, pendant qu'il me conduisait, qu'il lui manquait la main gauche. Serait-ce par hasard votre ami l'honnête Valter.

— O Valter! Valter, s'écria le vieillard! sûrement c'était lui, car à présent je me rappelle aussi le son de sa voix.

— Cette découverte, continua Ida, me tranquillisa; je ne me trouvais plus livrée entièrement à des inconnus, et vous m'aviez toujours dit tant de bien de ce Valter, que je me regardais comme en sûreté avec lui. Nous avions déja marché depuis quelque temps, lorsqu'il me jetta un voile fort épais sur la tête; il me couvrait si parfaitement le visage, qu'il était impossible que je pusse distinguer le chemin que nous prenions. Nous passâmes dans des lieux qui me parurent en friche, ainsi que sur des décombres de pierres; nous montâmes, nous descendîmes, je crus quelquefois m'appercevoir que je respirais l'air de la campagne; dans d'autres momens, j'entendais l'écho retentissant des voûtes sous lesquelles nous passions; nous descendîmes enfin trente marches, que je comptai, je ne sais pourquoi; on m'ôta mon voile, et je me trouvai dans un endroit sombre et obscur, où d'abord je ne pouvais rien distinguer.

Mon conducteur me permit, attendu mon extrême fatigue, de m'asseoir sur une pierre. Mes yeux s'habituèrent insensiblement à l'obscurité du lieu, et je me vis à l'entrée d'une grande place. Etais-je en rase campagne ou non, je l'ignore; car tout autour de moi, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, j'appercevais de hautes murailles, et au-dessus, le ciel étoilé. Dans le lointain, on remarquait, à la lueur des lumières, qui, quoique très-multipliées, n'éclairaient que faiblement cet immense endroit, des figures d'hommes habillés de noir, dont quelques-unes s'approchèrent, et joignirent mon conducteur. Tous ces gens étaient masqués comme lui, et ils ne causaient entr'eux, que par signes, ou n'articulaient que quelques mots entrecoupés. Leur nombre augmentait à chaque instant; ils devaient être, à vue d'œil, plusieurs centaines de personnes. Le silence, qui régnait dans cette assemblée, et qui n'était interrompu que par mes pleurs et mes soupirs, me paraissait incompréhensible.

Tout-à-coup, j'entendis le son lugubre d'une cloche; on la teinta par trois fois, et je me sentis saisie de la plus vive frayeur. Le lieu où nous étions fut mieux éclairé; alors, j'apperçus un cercle, composé d'un grand nombre de masques habillés de noir, assis sur des sièges de la même couleur,

que mon conducteur me déclara être mes juges. — Vous allez être appellée à l'instant, me dit-il tout bas; apprêtez-vous, si vous avez la conscience nette, à répondre avec courage; ôtez cette cape, continua-t-il un moment après, il faut que vous comparaissiez à visage découvert.

Il avait à peine achevé de parler, qu'une voix rauque cria d'un ton épouvantable:

« Ida Munster! Ida, Ida, sorcière! accu-» sée de meurtre, de haute trahison, com-» parais! Nous, les secrets vengeurs de » l'être invisible, te citons devant la jus-» tice de dieu! comparais, comparais! »

Quoique ces terribles expressions me fussent connues, je ne puis exprimer le saisissement qu'elles me causèrent. Mon cœur se soulevait; mais tout aussi-tôt le sentiment de mon innocence me donna un courage surnaturel. Je me présentai la tête haute, et promenai hardiment les yeux sur toute l'assemblée, sans témoigner la moindre crainte. — Je ne dois pas répondre à une pareille citation, m'écriai-je, d'une voix que mon indignation rendait plus forte. Mon nom est Ida, je ne suis point coupable.

— Approche, me dit de dussus son trône, celui qui semblait être le chef du tribunal, et écoute les plaintes qu'on porte contre toi, ainsi que les témoins, qui en attestent la vérité.

Je m'avançai, et tombant à genoux : je jure, répondis-je d'un ton assuré, je jure, par celui qui vit éternellement, que je ne suis pas une sorcière, que je n'ai assassiné personne, que je n'ai point commis de crime de haute trahison, et que tout ce que les témoins déposent contre moi est faux.

La discussion commença ; mais, ô mon père ! comment vous raconterai-je ce dont on m'accusa ? est-il possible qu'on puisse faire un crime des plus petites bagatelles, ou du moins en tirer des indices d'un crime supposé ?

La boucle de cheveux de l'impératrice, fut le premier reproche qu'on me fit. Hélas ! je fus obligée de la donner ; et le réseau d'or auquel elle était attachée, m'est actuellement inutile......... Ce cher souvenir, que je portais dans mon sein, devint une des plus fortes preuves contre moi. Vous savez que hier soir, pendant l'obscurité, je me suis égratignée la joue ; il y avait du sang à mon voile : eh bien ! on en a conclu que c'était le même voile que celui avec lequel j'avais étanché le sang de l'impératrice le jour de ses nôces, lorsqu'elle se fit la légère blessure dont vous avez entendu parler. On me demanda à quel propos je portais ces choses-là sur moi ? Si je n'avais pas dit une fois à une de mes amies qu'aussi long-temps que la boucle de cheveux de

Sophie resterait sur mon cœur, l'impératrice serait forcée de m'aimer? On m'objectait que j'avais tellement ensorcelé cette princesse, qu'elle ne pouvait se passer un jour de moi, ni de ma harpe; et on alléguait, pour preuve, qu'elle avait avoué tout nouvellement, pendant sa maladie, qu'il lui était impossible de vivre, ou de mourir sans moi.

—A-t-elle dit cela, m'écriai-je avec l'air du ravissement? O femme incomparable! que ne puis-je la voir encore une fois! que ne puis-je au moins, si je dois périr, mourir à ses pieds! On m'imposa silence, et les interrogations continuèrent. On me demanda d'où venait les richesses de mes père et mère, après avoir perdu par le feu tout ce qu'ils possédaient? par quel moyen surnaturel j'avais été instruite que cet incendie devait avoir lieu? et pourquoi j'avais été assez scélérate, pour n'en pas avertir la ville ni mes parens, ayant au contraire poussé la méchanceté jusqu'à les abandonner et me sauver seule; ce qu'était devenu Herman d'Unna, sur qui j'avais jetté un sort pour le rendre amoureux de moi, auquel j'avais tellement ôté l'usage de la raison, qu'il avait couru pendant trois jours le pays, sans savoir ce qu'il faisait, et qu'après cela j'avais vraisemblablement fait assassiner.

Au nom de Herman assassiné, je tombai

par terre sans connaissance. On me fit revenir, et je commençai hautement à déplorer sa mort. O ciel! s'il était vrai qu'il fût mort.

Ici les larmes d'Ida étouffèrent sa voix, et elle ne cessa de pleurer, que lorsque Munster fut parvenu à la tranquilliser, en lui assurant qu'il avait reçu, depuis peu, une lettre de Herman.

Les plaintes, continua Ida, qu'on faisait contre moi, devenaient toujours de plus en plus désespérantes. On n'oublia pas le prince italien, qui avait abandonné la princesse de Ratibor, et que, par la vertu d'un sort, je devais avoir attiré dans mes lacs; et enfin le dernier reproche, le plus cruel de tout, fut la malheureuse couche de l'impératrice, qu'on m'attribuait, ainsi que le danger dans lequel elle se trouve encore en ce moment.

Dieu sait ce que j'ai répondu sur ces différens chefs d'accusation. La seule chose dont je me souvienne; c'est que, moi qui me croyais si faible, si timide, je me sentis animée par des forces surnaturelles, je ne restai court sur aucun de ces articles. Je parlai peu et avec réserve; mais ce que je dis devait avoir du poids; car je réduisis plusieurs fois mes accusateurs au silence. Le ciel commença alors à devenir moins obscur; les coqs chantaient dans le lointain, et

annonçaient le point du jour. A l'instant toute l'assemblée se leva.

Alors celui qui la présidait m'adressa ces paroles : « Ida, tu es toujours sous le tranchant du glaive, on t'accorde vingt-un jours pour apporter des preuves incontestables de ton innocence ; ta promptitude à comparaitre à la première citation, est cause que nous te laissons actuellement aller en paix ; mais ne songe point à prendre la fuite, nos yeux et notre bras se trouvent par-tout, comme la présence de l'éternel. »

Je me prosternai au pied du trône, et je sollicitai la permission de me retirer dans un couvent de religieuses. On m'accorda ma demande, et l'on me promit de plus, en considération de mon sexe et de ma jeunesse, une grace extraordinaire, sans me dire en quoi elle consistait.

On me voila de nouveau, et l'on m'emmena. Je priai, durant le chemin, mon conducteur, de s'intéresser en ma faveur, afin d'être placée aux Ursulines, où j'étais dans l'usage d'aller, et d'obtenir la permission de vous y recevoir. Il m'assura qu'il pouvait m'accorder cela de sa propre autorité, et qu'on s'en rapportait à lui sur ces sortes de choses. Je voulus continuer à lui parler ; mais il devint encore une fois aussi silencieux que le soir précédent ; il m'abandonna au coin de la rue, vraisemblable-

ment, pour ne pas être reconnu de vous au jour, et il me montra de loin que vous m'attendiez sous le portail de l'église de St. Barthelemy.

-- Chère Ida, s'écria Munster, lorsqu'elle eut fini! console-toi! je pense que ton affaire prend une bonne tournure; et je vais de plus faire encore aujourd'hui une démarche, que l'absence de la personne sur laquelle je fonde mon espoir, a rendu jusqu'à présent inutile. Le jour où tu as été citée, et avant que je t'eusse vue, je suis allé chez le comte de Wirtemberg, pour l'instruire de choses de la dernière importance, et qui t'auraient été d'un grand secours, s'il les avait sues. Je fus toutefois éconduit, sous prétexte qu'il était absent, et qu'il ne reviendrait que dans trois jours; ces trois jours sont écoulés, et je me rendrai chez lui, immédiatement après qu'on t'aura conduite à ton couvent.

-- Peine inutile! je m'étais également adressée à lui, attendu qu'il m'avait toujours paru bien disposé à mon égard; mais lui aussi m'a abandonnée. D'ailleurs il ne s'est peut-être pas absenté; et s'il n'a pas voulu vous recevoir, c'est uniquement parce que sachant que vous êtes mon père, il a craint que vous ne la sollicitassiez pour moi.

-- Tu dis qu'il ta toujours témoigné de

l'intérêt, répliqua Munster, après un profond silence ; quelle preuve t'en a-t-il donnée ?

--Vous savez, mon père, qu'on est naturellement porté à regarder la plus petite marque d'attention des grands, comme une preuve de l'intérêt qu'ils prennent à nous. Or, dans le temps où tout me riait, il semblait me traiter avec bonté. Je me rappelle encore du moment où il me vit pour la première fois, dans le cabinet de l'impératrice ; il me distingua de toutes mes compagnes ; il me marqua des égards qui m'embarrassèrent singulièrement ; et lorsque la princesse, selon son usage, lui déclina mon nom, ce nom chéri qui sera toujours honorable pour moi, afin de lui apprendre que je n'étais point demoiselle, le comte n'en devint que plus attentif. Munster, reprit-il, Ida Munster ?...... Ce nom d'Ida est doux à mon oreille, il me retrace le souvenir d'une tendre épouse, que j'ai perdue, hélas ! depuis long-temps. La grande maîtresse observa qu'on pouvait par-là reconnaître l'orgueil de mes parens, puisqu'ils m'avaient donné le nom d'une princesse ; mais le comte ne parut point touché de cette réflexion ; il s'approcha, et m'embrassa affectueusement. Je suis bien aise, dit-il en souriant, que vous soyez la fille d'un bourgeois ; car, avec une dame,

je n'aurais pas osé manifester aussi librement l'amitié que vous m'inspirez. La pricesse de Ratibor, qui se trouvait à côté de moi, me regarda d'un air méprisant, et ses yeux semblaient me dire que le propos du vieux comte était fort humiliant pour celle à qui il s'adressait : mais trop simple, trop peu vaine pour être de son avis, je baisai la main de ce respectable vieillard, et reçus encore en rougissant un baiser sur le front. Depuis ce moment, il demandait toujours après moi, m'appellait son Ida, s'informait de mes parens, et me disait qu'il avait eu autrefois à son service un nommé Munster, qui était un très-brave homme, et beaucoup de choses de cette espèce, dont le peuple tient tant de compte aux grands. J'avais long-temps cru avoir acquis en lui un protecteur ; mais actuellement qu'on veut m'opprimer, je n'ai que trop appris à connaître mon erreur.

Munster ne répondit rien à Ida ; il n'en aurait d'ailleurs pas eu le temps : car, à l'instant, on vint chercher la jeune personne, pour la mener dans le couvent qu'elle avait choisi. Le père et la fille prirent tendrement congé l'un de l'autre, et promirent de se revoir bientôt.

CHAPITRE XXI.

MUNSTER paru dès le lendemain au parloir des Ursulines. J'ai des choses étranges à te raconter, dit-il à Ida; lis ce papier: un grand nombre d'affiches semblables sont aujourd'hui placardées à tous les édifices publics.

Ida lut. « Nous, les juges secrets des » crimes, et les protecteurs de l'innocence, » nous nous tournons vers les quatre parties » du monde, et disons : si quelqu'un ose » venir prendre la défense d'Ida accusée, » qu'il comparaisse! »

Dieu! dieu, s'écria Ida en élevant vers le ciel ce papier! je le sens, tu ne m'abandonnes pas entièrement, tu veux me sauver!

— J'étais allé, continua Munster, chez mon ami Valter, à qui j'ai montré ce billet. Il a souri, et m'a assuré que cette proclamation était une grace extraordinaire dont tu pouvais te glorifier, parce qu'il n'y avait presque pas d'exemple qu'on eût accordé un défenseur à une personne prévenue de sorcellerie, et encore bien moins, qu'on appellât tout le monde à venir plaider sa cause. Je lui ai dit la résolution que j'avais

prise, de me présenter moi-même, et de me charger de prouver ton innocence. Il a secoué la tête, et a ajouté : si vous étiez un des affiliés du tribunal secret, et si vous pouviez dire : « Je jure par notre terrible serment que ma fille est innocente ; » cela pourrait être d'un grand poids, et équivaudrait à une justification complète; mais, sans cela, votre serment serait compté pour rien. Ni père, ni mari, ni frère, ni aucun autre parent, s'ils sont des profanes, ne peuvent prendre la défense d'un accusé au tribunal secret; seulement, dans le petit nombre de cas où l'on accorde cette liberté aux profanes, il faut que ce soit un étranger qui remplisse cette fonction; et alors, afin qu'il aye le temps de se présenter, on met un intervalle de vingt-un jours entre la première et seconde séance du tribunal.

— Tu m'étonnes, ai-je repris; tu parles de cette affaire comme si tu y avais été présent. Ne me serais-je pas trompé ? serais-tu réellement ?.....

Valter rompit la conversation d'un air mécontent, sans répondre à ma question. Il me dit de m'en aller, et me pria de ne plus venir le voir, si je voulais continuer de l'interroger ainsi.

En le quittant, je me suis rendu chez le comte de Wirtemberg, où ce que tu avais prévu est arrivé : on m'a refusé sa porte, et

cependant,

cependant, il faut absolument que je lui parle. Il m'est en conséquence venu dans l'esprit un expédient, au moyen duquel j'espère enfin avoir accès auprès de lui. Tu connais la chaîne d'or que je t'ai donnée le jour où tu as atteint ta dixième année, je l'ai...... suffit, il y a un rapport entre ce bijou et le comte de Wirtemberg, et je pense qu'on ne me renverrait plus, si je le lui faisais remettre, en lui rappellant certains événemens. -- Veux-tu donc me donner cette chaîne, qui ne te sert plus à rien en ce moment ? elle te sera rendue d'une manière bien plus flatteuse que tu ne t'y attends.-- Quoi ! tu parais interdite ! aurais-tu perdu cet important bijou ? serait-ce lors de l'incendie, qui nous a privé d'une partie de notre bien ? -- Mais, non ; ta mère m'a assuré, quand je lui en ai parlé, qu'il avait été sauvé ; que tu l'avais sur toi, lorsque tu te rendis à l'église. — Parle, Ida, que dois-je croire ? -- Je te proteste que cette perte serait plus sérieuse que tu ne penses.

-- Mon père, s'écria Ida toute consternée ! je...... ma mère...... enfin elle n'est plus entre mes mains ; je l'ai donnée à Herman d'Unna, lorsque.....

-- Imprudente fille ! tu as détruit toi-même ton bonheur. — Et ma femme. — Comment a-t-elle pu ? — Herman est donc le posses-

seur de ce bijou ? — O que ne puis-je le trouver, le lui reprendre ! il pourrait en ce moment te sauver la vie.

Munster s'abandonne au désespoir ; Ida s'efforce de l'adoucir : elle sollicite un pardon, dont elle se croit digne ; mais inutilement. Elle lui présente un anneau qu'elle avait reçu en même temps que la chaîne ; il le repousse, en disant que l'un devient inutile sans l'autre. Ida, toute éplorée, lui demande l'explication de ce mystère. Il s'arrache de ses bras, et pour la première fois de sa vie, la quitte avec toutes les marques du plus vif mécontentement.

Comme il était impossible à Ida d'imaginer l'importance dont pouvait être la perte d'une pareille bagatelle, elle n'y pensa bientôt plus, et il ne lui resta d'autre regret que celui de la mauvaise humeur qu'elle avait occasionnée à son père, mauvaise humeur qu'elle espérait bien faire cesser dès sa première visite. Elle n'ignorait pas combien il l'aimait, combien ses prières, ses larmes avaient d'empire sur lui. Toutefois ce fut en vain qu'elle l'attendit ce jour-là et les deux jours suivans. Elle devint alors inquiéte, et obtint de la supérieure du couvent, qui lui était fort attachée, la permission d'envoyer demander après lui dans la maison qu'il avait habitée jusqu'à présent. On trouva son appartement fermé ; les voi-

sins ne purent en donner des nouvelles. On s'adressa à Valter; sa réponse fut, que la dernière fois que Munster était venu chez lui, il l'avait congédié d'une manière un peu malhonnête, que cela l'avait peut-être indisposé, et que depuis il ne l'avait pas revu.

Quelle surprise pour Ida! avait-elle besoin de nouveaux sujets d'inquiétude? des vingt-un jours de répit qu'elle avait obtenus, il y en avait déja quatre de passés. Les autres s'écoulèrent à travers mille terreurs, jusqu'au dernier; et dans ce jour unique, qui lui restait, il fallait se procurer ce qu'elle n'avait pas pu trouver pendant tous ceux qui l'avaient précédé; il fallait produire des preuves incontestables de son innocence, ou mourir. Qu'on juge de l'effroyable situation de cette pauvre fille! il semblait que tout ce qui devait servir à la consoler se fût anéanti à jamais. Elle entendait parler du rétablissement de l'impératrice; elle aimait à croire que cette princesse ne savait rien de son malheur, ou du moins qu'elle n'en était informée qu'imparfaitement; elle espérait, si elle parvenait à l'en instruire, qu'elle ferait tout pour elle. Mais, quelles que fussent les tentatives des religieuses pour avoir accès auprès de Sophie, elle n'y réussirent pas. Et quand, enfin, le dernier jour commença, quand

une seule, d'assister à cette cérémonie. — Aussi-tôt une joie universelle se manifeste, et l'on envoie à l'instant une députation à Ida, pour lui faire part de la résolution que la communauté vient de prendre.

Celle-ci fut enchantée, et vivement reconnaissante de la marque d'intérêt qu'on lui donnait; et déja elle semblait prononcer du bout des lèvres un vœu que toutes les religieuses auraient reçu avec le plus grand plaisir. Elles comptaient d'ailleurs bien là-dessus, et elles imaginaient qu'un accident imprévu pouvait seul y mettre obstacle. Minuit sonna; le chemin qui menait à l'église de St. Barthelemy était long; il n'y avait point de temps à perdre; on fut même contraint de renoncer à la bénédiction solemnelle qu'on s'était proposé de recevoir dans l'église du couvent, avant de faire ce pas important; bénédiction qui aurait peut-être entraînée la pieuse Ida à quelque promesse indiscrète. On prit en hâte ses voiles; on visita légèrement, et avec promptitude, les cellules des jeunes religieuses, afin d'empêcher qu'aucune d'elles ne s'avisât d'empiéter sur les droits des anciennes; on traversa les longs corridors du couvent; on ouvrit la porte, et l'on passa, avec un secret battement de cœur, de l'enceinte de ces murailles sacrées, dans un monde corrompu.

Le cœur d'Ida battait également. Elle suivait, à la lueur des étoiles, et accompagnée de ces saintes filles, le même chemin qu'elle avait déja fait avec son père. La supérieure à côté de laquelle elle marchait, l'accablait de motifs de consolation, et de pieuses exhortations; mais le silence qu'avait autrefois observé Munster, durant cette triste route, était bien plus conforme à sa situation; et il n'y a rien qu'elle n'eùt volontiers donné, pour pouvoir aussi en ce moment pleurer tranquillement, et sans être interrompue.

On arriva enfin au lieu prescrit. Son conducteur masqué, qui l'attendait déja, se trouva embarrassé en la voyant environnée d'un si nombreux cortège; cependant la présence des religieuses parut faire sur lui une impression favorable. Il s'inclina profondément pour les saluer, donna le temps à Ida de prendre congé d'elles, lui offrit amicalement le bras droit, et s'éloigna lentement, tandis que les religieuses les suivaient des yeux avec une extrême curiosité. Quand ils furent arrivés au coin d'une rue, et que son conducteur lui couvrit, comme la première fois, la tête d'un voile, elle s'apperçut encore que la main gauche lui manquait. Ah! s'écria Ida, pourquoi voulez-vous donc me cacher que vous êtes Valter? Il serait si consolant pour

moi de savoir que je suis entre les mains d'une personne connue, d'un brave et honnête homme ! —— Un murmure qui annonçait le mécontentement fut la seule réponse à cette question. Tous les deux se turent, et ils parvinrent, beaucoup plutôt que la fois précédente, à l'endroit de leur destination.

Le lieu dans lequel on la conduisit lui parut différent du premier; le plafond était le même, le ciel étoilé; mais il ne semblait pas entouré d'un cercle de hautes murailles; au contraire l'œil, aussi loin qu'il pouvait s'étendre à travers l'obscurité, n'était borné d'aucun côté; seulement d'épais buissons couvrait celui par où Ida arriva; ils se prolongeaient vraisemblablement autour de cette place, quoiqu'on ne les apperçût pas à cause de leur trop grande distance. Ida sentait qu'elle marchait sur le gazon, et il lui paraissait, d'après différentes circonstances, qu'elle se trouvait dans un endroit boisé, et même dans une forêt qui ne lui était pas inconnue: ce qui était possible; car il n'est point de lieu, comme disent les écrivains de ce temps-là, *qui ne puisse servir aux séances du tribunal secret, pourvu qu'il soit caché et à l'abri de toute surprise.*

Cette seconde assemblée était aussi nombreuse que la première, mais on n'y voyait

pas

pas aussi bien, et le silence était peut-être encore plus grand. La cloche donna le signal accoutumé, et la voix qu'Ida avait déja entendue une fois, dit :

« Nous, les serviteurs du dieu invisible,
« qui jugons en secret, nous nous tournons
« vers les quatre parties du monde, et t'ap-
« pellons toi défenseur d'Ida accusée, com-
« parais, comparais !

Ce cri fut répété par trois fois. Le lieu de la scène devint plus clarteux, et Ida voulut s'avancer, sans être appellée. — Vous n'avez rien à répondre aujourd'hui, lui dit tout bas son conducteur ; tenez-vous tranquille.

Ida envisagea alors avec plus de calme ces terribles inconnus. Un sentiment de joie et d'espérance remplit son cœur, et fut porté au plus haut dégré, quand, au troisième appel, il se présenta une figure qui, quoique masquée comme les autres, avait un port si noble, qu'intérieurement la jeune accusée lui donna la préférence sur tous les assistans.

Le défenseur de l'innocence avança lentement, et se plaça devant le trône du chef du tribunal. « Me voici, dit-il, faites-moi « mourir, si Ida est coupable. »

On commença à instruire l'affaire. Les questions qu'on avait déja faites à Ida furent reproduites de nouveau ; mais elle ne

les entendit plus avec la même terreur que la première fois. L'inconnu savait répondre à chacune d'elles, et elle se croyait parfaitement justifiée; ses juges n'étaient pas aussi faciles à contenter. L'aventure de la boucle de cheveux, qui, dans ces temps d'ignorance, paraissait si suspecte, n'en restait pas moins vraie; les paroles qu'elle avait dites à ce sujet à la jeune princesse de Ratibor, ne pouvaient être désavouées, et témoignaient contre elle. L'impératrice n'était pas encore entièrement guérie, et Herman d'Unna, qu'on taxait Ida d'avoir assassiné, ne se trouvait, à ce qu'on assurait, nulle part.

Le défenseur de l'innocence demanda qu'on attendît le rétablissement de Sophie, et qu'alors on la laissât prononcer sur la vie d'Ida, vu que si cette dernière était coupable, la princesse pourrait donner à son sujet des renseignemens beaucoup plus positifs que ceux qu'on avait eus jusqu'à présent; mais cette proposition fut rejetée. Quant à la plainte relative au meurtre de Herman, il offrit de fournir à l'instant la preuve du contraire. On lui imposa silence, et on le ramena au point capital de l'affaire, qui consistait à justifier Ida de l'accusation de sorcellerie. Son protecteur sentit la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de répondre à une pareille accusation, et il

garda un morne silence, qui répandit une vive terreur dans l'ame de la jeune Munster.

Revenant cependant à lui-même, il s'écria enfin : je connais le danger de ma position; je sais que, dans ce tribunal, personne ne peut prendre la défense d'un accusé, sans être obligé de subir la même peine que celui-ci, s'il est trouvé coupable. Eh bien! me voici; mettez-moi à mort s'il n'y a plus de salut pour Ida! mais je prends le ciel et la terre à témoins qu'elle est innocente...... Tremblez! son sang trouvera des vengeurs; elle n'est point la fille d'un bourgeois obscur, c'est celle d'un prince.

Il s'éleva à l'instant un murmure dans toute l'assemblée. La plus grande partie le taxait d'avoir imaginé cette fable, afin de traîner le procès en longueur. On décida en conséquence qu'il ne fallait pas laisser l'inconnu en liberté, jusqu'à ce qu'il eût prouvé ce qu'il venait d'avancer. Aussi-tôt on lui mit la main sur le collet. « Ils le tuent, s'écria Ida! ils le tuent! » En prononçant ces mots, l'assemblée entière lui parut nager dans un épais brouillard, les lumières s'éteignirent, un bruit épouvantable se fit entendre à ses oreilles, et elle tomba sans connaissance.

CHAPITRE XXII.

IDA revint insensiblement à elle-même ; les aventures de la nuit précédente lui semblaient un rêve ; le jour commençait : elle regarda autour d'elle, et se vit sous le portail de l'église de St. Barthelemy. Elle se mit sur son séant et voulut se lever, mais cela fut impossible. Il sortit alors d'une des rues, qui se croisaient, un homme qui vint à elle, et qu'elle reconnut pour Valter. Elle lui tendit les bras, et l'appella de toutes ses forces ; il s'approcha en hâte. — Venez, dit-il, que je vous remène à vos religieuses. — Mais j'oubliais presque de vous demander ce que vous êtes venue faire ici. — Avez-vous oublié ce qui s'est passé la nuit dernière, répondit Ida, qui commençait à se remettre ? il me semble que vous y étiez présent aussi bien que moi.

— A quoi servent ses propos inutiles, répliqua-t-il avec humeur ? Venez avant qu'on ne nous surprenne ici.

— Dieu ! s'écria Ida, que deviendrai-je ? parlez ; que me reste-t-il à faire ? Vous savez que tout, jusqu'à ma dernière espérance, est anéanti.

Valter se tut et réfléchit quelque temps ;

après quoi il sentit que, s'il voulait bien jouer son rôle, il fallait feindre d'ignorer ce qu'elle voulait dire.

Ida le supplia d'avoir pitié d'elle, de ne pas lui être contraire; puis elle ajouta : vous pouvez me donner les meilleurs conseils; car vous ne me persuaderez jamais que vous n'êtes pas instruit de tout. — Valter s'impatienta. Elle prit à témoin sa main gauche qui lui manquait, pour lui prouver qu'il était véritablement son conducteur. Lui, de son côté, montra son habit, qui n'avait aucune ressemblance avec celui d'un masque. Ida remplie d'inquiétudes d'une bien plus grande importance, garda enfin le silence, et ils arrivèrent au couvent.

Qu'il me soit permis de jetter un voile charitable sur la manière dont la jeune Munster fut accueillie par les Ursulines, qui croyaient ne revoir cette malheureuse fille que justifiée.

Dans les commencemens, elles furent irritées de ce qu'on n'avait pas traité plus favorablement une personne à qui elles avaient rendu des honneurs aussi marqués. Mais insensiblement les doutes s'en mêlèrent; on se demanda si Ida était bien réellement aussi innocente qu'on le croyait au couvent. On commença à la négliger; on ne la consolait plus; on n'allait plus s'en-

tretenir avec elle dans sa sollitude, et les choses furent bientôt portées à un tel point, que le vieux Valter, qui journellement la visitait au parloir, devint son unique ressource.

Ida ne savait pas ce qu'elle devait penser; elle se voyait dans une position alarmante, et cependant celui qui s'était présenté au tribunal pour la défendre, l'occupait davantage.

— Ne soupçonnez-vous pas, demandait-elle à Valter que ce soit mon père?

Celui-ci fit un signe d'improbation.

— Qui serait-ce donc? qui pourrait-ce être?

— Je l'ignore.

— O Valter, je vous en conjure, vous le savez! dites-le moi.

— Voulez-vous, avec ces propos, me chasser d'auprès de vous?

— Eh bien! soyez au moins favorable à mon défenseur, si vous le pouvez, et tâchez de découvrir où est mon père.

— Votre père? le connaissez-vous?

Ida le regarda avec des yeux étonnés, et réitéra sa demande.

Valter répondit encore d'une manière équivoque; et comme il s'apperçut qu'elle n'avait pas fait attention à ce que l'inconnu avait déclaré relativement à sa naissance, et qu'elle se croyait toujours la fille de

Munster, il retomba encore une fois dans son silence mystérieux.

Ida se mit alors à pleurer, en reprochant au vieillard sa dureté. — Tranquillisez-vous, Ida, reprit-il enfin; ayez bonne espérance; bientôt peut-être votre sort changera.

— Voyez, lui dit-il un jour qu'il vint la trouver le matin, voyez l'accomplissement de ma prédiction. Elle avait déja vu trop souvent des placards du tribunal secret, pour ne pas reconnaître celui-ci, et elle trembla de le lire, malgré la manière agréable dont on le lui présentait. Valter fut donc obligé de lui en faire la lecture. Il contenait -- cher lecteur, représente-toi le ravissement d'Ida, il contenait une déclaration solemnelle de son innocence, et une absolution générale de toutes les plaintes portées contre elle. La joie fit sur elle le même effet qu'avait déja produit si souvent la douleur. Elle revint de son évanouissement, et ce fut pour recommencer mille fois à demander si cela était bien vrai, si on ne la trompait pas. Cette heureuse nouvelle se répandit bientôt; les religieuses accoururent, et les complimens, les assurances d'amitié, les prières de ne les jamais quitter, de rester toujours une habitante de leur tranquille demeure, ne finirent point. Ida n'avait pas oublié que, pendant les derniers jours, on lui avait souvent et

clairement donné à entendre que, son innocence n'étant point reconnue, son séjour dans le couvent ne pouvait être de longue durée; mais elle était trop heureuse, pour rappeller actuellement la mémoire de ce mauvais procédé. Elle répondit aux honnêtetés des religieuses avec sa franchise accoutumée, quoiqu'elle fût très-résolue de sortir incessamment d'une maison où l'on passait si facilement d'une extrêmité à l'autre.

Dans ce moment, on l'avertit qu'il y avait à la porte du couvent, un carrosse qui avait ordre de la mener chez le comte de Wirtemberg.

Ida pouvait espérer qu'aussitôt que sa justification serait connue, l'ancienne amitié de ceux qui l'avaient abandonnée dans son malheur, se réveillerait; et il lui était infiniment doux de voir que le comte de Wirtemberg, qui lui avait toujours montré un grand attachement, fût un des premiers à se souvenir d'elle.

Elle se hâta donc de monter dans le carosse qu'il lui avait envoyé, et s'entretint, durant le chemin, de mille rêves agréables. Elle pensait trouver chez le comte de Wirtemberg son père et son défenseur inconnu, être ramenée par lui à l'impératrice. Et que n'espère pas une jeune personne, qui est portée à regarder le plus léger sou-

rire de la fortune, comme des arrhes assurées de ses plus insignes faveurs?

Tout semblait en effet annoncer qu'Ida ne serait pas entièrement trompée dans son attente. Elle vit le vieux comte de Wirtemberg venir en courant au-devant d'elle, et la serrer dans ses bras avec une ardeur, qui lui aurait paru fort étrange, si, dans sa position actuelle, elle avait eu le temps d'y réfléchir. Le comte la conduisit dans son cabinet, à travers une foule de courtisans, qui se baissaient jusqu'à terre pour la saluer. Ida! Ida! s'écria-t-il alors, en la prenant de nouveau dans ses bras, mon cœur ne m'avait pas trompé!

La timidité de notre héroïne fut effrayée de ces vifs témoignages de tendresse de la part d'un étranger. Elle se débarrassa de lui, et se jetta à ses genoux.

Monseigneur, lui dit-elle, l'accueil flatteur dont vous m'honorez, la bonté avec laquelle vous daignez vous intéresser à mon bonheur, me font croire que vous ne vous refuserez pas à y mettre le comble. Je desirerais voir mon sauveur, afin de le remercier, et mon père que j'ai perdu. Le premier, à ce que je pense, ne doit pas être bien loin; et pour retrouver l'autre, cela ne doit pas être difficile à un prince aussi puissant.

—— Ton sauveur, ton père, reprit le

comte; envisage-les tous deux dans une même personne. Ida regarde autour d'elle, et vois qu'elle est seule avec le comte, qui la presse encore une fois contre son sein. — Elle le considère avec des yeux surpris, et n'ose pas lui rendre ses caresses. — Tu ne me crois pas? ton cœur ne te parles pas pour moi? Je suis ton père, te dis-je, regarde ce bijoux; c'est lui qui m'a découvert le secret de ta naissance. Ida apperçoit entre les mains du comte la chaine qu'elle avait autrefois donnée à Herman; et le souvenir de son amant embrouille encore davantage ses idées sur des choses qui, pour elle, n'étaient pas trop faciles à comprendre.

Le comte a pitié de son embarras; tu doutes, s'écria-t-il! il faut te convaincre. Il fait un signal; la porte voisine s'ouvre, et le vieux Munster entre. Ni celui-ci, ni le comte n'ont le temps de prononcer un seul mot; car Ida court à l'instant se jetter dans les bras du vénérable vieillard, et lui dit: ô mon père! est-il possible que je vous revoye encore? — Non, madame, répondit Munster, en lui prenant la main, et la conduisant au comte, qui était à l'autre bout de la chambre, et dont les regards exprimaient quelque mécontentement, non cet honneur est trop grand pour moi; vous êtes la fille de ce prince: je n'étais que votre père nourricier; et, si je dois tout dire,

un ravisseur. Voici, Monseigneur, continua-t-il, en mettant la main gauche d'Ida dans la main droite du comte, voici un nouveau témoignage de la vérité de ce que je vous ai dit : cette main porte encore la marque que la princesse y avait lors de sa naissance, et cet anneau doit vous rappeller vivement le souvenir de votre épouse, à qui la naissance de votre fille à coûté la vie. -- Ah ! je n'ai plus besoin d'autres preuves, reprit le comte, que de celles que me donnent et mon cœur, et ces traits, qui ressemblent si parfaitement à ceux de sa mère, que je ne conçois pas comment j'ai pu si long-temps la méconnaître. Cependant il est certain que j'ai toujours été attiré vers toi par une espèce de sympathie irrésistible. Ida, tu le sais, combien, dans les commencemens, ton nom seul m'a ému ; comme je t'ai constamment distinguée de toutes tes compagnes, en dépit de tes ennemis.

A l'étonnement d'Ida, succéda la joie ; bientôt elle se sent comme entraînée vers le comte Evrard, se jette à son col, autour duquel elle passe son bras gauche, tandis qu'elle tend la main droite à Munster, toujours trop cher à ses yeux, pour que jamais personne puisse lui disputer la préférence dans son cœur. — Après ces premiers transports, on demanda des éclaircissemens, que mes lecteurs desirent peut-être

aussi impatiemment qu'Ida. Comment les donner d'une manière satisfaisante au milieu du tumulte de mille passions différentes? Nous choisirons donc, cher lecteur, un moment plus tranquille pour te faire part des circonstances d'un événement aussi compliqué.

Ida s'apperçut à regret que Munster n'était pas, à beaucoup près, aussi considéré du comte que d'elle.

Le comte Evrard voyait en lui l'ancien ravisseur de sa fille; elle son père nourricier; son fidelle conseil, son protecteur, lorsque le monde entier la délaissait. Le comte était jaloux des caresses qu'elle lui prodiguait, et Ida ne pouvait pas oublier qu'elle lui avait si long-temps donné le doux nom de père. Chose étrange! je suis certain que plusieurs de celles qui me liront, ne comprendront pas comment le plaisir de se trouver la fille d'un prince, n'éteignait pas chez Ida tout autre sentiment.

Il restait encore dans son cœur un desir non satisfait, qui l'empêchait de jouir parfaitement des témoignages de la tendresse paternelle. Elle avait souvent demandé des nouvelles de son défenseur, et montré son empressement à le voir, l'appellant son sauveur, manifestant la plus vive reconnaissance à son égard, et toutes les fois le comte l'avoit assurée qu'elle ne devait son

salut qu'à lui. Elle le croyait à la vérité, d'après les preuves qu'on lui en donnait; mais cela ne l'empêchait pas de faire toujours de nouvelles questions sur ce généreux inconnu, qui, par ses réponses, avait été sans contredit le premier auteur de sa délivrance. — Comme on ne paraissait pas fort empressé à lui donner les éclaircissemens qu'elle desirait, elle n'insista pas davantage, et chercha à cacher son mécontentement, afin de ne pas avoir l'air de payer d'ingratitude l'attachement que son nouveau père lui témoignait. Munster, à qui l'on avait permis, sur la prière d'Ida, de rester dans la chambre du comte, se tenait sur la réserve, pour ne pas exciter de jalousie; et le comte Evrard trouvait les caresses de sa fille froides, auprès de celles auxquelles il s'était attendu. — C'est ainsi qu'on se sépara le soir, contens d'avoir échappés à un danger passé, et de goûter de nouvelles jouissances, quoiqu'un peu mêlées d'amertume.

CHAPITRE XXIII.

IDA reçut ordre de ne plus quitter l'hôtel de son père; on la conduisit dans sa chambre, heureuse après un jour rempli de tant

d'événemens extraordinaires, de pouvoir enfin se reposer et se recueillir. Elle renvoya bientôt les femmes qu'on lui avait données, et se jetta tout habillée sur un siège, afin de réfléchir de nouveau sur ce qui lui était arrivé dans un si court espace de temps. — Un léger bruit à la porte la retira de sa méditation, et à l'instant un homme se présenta. Elle fut d'abord effrayée, voulut prendre la fuite, appeller ses gens; mais la personne qui venait d'entrer, tombe aussi-tôt à ses pieds, la saisit par sa robe, et la supplie d'un ton qui retentit jusqu'au fond de son ame, de daigner l'écouter un instant. — Quelle voix vient de frapper mon oreille, s'écria Ida! que vois-je? — O Herman, Herman! — Oui c'est moi, princesse; je suis forcé d'être importun, téméraire. Il faut que je vous parle en ce moment, ou que j'en perde à jamais l'espérance. En disant ces mots, il se relève, ferme doucement la porte, et s'approche d'Ida, qui, debout auprès d'une table, éprouvant à la fois deux sentimens opposés, l'inquiétude et la joie, ne sait quel parti prendre.

Une jeune personne familiarisée avec le cérémonial accoutumé de la vertu, aurait été indignée de la démarche de Herman, ou du moins eût paru l'être. Se trouver seule à minuit avec un amant, les portes

fermées, c'était assurément de quoi rendre suspecte la réputation la mieux établie. Ida, dans les premiers transports de son ivresse, ne songe pas aux conséquences que cela peut avoir ; elle s'incline vers Herman qui avait embrassé ses genoux, lui tend les bras, puis les retire tout-à-coup en rougissant. Le chevalier d'Unna devine trop bien son dessein pour n'en pas profiter. Il s'enhardit à la prendre dans ses bras ; mais elle se débarrasse aussi-tôt de lui d'un air mécontent, et court à une porte voisine, d'où elle croit passer dans la chambre de ses femmes ; il la suit, et tous les deux se trouvent sur un balcon qui n'avait point d'issue. Herman lui fait de nouvelles instances. — Ah ! ne me fuyez pas, dit-il, ne me réduisez point au désespoir ; il faut que je vous parle, et j'espère que vous avez assez de confiance en moi, pour croire que je ne viendrais pas à pareille heure chez vous, si je connaissais un autre moyen de vous apprendre, avant une longue et peut-être éternelle séparation, ce qu'il est absolument nécessaire que vous sachiez. — Une éternelle séparation, interrompit Ida, en baissant les yeux contre terre ! — Oui, une éternelle séparation de celui que vous regardiez autrefois avec bonté. Votre élévation a-t-elle pu si promptement changer vos dispositions ? — Herman, s'écria

Ida du ton le plus passionné, vous ne me connaissez pas! moi changer! changer envers celui qui, lorsque j'étais si fort au-dessous de lui, m'aimait..... — dites si ardemment, si tendrement, continua le jeune homme, en voyant qu'elle hésitait, et qui, quand vous seriez souveraine du monde entier, ne pourrait pas vous aimer autrement qu'il n'aimait alors Ida Munster, et quand...... — Arrêtez, interrompit la princesse avec un regard sévère. Le soin de mon honneur exige que votre visite soit la plus courte possible; rompons donc sur cet article, et hâtez-vous de me dire ce que je dois savoir.

Herman obéit; on prit place sur le balcon, qui avait une superbe vue sur un jardin solitaire, alors éclairé par la lune, et le jeune homme commença ainsi: — Je dois vous avertir de ne pas trop vous fier à votre bonheur actuel; vous avez vu ce qui m'est arrivé lorsque j'ai embrassé votre défense au tribunal secret: alors.....

— Comment, s'écria Ida, c'est vous qui avez voulu mourir pour moi! vous qui avez tout risqué pour me sauver, lorsque l'univers m'abandonnait! ô dieu! serai-je jamais en état?.... Non!.... un torrent de larmes coule alors de ses yeux; elle élève ses mains vers le ciel, et laisse tomber sur Herman un regard qui exprime la vive émotion de son cœur.

— Vous

— Vous ne savez donc pas ? on ne vous a pas instruit ?....... Oui, à ce trait, je reconnais le comte, et vous voyez ce que nous, ce que j'ai, veux-je dire, à attendre de lui.

— Il faut me raconter tout, depuis le moment de notre séparation; la nuit est longue; nous sommes seuls; personne ne nous interrompera.

Ida parut avoir entièrement oublié ce qu'elle avait dit un moment auparavant, que le soin de son honneur exigeait que cette visite fût abrégée, et Herman s'avisa encore beaucoup moins d'y penser.

— Quand j'eus pris congé de vous chez Munster, reprit notre jeune homme, ou plutôt, que vous m'eûtes vous-même quitté (vous ne pouvez pas l'avoir encore oublié), quelque dure que me parût la nécessité de me séparer de ce que j'avais de plus cher au monde, il me restait encore à recevoir, de la main de celle qui passait pour votre mère, un coup bien cruel: ce fut en me donnant les premiers renseignemens sur ce que vous savez depuis peu, et que personne n'ignore; que ce n'était pas sans raison que vous aviez cet air de grandeur qui annonce le plus haut rang; que vous étiez réellement ce que vous paraissiez, la fille d'un grand prince. La promptitude avec laquelle elle fut obligée de me faire cette confi-

dence, et la présence du vieux Munster, qui m'observait, ainsi que sa femme, furent cause que je n'entendis pas le nom de l'heureux mortel qui a le droit de vous appeller sa fille, et je me trouvai par-là dans une plus grande incertitude qu'auparavant sur ce que j'avais à espérer relativement à mon amour. Mais on est toujours porté à se flatter; aussi, il faut vous l'avouer, quelque élevée que vous fussiez au-dessus de moi par votre haute naissance, cela ne m'empêcha point de me confier en mon courage et en mon épée, qui, à ce qu'il me semblait, pouvaient un jour me mettre à même d'oser porter les yeux sur la fille d'un prince. D'immenses projets se présentèrent alors à mon esprit; je me perdis dans mes spéculations; j'oubliai enfin tout, et ne me rappellai que tard la prière de votre nourrice, la bonne Munster, qui, en me disant adieu, m'avait engagé à rester encore un jour à Prague, afin d'appuyer une démarche qu'elle se proposait de faire en votre faveur, auprès de l'empereur. Je retournai donc en diligence à Prague; delà à Conradsbourg, et dans plusieurs autres endroits, où l'on m'envoya pour se jouer de moi. Je ne rencontrai nulle part l'empereur. Mon retour inattendu, après avoir pris un congé formel, l'inquiétude où l'on me voyait, excitaient la curiosité, et m'at-

tiraient des observations malignes. J'étais désespéré de ne pouvoir pas m'acquitter mieux, et plus promptement d'une chose qui vous intéressait. Cela pouvait être relatif à votre naissance, qu'on voulait peut-être dévoiler; cela pouvait exiger de la célérité; j'ignorais ce qu'il fallait faire; et ma conduite extraordinaire fut probablement cause du bruit singulier qui se répandit, que j'avais perdu l'esprit; bruit dont j'ai seulement eu connaissance au tribunal secret, lorsqu'on allégua ce motif comme un des chefs d'accusations portées contre vous.

Je croyais avoir encore un ami à la cour, duquel j'obtins enfin audience; il me conseilla de partir d'ici, parce que ma vie n'y était pas en sûreté, et m'assura qu'il s'acquitterait de ma commission aussi exactement que je pourrais le faire moi-même. — J'ai été instruit depuis qu'on n'avait cherché à m'effrayer, qu'afin de m'éloigner de la cour, attendu que l'empereur, auquel on avait caché mon retour, l'ayant enfin appris, avait témoigné le desir de me parler. Déja, depuis long-temps, on m'enviait ce dernier reste des bontés qu'il avait autrefois eues pour moi; on craignait que je ne rentrasse en faveur si je reparaissais à ses yeux; on m'écartait donc sous prétexte qu'on en voulait à ma vie, et l'on répan-

dait, pour faire cesser les questions de Winceslas à mon sujet, le bruit de ma mort, qui, comme vous savez, passait pour certaine même aux yeux des juges du tribunal secret, qui prétendent n'ignorer de rien.

Je me remis en route pour me rendre auprès du Roi Sigismond. Je trouvai là mon ancien ami, Nicolas Gara, sous les ordres duquel j'avais servi contre les rebelles de Prague, et dont je connus seulement alors toute la puissance. Il me reçut avec joie parmi les gens attachés à sa personne. On s'apprêtait à la cour de Hongrie à faire la guerre aux turcs. Sigismond avait perdu sa femme, Marie, extrêmement aimée du peuple, et avec elle s'était évanouie la plus grande partie de l'amour de ses sujets. On le soupçonnait d'avoir donné lieu à la mort de cette infortunée princesse par ses mauvais procédés, ou au moins par le peu d'attachement qu'il lui marquait. On le haïssait; on faisait des satires sur la vie crapuleuse de sa cour; on l'appellait un second Winceslas; et lui qui, à ce que je croyais, ne méritait qu'en partie ces reproches, se vit obligé de travailler à détruire d'aussi fâcheuses impressions, par quelque action éclatante, qui pût rétablir sa réputation. Une guerre contre les infidelles fut regardée comme le plus sûr moyen de parvenir

à ce but, et l'on résolut de se joindre aux ennemis du croissant. Quelle perspective pour un homme dont tous les desirs tendaient à acquérir de la gloire, afin de mériter Ida! que de lauriers j'espérais cueillir! que de degrés je comptais franchir pour m'élever jusqu'à toi, fille céleste! aucun prince, dans mon opinion, ne devait plus hésiter de me choisir pour son gendre, lorsque, couvert du sang des infidelles, et enrichi de leurs dépouilles, je reviendrais pour occuper à la cour de Sigismond les brillans emplois que ma vanité et l'attachement de mon ami Gara me promettaient. — Ces espérances se seraient peut-être réalisées, si j'avais voulu me prêter aveuglément aux projets de ce général, qui disposait de tout.

Nous nous mîmes donc en marche, et nous réunîmes aux autres ennemis du grand seigneur. On l'attaqua avec vigueur; nous fîmes des prodiges de valeur; et cependant nous ne fûmes presque jamais vainqueurs; une puissance malfaisante semblait nous dominer sans cesse, et nous arracher la victoire, au moment même où nous la croyons assurée.

Le peuple attribuait nos mauvais succès aux crimes secrets de son roi. Le général approuvait assez hautement ces discours séditieux. Quant à moi, j'avais de très-bonnes

raisons pour soupçonner Gara de chercher sourdement à faire manquer les opérations de son maître, en favorisant sous main l'ennemi. Mes soupçons se changèrent en certitudes, lorsque je vis ce général me dévoiler la haine cachée qu'il portait au roi, faire des efforts pour m'en détacher. Il était fils aîné du vieux Nicolas Gara, que Sigismond avait autrefois fait décapiter. Aussi ne respirait-il que la vengeance contre le meurtrier de son père; et Sigismond n'avait pas pu commettre d'action plus imprudente que de donner à l'un des fils du mort tout pouvoir sur l'armée, et à l'autre, appellé Anné Gara, la régence du royaume pendant son absence. Mais les principaux traits du caractère de Sigismond étaient la franchise, la magnanimité et l'imprudence. Il aimait à réparer les offenses, et il combla d'honneur ses ennemis, croyant par-là s'en faire des amis. Les mauvais desseins du général devenaient de jour en jour plus évidens pour moi. J'aimais le roi de toute mon ame; je montrai sans déguisement, à Gara, l'horreur que m'inspiraient les propositions qu'il me faisait, de l'aider à détrôner le monarque. Ah! j'avais déja eu précédemment des raisons de suspecter sa droiture. N'était-ce pas le même qui, autrefois, avait osé justifier Winceslas du meurtre exécrable des principaux habitans de Prague.

Je ne lui cachai pas l'opinion que j'avais conçue de lui. Ma sincérité lui déplût; il me battit froid; on me supposa des torts; on cessa de m'avancér; on alla même jusqu'à me dépouiller des emplois dont j'étais revêtu, pour m'en donner de beaucoup inférieurs; je reçus enfin la permission de quitter l'armée. Comme toutefois ce n'était qu'une permission, et non un ordre, je n'y eus point d'égards, je préférais servir mon roi, plutôt en qualité de simple soldat, que de l'abandonner lâchement entre les mains de ses ennemis. Dieu! que j'aurais desiré l'avertir de ce qu'on tramait contre lui! mais le pouvais-je? on observait tous ses pas et les miens; on l'avait prévenu défavorablement à mon sujet; il était impossible de lui parler tête à tête.

Ce sera cependant un souvenir toujours agréable pour moi d'avoir pu lui rendre un important service, avant que ma destinée ne me séparât de lui. Nous avions encore une fois, suivant notre usage, vaillamment combattu contre les infidèles, sans remporter de victoire. Il fallait bien perdre la bataille, puisque Nicolas Gara le voulait ainsi. Le duc de Bourgogne était déja tombé au pouvoir des turcs, et un même sort menaçait le roi. Ceux qui l'accompagnaient l'avaient abandonné et laissé aux prises en combat singulier avec le vaillant Achmet,

qui lui était infiniment supérieur. Moi-même je reçus ordre du général de me retirer, et d'aller occuper un autre poste; mais je fus sourd à ce commandement. J'assemblai au contraire vingt fidèles hongrois; nous séparâmes Sigismond de son terrible adversaire, et le tirâmes de ce mauvais pas. Quel regret n'ai-je pas d'avoir été contraint, presqu'au même instant, à le quitter! l'amour m'appellait, je fus trop faible pour lui résister. Chère Ida, le bruit du danger que tu courrais parvint jusqu'à mes oreilles; je sentis qu'il fallait te sauver, et l'attachement que j'avais pour mon roi céda aux sentimens que tu m'inspirais. Je laissai néanmoins Sigismond sous la garde de gens fidèles. Qui eût d'ailleurs osé attenter ouvertement à sa personne sacrée? Je l'aurais au reste instruit en ce moment des pièges secrets qu'on lui tendait, s'il avait été en état de m'écouter. Mais il était grièvement blessé, avait une très-grande fièvre et le transport au cerveau. Je chargeai en conséquence les fidèles serviteurs qui demeurèrent avec lui, de l'avertir de ce que je ne pouvais pas lui dire, et je me rendis en hâte auprès de toi; -- auprès de toi Ida, que je savais menacée du bras impitoyable du tribunal secret. -- Je vous prie, chevalier, interrompit la princesse, de me raconter par quel moyen vous avez pu apprendre, à une

une aussi grande distance, des nouvelles de mon malheur.

— C'est une chose que je ne comprends pas encore; je vous l'expliquerai cependant aussi bien que je pourrai. Vous n'avez sans doute pas oublié le vieil André que Munster m'avait donné pour écuyer à mon départ de Prague ?

— Sûrement je me le rappelle; il y eut plus d'une personne dans notre maison.... qui se réjouirent d'être débarrassées, par son départ, d'un espion vigilant à qui rien n'échappait; vous ne me mettrez sans doute pas du nombre de ceux qui le haïssaient, je le chérissais au contraire à cause de sa fidélité, quoique je suis obligée d'avouer que son apparente simplicité contrastait d'une manière si singulière avec les traits de ruse et de finesse, qu'il laissait souvent appercevoir faute d'attention, que je ne savais pas trop ce que j'en devais penser.

— Positivement, je faisais aussi les mêmes remarques à son sujet, et il me donna mille occasions de les répéter. Ecoutez actuellement par quel moyen extraordinaire il est devenu la première cause de mon apparition subite auprès de vous, et, s'il m'est permis de le dire, de votre délivrance.

— Nous nous armions pour aller au combat le jour dont je vous ai parlé, où je sauvai la vie du roi. André qui, ordinaire-

ment, malgré son âge, ne le cédait ni en courage, ni en intrépidité aux jeunes gens les plus déterminés, paraissait, en m'attachant mes armes, triste et abattu. Monsieur, dit-il, le chemin que nous allons suivre peut devenir celui du tombeau; il est possible que j'y périsse, et tant mieux pour moi, si je trouve la mort devant l'ennemi; mais, dans le cas où cela arriverait, je dois auparavant vous donner un avis. Quand la bataille sera finie, ne vous arrêtez pas longtemps ici, j'ai un pressentiment que les choses ne vont pas dans la maison de mon ancien maître, comme elles devraient aller. La vie d'une personne qui ne vous est pas indifférente, est en danger. — Je le regardai fixément, et lui demandai les raisons de son inquiétude; il ne s'expliqua pas plus clairement, reprit son air de simplicité accoutumé, et attribua ce qu'il venait de dire à des rêves fâcheux qu'il avait faits.

Quoique je n'eusse jamais ajouté foi à ces sortes de choses, je fus cependant assez faible pour en être troublé, et lui faire de nouvelles questions. — Laissons cela pour le moment, reprit André, actuellement il faut aller à l'ennemi. Si j'y reste, vous en savez assez; dans le cas contraire, vous en apprendrez davantage.

— Nous nous mîmes en marche. André fut un des premiers qui tomba à mes côtés.

Je le fis transporter hors de la foule et panser ses blessures. Je vous ai déja raconté les principaux événemens de cette bataille; mais, ce que vous ignorez, c'est que la première nouvelle que je reçus après avoir quitté la tante du roi, fut la mort du pauvre André. Son camarade, qui vint m'en faire part, me dit que le vieil écuyer avait encore prononcé en mourant le nom d'une certaine Ida, et l'avait chargé de m'avertir d'aller au plutôt la secourir, parce qu'elle était en danger de périr par sentence du tribunal secret; que ce billet, que le mourant avait tiré de son sein, en lui recommandant de me le remettre, m'instruirait, et du temps qui me restait pour voler à votre secours, et de l'endroit où je vous trouverais. Vous pouvez imaginer avec quel empressement, sans prendre de plus amples informations, je me suis mis en chemin.

Le moment de la réflexion sur les circonstances de cette étrange aventure, n'arriva qu'après, et je vous avoue que mes conjectures se réduisirent à penser qu'André était vraisemblablement un des affiliés de ce formidable tribunal, dont les membres sont répandus par toute la terre, et qui, comme s'ils étaient enchaînés l'un à l'autre par un lien magique, sont avertis presqu'en un clin d'œil, de ce qui se passe

dans les lieux les plus éloignés de leur invisible empire. Vous avez vu combien est grand le nombre des juges et des affiliés de ce terrible tribunal. Eh bien ! je suis autorisé à croire qu'il a encore beaucoup plus d'adhérens parmi le peuple que parmi les nobles. Ceux qui sont de la classe du peuple forment les anneaux de cette chaîne immense ; les rouages cachés de cette épouvantable machine, qui a mille yeux, avec lesquels les voyants, comme ils s'appellent eux-mêmes, ont connaissance de tout, et découvrent les mystères qui semblent les plus impénétrables. Je ne doute nullement qu'André n'ait été un des affiliés de cette classe ; mais son attachement à la maison de son ancien maître l'engagea sans doute à dépasser, autant qu'il put, les bornes du saint silence, auquel l'obligeait son serment.

Je m'acheminai sans trop savoir en quoi consistait le danger qui vous menaçait, ni par conséquent ce qu'il fallait faire pour vous y arracher. Durant ma route, je n'entendais parler que de votre aventure. Je voyais, affichée sur tous les chemins, à tous les bâtimens publics, une invitation de venir prendre votre défense, et bientôt je connus quelle était la conduite que j'avais à tenir. Il restait encore deux jours à écouler jusqu'au moment de votre jugement, et

je les employai de la manière qui me fut indiquée par un bon vieillard appellé Walter, dont le hasard me fit faire la connaissance. Je voulais vous aller parler dans votre couvent; il m'en dissuada, en me disant qu'on n'admet pas au tribunal secret un défenseur qui ne peut pas prouver que, pendant l'espace d'une année, il n'a eu aucune relation, même la plus éloignée, avec l'accusé. J'appris par Walter que vous n'aviez personne pour vous accompagner jusqu'à l'endroit où se rendait l'inconnu qui venait vous chercher; et comme il m'était également défendu de vous offrir ma main, je me contentai de me placer en embuscade sur le chemin que vous deviez suivre, afin de vous surveiller secrètement, et d'empêcher que qui que ce fût, osât vous insulter. Je vous vis passer accompagnée des religieuses, et je conviens que si quelque chose avait pu augmenter la haute opinion que j'avais de vous, c'eût été le cortège vénérable de ces filles pieuses, qui, par les égards qu'elles vous témoignaient, annonçaient d'une manière éclatante leur persuasion de votre innocence. Aussi ai-je su depuis que cette démarche des bonnes religieuses avait fait impression sur vos juges.

— Et cependant, interrompit Ida, on refusait d'écouter mon éloquent défenseur. On porta même les choses jusqu'à l'arrêter,

comme un criminel; ce qui, selon moi, devait rendre ma justification impossible.... Je ne puis supporter cette cruelle idée; je tombai évanouie en ce terrible moment; et encore actuellement..... quand j'y pense.....

— Qui pourrait expliquer toutes les manœuvres de gens qui sont eux-mêmes inexplicables, répondit Herman à la pensive Ida ? Aussi ne le puis-je pas; et, quand je le pourrais, je ne l'oserais pas. — Pendant que vous étiez sans connaissance, on vous emporta, et la personne qui vous avait amenée, vous déposa dans l'endroit où elle vous avait reçue des mains des religieuses; toutefois, je le sais, elle veilla en secret à votre sûreté. Durant ce temps, je fus interrogé, et même traité avec rigueur. Je vous avais dit fille d'un prince, et l'on voulait que je le prouvasse. Je n'avais d'autre certitude de ce fait, que l'assurance que la femme Munster m'en avait donnée. Le chef du tribunal se léva alors, et s'approcha de moi; il me fit, d'un ton de voix qui annonçait la plus vive émotion, des questions auxquelles je ne sus que répondre. On m'avait déshabillé, ainsi qu'il est d'usage dans ces sortes d'occasions, et j'avais été conduit devant mes juges la tête et les pieds nus, n'ayant autour du corps qu'un morceau de toile. Mes habits avaient été visités, et la chaîne dont vous m'aviez fait présent

était entre les mains du chef du tribunal. Aussi devint-elle le principal objet de ses informations. Il me demanda comment je l'avais eue. Si je connaissais le comte Evrard de Wirtemberg, dont le portrait était attaché à la chaîne ; si en recevant ce cadeau, on ne m'avait pas aussi donné un anneau ; si j'avais connu l'accusée auparavant ; si je n'avais pas remarqué à sa main gauche un signe de naissance, présentant la figure d'une petite croix ; si je ne pouvais pas deviner le nom du prince dont elle devait être la fille. Je répondis brièvement, et avec la grande franchise à toutes ces questions, et à plusieurs autres semblables, notamment à celles-ci : pourquoi je vous défendais avec autant de chaleur ? Si je vous aimais ? si j'avais des espèrances ? s'il y avait long-temps que je vous eusse parlé, etc. On me relâcha enfin, et on me rendit mes habits, on retint seulement ce précieux bijoux que j'ai reçu de votre main, et qui, suivant toutes apparences, a été l'indice qu vous a fait reconnaître.

On m'ordonna de ne point sortir de la ville, et de me représenter à la première réquisition. Cependant je n'ai plus été demandé. J'ai seulement appris, d'une façon que je ne puis vous dire, que la nuit dernière, on a encore une fois tenu le tribunal secret à votre sujet ; que le chef s'est levé

de son trône, qu'il a répondu de votre innocence, en faisant le terrible serment des inconnus, et que, d'après cela, vous avez été formellement déchargée de toute espèce d'accusation.

D'un autre côté j'ai été mandé ce matin chez le comte de Wirtemberg; il m'a fort bien reçu, m'a déclaré que la jeune personne que j'avais si bien défendue, avait été reconnue par sa fille, et m'a offert, en récompense du service que je lui avais rendu, un présent qui faisait honneur à sa générosité. Mais, hélas! les mots qui l'accompagnaient n'étaient pas, à beaucoup près aussi généreux. Les voici: Je ne suis pas surpris, m'a-t-il dit, que vous ayez aimé la charmante Ida Munster: cela était tout simple, et très-conforme à votre état. J'espère néanmoins que vous cesserez dorénavant de songer à une personne que la fortune a si prodigieusement élevée au-dessus de vous, et avec laquelle vous ne devez plus avoir la moindre liaison, sur-tout étant de la maison d'Unna, et, par conséquent, un parent de celui qui a attaqué à Wisbaden le comte Evrard. La réponse que je fis à votre orgueilleux père se ressentit de la rage qui me possédait. Nous nous séparâmes furieux l'un et l'autre; il m'envoya son humiliant présent, et je le lui renvoyai à l'instant. Dans aucun cas, je n'eusse voulu en recevoir pour avoir

sauvé la vie d'Ida, et encore moins dans celui-ci.

Herman s'était levé, et marchait à grands pas sur le balcon. Ida voit combien il est indigné ; elle est elle-même fort agitée, sinon par la colère, du moins par le mécontentement secret qui l'empêchait de parler, dans la crainte de se trahir.

— Chevalier, dit-elle enfin d'une voix tremblante, j'imagine que vous avez fini le récit de vos aventures ; le jour va paraître, il faut nous séparer ; et cependant vous ne m'avez pas encore parlé du motif de votre visite. Vous vouliez m'avertir, assuriez-vous, d'un danger qui me menaçait, ou.....

— O Ida ! s'écria Herman, en s'approchant d'elle avec l'expression de la plus vive tendresse, n'entrevoyez-vous aucun danger dans ce que je vous ai raconté ? S'il n'y en a point pour vous, il y en a du moins pour moi, celui d'une éternelle séparation ; la destinée de celui auquel vous...... Ma destinée, veux-je dire, vous est-elle devenue si indifférente ? Cependant, continua-t-il, tandis qu'Ida s'éloignait timidement de lui, ce n'est pas tout ce que j'ai à vous apprendre : écoutez ce qui m'est revenu aujourd'hui, et jugez de ce que vous avez à faire. Lorsque j'ai eu quitté le comte, qui est votre père, et qui ne mérite pas de l'être, j'ai rencontré l'honnête Munster.

Hélas ! il a aussi été dur envers moi ; et, malgré cela, je desirais que vous vous fussiez encore sa fille....... Je lui ai raconté la scène que j'avais eue avec celui dont ma bouche ne veut plus prononcer le nom ; je voulais également lui rendre compte de ce qui m'était arrivé précédemment ; mais il m'a paru en être instruit en grande partie. Il m'a enfin emmené chez lui, et a satisfait à toutes mes questions relatives à vous, autant qu'il le pouvait. Il ne vous avait quittée si précipitamment au couvent, que pour courir me chercher, et me redemander la chaîne que vous lui aviez dit être entre mes mains, et qui devait servir à prouver votre naissance. Bientôt après, abandonnant ce dessein, qui aurait été trop long à exécuter, il avait conçu un autre projet pour votre délivrance. Je ne puis assurer en quoi il consistait, car il ne s'est point expliqué clairement sur cet article ; cependant, autant qu'il est possible d'en juger, il est vraisemblable qu'il a fait des démarches pour être admis au nombre des affiliés du tribunal secret, parce qu'il avait entendu dire à un de ses amis que le serment prêté par un frauc-juge, pour affirmer l'innocence d'un accusé, suffisait à sa justification. Munster ignorait que l'admission à ce terrible tribunal n'était pas une chose facile ; qu'il fallait d'abord être soumis

à des épreuvres, occuper des grades inférieurs, avant de parvenir à y avoir quelqu'influence, et que tout cela consommerait beaucoup de temps, tandis que votre situation demandait un prompt secours; mais il avait fait les premiers pas, il ne lui était plus permis de retourner en arrière, on le tenait enfermé; ne pouvant donc chercher d'autre moyen de sauver son Ida, il se vit obligé d'abandonner sa destinée à la providence.

C'est dans cette conjoncture que j'arrivai; il me savait ici sans avoir la liberté de me parler. Je déclarai ce que j'avais appris de votre naissance; lui, que l'on n'ignorait point avoir passé jusques-là pour votre père, fut également entendu à ce sujet, et forcé de comparaître devant le comte de Wirtemberg, qui, suivant toute apparence, est le chef du tribunal secret dans ce canton; car je me suis parfaitement rappellé sa voix, et sa démarche, malgré son déguisement dans les lieux inconnus.

Les réponses de Munster levèrent toute espèce de doutes sur votre origine. Le comte était si intimement convaincu de l'innocence de sa fille, qu'il n'hésita pas un instant à en répondre. On résolut ce qui a été exécuté depuis, et vous futes délivrée. Je tiens la plus grande partie de ces détails d'une autre personne, que je n'ose

point nommer, car les discours du silencieux Munster ont la plupart roulé sur la nécessité de renoncer à vous, et sur l'impossibilité où je me trouvais de voir jamais mon amour couronné par un heureux succès. Vous savez, m'a-t-il dit, les réflexions que je vous ai souvent faites à ce sujet, lorsque vous me croyez encore le père d'Ida; vous ne vouliez pas y ajouter foi, et vous concevez actuellement que j'avais raison. Je n'examinerai pas si une princesse de Wirtemberg est un parti trop considérable pour vous; mais ce que vous ne pouvez pas vous dissimuler, c'est la haine obstinée du comte Evrard contre votre maison; quoique vous n'ayez pris aucune part à l'affaire de Wisbaden, il ne vous la pardonnera jamais: d'ailleurs il a des projets tout opposés sur sa fille. Comme il n'a pas d'espérance de parvenir à la première place de l'empire, il veut du moins tâcher de se lier intimement avec celui à qui elle est vraisemblablement destinée. Or, on pense que le duc Fréderic de Brunswick pourra un jour monter sur le trône de l'empereur Winceslas; et c'est en conséquence la personne que le comte de Wirtemberg a choisie pour son gendre. La mort lui a enlevé depuis peu une fille, dont la main avait été promise au duc Fréderic; il est donc fort aise de pouvoir mettre Ida à la place de celle

qu'il a perdue. L'exécution de ce projet lui semble d'autant plus facile, qu'Ida est infiniment plus belle que sa sœur ; voudriez-vous, d'après cela, empêcher le bonheur de celle que vous aimez ? lui ravir l'espoir de porter la première couronne du monde ? — Je ne vous dirai pas ce que j'ai répondu à Munster, ce n'est point ce dont il s'agit ici ; mais permettez-moi, Madame, de vous faire ici une question : Seriez-vous disposée à donner votre main à un prince qui ne vous connait pas ; à un homme qui, s'il vous préfère, n'est déterminé que par des raisons d'état ; à un homme qui, ayant placé ailleurs ses affections, méprisait, rejettait votre sœur, qu'on lui proposait, et qu'il a peut-être fait mourir de chagrin ; à un homme enfin qui, si, ébloui par votre beauté, il éprouve pour vous un sentiment plus tendre que celui qu'elle lui avait inspiré, ne tardera pas à vous donner des rivales, lesquelles..... ? Des coups redoublés à la porte de la chambre d'Ida, interrompirent en ce moment l'entretien des deux amans ; ils en furent épouvantés. La princesse sort précipitamment ; ô désespoir ! c'est son père.

— Quoi ! dit-il, en la regardant d'un air étonné, si matin, quand le jour luit à peine, tu es déja habillée ?

— Mon père, je suis....... je suis dans l'usage de me lever matin.

— Tu étais sur le balcon. Où sont tes femmes ? on t'a entendue parler ; as-tu aussi l'habitude de parler seule ?

Ces questions jettèrent Ida dans le plus cruel embarras ; elle ne savait ce qu'elle devait répondre ; et si son père lui en avait fait une seule de plus, il aurait appris tout ce que, dans les circonstances, il était si important de lui cacher. Mais, heureusement, trop emporté pour continuer froidement cet examen, il se dépêcha à aller sur le balcon, n'y trouva personne, revint tranquillisé, et pria la tremblante Ida, qui n'osait pas encore lever les yeux, de ne plus s'exposer à l'avenir à l'air froid du matin, et encore moins à des mauvais propos, en parlant seule, comme cela lui était arrivé. Ton peu de sommeil, ajouta-t-il, t'a flétri le teint ; tu as dérangé mes projets ; je voulais te présenter aujourd'hui à la cour ; mais je vois bien qu'il faut t'accorder encore un jour pour te remettre.

Il l'embrasse ensuite fort tendrement, et l'invite à se recoucher, en lui disant que le soleil est à peine levé, et qu'elle à besoin de repos.

CHAPITRE XXIV.

Ida satisfaite d'être sortie aussi heureusement de l'étrange position où elle venait de se trouver, court sur le balcon, pour voir ce qu'est devenu Herman : il avait disparu. Elle ne peut imaginer autre chose, sinon qu'il a risqué de sauter dans la jardin, afin d'échapper au comte, dont il avait sans doute reconnu la voix. Elle regarde en bas, tout est tranquille ; seulement, elle apperçoit dans le lointain, aller et venir une sentinelle, qui lui donne des inquiétudes sur l'évasion de Herman, et le tort qu'elle peut faire à sa réputation. Ah! dit-elle, en soupirant, faut-il donc que les grands aient par-tout des témoins de leurs plus secrètes actions, et qu'il ne leur soit jamais permis de rien faire, sans être observés, ou du moins sans y mettre de la contrainte? combien était préférable la vie paisible que je menais dans la maison de Munster, à l'humiliante gêne à laquelle il me parait qu'on veut m'astreindre ici, encore plus qu'à la cour de Sophie.

Ida suivit volontiers le conseil que son père lui avait donné, de se coucher; elle avait besoin de repos; mais les réflexions

qui l'absorbaient, l'empêchèrent de s'endormir. Etant donc restée inutilement au lit, elle prit enfin le parti de se lever, et d'appeller ses femmes. Elle ne reçut aucune visite ce jour-là; le comte de Wirtemberg lui-même ne vint la voir qu'un instant. Elle éprouva de l'ennui, et n'osait pas comparer sa situation présente à celle qu'elle avait quittée, dans la crainte de la trouver trop désagréable. L'unique chose qui la consolait, c'est lorsqu'elle songeait au danger de la vie, qu'elle courait naguères, et à sa sécurité actuelle; à la honte et au mépris auxquels elle avait été exposée, et à son innocence maintenant reconnue; alors son cœur palpitait de joie et de reconnaissance envers son dieu et la personne qui, après lui, l'avait sauvée. Le récit d'Herman lui donna matière à de nouvelles réflexions, et celles-ci furent insensiblement remplacées par le tendre souvenir de l'impératrice, à laquelle on devait la présenter le lendemain. Revoir Sophie, la revoir après avoir été pleinement justifiée, lui raconter tout ce qu'elle avait souffert pour l'amour d'elle, humilier ses ennemis par l'éclat de son innocence, par celui de son rang, quelle perspective! il aurait fallu qu'Ida ne fût pas fille; que dis-je? il aurait fallu qu'elle ne fût pas une simple mortelle, pour être indifférente à une pareille jouissance.

Ce jour desiré parut. Ida fut habillée comme il convenait à une grande princesse. Elle était belle; et les traces de ses chagrins passés, dont l'impression n'était pas encore entièrement éteinte, ne servaient qu'à la rendre plus intéressante.

Le comte Evrard avait prévenu l'impératrice qu'il devait ce jour-là lui présenter sa fille. La princesse de Ratibor fut en conséquence choisie pour aller chercher la jeune princesse de Wirtemberg, dans le carrosse de parade de Sophie, et l'assurer de l'impatience avec laquelle celle-ci l'attendait. Qui ne connaît point le front d'airain d'un habile courtisan? — La grande maîtresse ne parut nullement embarrassée de la commission dont on la chargeait auprès d'Ida, qu'elle avait si cruellement offensée; et la seule vengeance et que cette noble fille tira de l'impudence avec laquelle la princesse de Ratibor affectait de prendre part à son bonheur inattendu, fut un regard de pitié dédaigneuse, qu'Ida laissa tomber sur son ennemie.

Le comte Evrard ne fut pas aussi modéré. Le caractère d'envoyée de l'impératrice, dont était revêtue la princesse de Ratibor, l'engagea à la ménager; mais il lui en dit assez pour lui rappeller le rôle infâme qu'elle avait joué à l'égard d'Ida. Les dames venues avec la grande maîtresse,

pour accompagner la fille du comte à la cour, lesquelles avaient d'abord voulu traiter cette jeune princesse avec hauteur, furent obligées de baisser les yeux d'un air confus. Chacune d'elles se félicita de n'avoir pas nui à Ida, quoique ce fût très-mal-à-propos que la plus grande partie s'en vantait, et la princesse de Ratibor ne sut, pour la première fois de sa vie, qu'elle figure faire, quelque habituée qu'elle fût à la dissimulation.

La princesse de Wirtemberg fut reçue dans l'anti-chambre de l'impératrice par le duc de Bavière; il l'embrassa, et lui fit des excuses d'avoir été aussi long-temps à méconnaître son innocence. Les grands ont le droit, ou croyent l'avoir, de pouvoir réparer, par quelques propos obligeans, les torts les plus graves. Ida ne prètait d'ailleurs qu'une très-faible attention à tout ce que lui disait le duc de Bavière, car son cœur volait au-devant de Sophie, qui encore un peu défaite de la maladie qu'elle venait d'essuyer, était assise dans le fond de la chambre, faisait des efforts pour se lever, et tendait les bras à son ancienne amie.

La fille du comte se jetta à ses pieds. — Ame pure et céleste, s'écria l'impératrice, en la pressant contre son sein, combien n'as-tu pas souffert pour l'amour de moi? Comment as-tu pu le supporter? mal-

heur à ceux qui ont osé profiter de mon état de faiblesse, pour chercher à perdre la meilleur de mes amies.

Ida inondait de larmes les genoux de sa souveraine. — Leve-toi, lui dit Sophie, lève-toi, cette posture ne convient qu'à tes persécuteurs. Ah! que je regrette qu'ils saient actuellement forcés de rendre à ton rang ce qu'ils doivent à ton innocence! que je regrette que tu ne sois plus cette obscure Ida Munster, que je pouvais élever autant que je voulais! Pourquoi la fortune a-t-elle fait pour toi, ce que j'aurais si ardemment desiré faire seule en ta faveur?

La joie rendait Sophie éloquente; Ida en perdit la parole; vraisemblablement elle la sentait encore plus vivement que l'impératrice. Peu de personnes en effet étaient capables d'aimer comme elle; aussi le vif souvenir de ses maux et de sa glorieuse délivrance donnait-il à ses sensations une toute autre intensité.

L'impératrice ordonna à toutes les dames de sa cour d'embrasser la princesse de Wirtemberg. La princesse de Ratibor et sa fille, dont le visage jaune et livide portait l'empreinte de la noire envie qui les dévorait, se présentèrent les premières; les autres suivirent d'un air un peu moins contraint, et il n'y en eut pas une qui n'assurât que la charmante Ida n'avait obtenu que ce qu'elle

méritait ; que du jour où elles l'avaient vue pour la première fois, elles n'avaient pu s'empêcher de convenir qu'elle était digne du rang le plus élevé.

Sophie, qui connaissait leur jalousie et leurs persécutions secrettes, sourit d'un air méprisant, et leur dit de s'éloigner, afin de rester seule avec le duc de Bavière, le comte Evrard et sa charmante fille.

L'histoire ne nous apprend point le sujet de l'entretien de ces quatre personnes, mais elle assure que la conversation ne devint réellement intéressante, que quand Sophie et Ida se trouvèrent tête à tête. Qui ne connaît les épanchemens de deux cœurs faits l'un pour l'autre, séparés par le malheur, et goûtant actuellement la joie inexprimable d'une heureuse réunion ? Ida remarqua aussi, quoique Sophie voulût soutenir le contraire, que son ancienne amie s'abandonnait avec moins de réserve à la princesse de Wirtemberg, qu'à la petite Ida Munster ; et il est assez difficile de décider si cette découverte lui fit plus de peine que de plaisir.

Ida était si transportée du bonheur dont elle jouissait auprès de Sophie, qu'elle lui ouvrit son cœur en entier ; elle ne lui laissa ignorer aucune de ses pensées, pas même son amour pour Herman, ni la visite nocturne qu'elle en avait reçue ; seulement en

racontant à l'impératrice ce qu'elle avait appris de lui, elle se permit quelques changemens, parce qu'il y avait des choses qui ne la concernait pas uniquement, et qu'elle ne savait pas comment elles seraient accueillies.

Sophie promit de favoriser de tout son pouvoir l'attachement de son amie pour Herman; forcée de devenir la femme de Winceslas, elle avait peut-être désiré autrefois d'avoir la liberté de se choisir un époux. On peut donc croire qu'elle était très-disposée à tenir sa parole, et qu'elle pensait qu'il ne s'agissait plus que d'aviser au moyen le plus sûr d'arriver à ce but.

Ida pouvait tout sur l'impératrice; d'après sa recommandation, le vieux Munster fut appellé à la cour, et accablé de graces. Cela ne doit point paraître étonnant, lorsqu'on considère le cœur sensible et reconnaissant de celle qui se regardait autrefois comme sa fille, et nous aurions à peine parlé de cette circonstance, si elle ne nous conduisait pas a un récit que nous ne voulons pas faire attendre plus long-temps à nos lecteurs.

Sophie était aussi curieuse qu'ils le sont peut-être eux-mêmes, d'apprendre l'histoire de l'enfance d'Ida, et la manière dont elle avait été enlevée à ses parens. Un jour donc que Munster et Ida se trouvaient seuls

avec l'impératrice, on l'invita à raconter cette histoire, dont on verra les détails dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXV.

Histoire de l'enfance d'Ida.

O Princesse, dit Munster, après quelques momens de réflexions ! que demandez-vous à un homme auquel votre attachement et les bontés de l'impératrice sont si chers. Vous exigez que j'avoue des fautes qui me perdront peut-être dans votre esprit. Elles vous ont plongée dans l'abîme du malheur, et ne sont vraiment excusables, que par mon amour aveugle pour une femme, qui, aussi belle qu'Eve, pouvait bien induire à mal un enfant d'Adam. Ida, vous connaissez celle que vous croyez votre mère, et vous devez juger par ce qui lui reste de beauté, si elle était charmante, lorsqu'elle n'avait que vingt-quatre ans. J'aimais Marie ; mais la différence de nos états rendait mon bonheur presqu'impossible. Marie était serf, et moi j'étais un des principaux officiers du comte de Wirtemberg ; devenue veuve, la mort de son mari et celle de son enfant, encore à la mamelle, excitèrent la

compassion, et furent cause qu'on recueillit l'infortunée à la cour du comte. On l'attacha au service personnel de la comtesse de Wirtemberg. La comtesse mourut, et Marie la remplaça auprès d'Ida, non encore sevrée. Déja du vivant de sa maîtresse, on avait promis la liberté à Marie ; l'état de nourrice d'une princesse augmentait ses droits à cette grace, ainsi que les espérances de mon amour.

Malheureusement le bonheur du peuple est la plupart du temps regardé comme une chose de trop mince importance pour mériter l'attention des souverains. On aurait pu d'un seul mot nous rendre heureux, exciter dans nos cœurs une reconnaissance éternelle ; on ne dit pas ce mot. On m'envoya loin du lieu qu'habitait l'objet de mes desirs, et l'on traita mon amante avec une dureté qui excita la haine dans son cœur, et l'engagea à une démarche qu'elle n'eût jamais faite, si on ne l'eût pas aigrie en la maltraitant.

La petite Ida, charmante créature, admirée de tout le monde, et presqu'adorée de sa nourrice, n'avait pas encore deux ans, que feue la comtesse de Wirtemberg était déja oubliée, et qu'on songeait à mettre à sa place une jeune personne, dont la beauté et la haute naissance formaient le seul mérite.

Elle pensait assez mal pour séparer le titre de femme du comte Evrard de celui de mère de ses enfans. Elle aimait le premier, ou du moins feignait de l'aimer, et détestait cordialement les autres. Marie, qui avait trouvé moyen de me donner quelquefois secrètement de ses nouvelles, me fit savoir la plupart des mauvais procédés de cette belle-mère. Les fils de son mari, qui commençaient à grandir, furent envoyés à la guerre, sans être pourvues d'équipages conformes à leur rang et à leur fortune. On n'eut pas plus d'égard à leur tendre jeunesse, qui demandait des ménagemens. On jetta les filles à la tête de princes, qui ne les épousaient qu'à cause de leur naissance; enfin la jeune comtesse avait évidemment pour but d'augmenter sa fortune aux dépens de celles des enfans de son mari. Une petite sœur d'Ida perdit la vie par défaut de soins, et Marie ne manqua pas de rejetter encore cet accident sur la belle-mère, ainsi que la mauvaise santé de son nourrisson, dont, prétendait-elle, on cherchait mystérieusement à se débarrasser; accusations peut-être hasardées, et auxquelles un amour aveugle pouvait seul m'engager à ajouter foi.

Je fus un jour invité par Marie à me rendre en secret dans le château du comte, afin d'aviser au moyen de sauver Ida, et d'écarter

d'écarter les obstacles qui s'opposaient à notre union. Ce dernier projet devenait de jour en jour plus difficile par la dureté de la nouvelle comtesse, qui mettait toujours de nouveaux retards à la liberté de Marie, et finit enfin par la lui refuser nettement.

L'exprès que m'avait envoyé mon amante, me conduisit à Visbaden, où résidait alors le comte avec toute sa cour. Il s'était retiré ici après la longue et en partie malheureuse guerre qu'il avait eue contre les villes impériales, pour y goûter un peu de repos. Quant à sa femme, qui était grosse, elle avait pris le parti de demeurer à Aurathen, afin d'être plus à portée de son médecin. Je volai dans les bras de Marie. Ayant des ordres positifs de mon maître, de ne pas quitter l'endroit où j'étais placé, il fallait que personne n'eût connaissance de mon arrivée : ainsi, Marie et moi, nous ne pouvions nous réunir que la nuit, pendant laquelle nous n'avions d'autres témoins que la petite Ida, dont on s'inquiétait encore moins qu'auparavant, depuis la grossesse de sa belle-mère. On la tenait renfermée comme une prisonnière, avec sa nourrice, dans une mauvaise chambre écartée, où elles manquaient souvent du nécessaire.

Dans nos entretiens secrets, nous ne nous occupions pas seulement des circonstances

défavorables à notre amour. La destinée d'Ida alarmait beaucoup plus Marie que la sienne propre. — Ne te flatte point, me disait-elle, que je donne jamais les mains à aucun de tes projets relatifs à notre mariage, aussi long-temps que cet enfant ne sera pas en sûreté. Il faut que tu nous sauves toutes deux, ou que tu renonces à moi. Pauvre petite innocente, ajoutait-elle, en pressant contre son sein Ida endormie sur ses genoux; quoi! je t'abandonnerais! je te laisserais entre les mains de ta belle-mère! je souffrirais que la trame, déja si faible, de ta vie fût tranchée par ma faute! O mon ami! vois ce visage blême et défait; reconnais-tu cette Ida, autrefois si fraîche et si bien portante? et cependant elle ne mange rien que ce que je lui apprête moi-même. Ah! sans doute l'air que nous respirons ici est empoisonné; je crains jusqu'aux regards de cette méchante comtesse; ils dessécheraient entièrement cette tendre fleur. Elle fuit actuellement mon Ida; mais quand bien même elle la rechercherait, j'appréhenderais ses perfides caresses, elle ne les lui prodiguerait que pour l'étouffer.

L'amour et la défiance inspiraient Marie; chaque jour elle croyait découvrir de nouvelles preuves de la cruauté de la comtesse, et prétendait que, lorsqu'elle serait devenue mère, les choses iraient en empirant;

que le comte s'intéresserait encore moins qu'à présent à sa fille, et que celle-ci serait totalement sacrifiée aux enfans futures de sa belle-mère.

Je devinais facilement le dessein de Marie ; elle voulait que, par un coup hardi, je lui acquisse sa liberté en l'enlevant ; que nous emmenassions la petite princesse pour la sauver des dangers qui l'environnaient ; sa main ne pouvait m'être accordée qu'à ce prix. J'aimais la charmante Ida; cependant je ne pouvais me déterminer à la ravir à son père, et à lui faire perdre par-là les droits attachés à sa naissance. Sa situation ne me paraissant pas aussi périlleuse que le prétendait Marie, j'attribuais une grande partie de ses inquiétudes à l'excessive tendresse qu'elle avait pour son nourrisson, et à la haine non moins grande qu'elle portait à celle qui occupait la place de son ancienne maîtresse, pour laquelle elle conservait un vif attachement. J'espérais qu'on pourrait améliorer le sort de l'enfant d'une manière plus facile et plus juste. Je résolus donc décidément de ne jamais me prêter à un vol de cette espèce, que je regardais comme une des actions les plus condamnables.

Un événement imprévu me fit changer d'opinion, et réalisa les projets de Marie, sans qu'il fût nécessaire de prendre les

moindres précautions. Que dirai-je? l'amour et la compassion vainquirent mes scrupules ; les apparences d'un ordre émané du ciel m'en imposèrent ; mon amante fut assez adroite pour se prévaloir de ma faiblesse, et je me décidai à ce pas hasardeux, qui, dans la suite, m'a causé tant de soins, de regrets et de remords, et à cet enfant tant de maux ; à ce pas, qui, comme je l'espère, n'aura plus actuellement d'autres suites fâcheuses.

Dans la crainte d'être reconnu, j'avais établi ma demeure à une bonne lieue du château de Visbaden. Je me mettais journellement en chemin à l'entrée de la nuit, pour aller visiter Marie, et retournais après une entretien de quelques heures, les plus heureuses de ma vie, afin de ne pas être surpris par le jour. Je passais toutes les fois à travers une forêt fort épaisse, regardée par les gens du pays comme le rendez-vous des esprits malfaisans, et je n'aurais jamais osé y entrer, si je n'eusse pas été soutenu par le courage invincible qu'inspire l'amour. J'avais même des raisons particulières de m'écarter de cet endroit, vu qu'il m'y était souvent arrivé des choses que je ne savais pas trop comment expliquer.

Dieu sais, disais-je souvent à Marie, ce qui se passe dans cette forêt ; si déserte

pendant le jour, elle fourmille la nuit de monde. On y entend un bruit confus de voix, des spectres vont et viennent; ils m'approchent quelquefois de si près qu'ils semblent me toucher. Mais, grace au ciel, ils ne font point de mal au voyageur paisible; aussi les laissai-je aller, je fais le signe de croix, et je feins de ne les pas appercevoir.

Un soir, que j'avais quitté Marie de meilleure heure, à cause d'une incommodité de son nourrisson, qui ne lui permettait pas de causer avec moi, je fis une découverte qui détruisit tous mes doutes relativement à ce bois solitaire.

C'était pendant une de ces nuits obscures d'automne où les brouillards sont si épais, qu'ils interceptent entièrement la lumière de la lune et des étoiles. Une vapeur humide était répandue sur les environs; on marchait comme dans un nuage, et l'on n'appercevait rien que des étincelles qui s'élevaient quelquefois subitement dans les airs, et pouvaient être occasionnées, soit par des feux follets, soit peut-être par quelque chose de pire encore.

J'avançais en aveugle dans ce chemin, que j'avais si souvent fait, lorsque me heurtant contre un arbre, je tombai tout mon long sur un terrein marécageux; je me relevai bientôt pour reprendre ma route,

mais je ne tardai pas à reconnaître que j'avais entièrement perdu le sentier que j'avais toujours suivi jusques-là. Craignant alors de m'enfoncer plus avant dans la forêt, et de m'engager peut-être dans des endroits dangereux dont j'avais ouï parler, je me décidai à attendre le jour, et à passer la nuit sur la place même où je me trouvais, place que je tâchai de couvrir de mon mieux avec le peu de branchages secs que je pus ramasser dans l'obscurité.

Il n'y avait pas une heure que je reposais, lorsque j'entendis le bruit qui m'avait si souvent effrayé dans cette forêt, et qui ressemblait de loin à la marche d'une troupe armée. Cela s'approchait, se partageait, restait tranquille et recommençait de nouveau. Il me semblait ouïr marcher par deux chemins différens, et distinguer les voix de deux de ces êtres que j'avais cru jusqu'à présent des esprits. Ils s'arrêtèrent précisément derrière le buisson où j'étais, alors je reconnus que ces voix, dont l'écho du bois n'avait apporté à mon oreille que des sons inarticulés, prononçaient de véritables mots. Découverte qui changea presqu'entièrement mon opinion sur la nature des personnes auxquelles j'avais imaginé avoir à faire, car j'ai toujours pensé, et je pense encore actuellement, que les paisibles habitans de l'autre monde doivent avoir un

autre moyen de se communiquer leurs idées, que l'usage de la parole.

Mon courage commença donc à renaître; j'écoutai avec la plus grande attention, afin de suppléer par-là à ce que l'obscurité de la nuit m'empêchait de voir, et je ne tardai pas à être pleinement convaincu que ces fantômes qui m'avaient si souvent intimidé, étaient des hommes comme moi. Ils se plaignaient du mauvais temps, maudissaient leurs chefs et attendaient fort impatiemment le jour. J'allais me découvrir à eux afin de trouver la nuit moins longue en causant ensemble, et de rendre notre situation plus supportable en nous aidant réciproquement, lorsque quelques mots qui leur échappèrent, me firent desirer auparavant d'en savoir davantage sur leur compte; en conséquence je tâchai de m'approcher.

— Quai-je entendu, s'écria l'un d'eux? quelque chose a remué dans ce buisson! l'homme, qui traverse le bois, est-il déjà passé? — une fois, répondit l'autre: il ne reparait ordinairement pour la seconde que vers le lever du soleil; d'ailleurs il ne fait de mal à personne, ainsi tu n'as rien à craindre, quand bien même ce serait lui.

— Je pense que c'est Jean Herdsman, qui, à ce que disent les gens du pays, a été exécuté ici. Toutes les fois que je le ren-

contre, je me détourne de son chemin, et je prie pour son ame. — Que Dieu lui pardonne, reprit le premier; son habit est blanc, le collet seul est taché de sang; il était peut-être innocent.

Ces paroles et quelques autres semblables me firent croire que mes voisins parlaient de moi. Mon manteau blanc avec un collet rouge était exactement dépeint, et je ne pus pas m'empêcher de rire tout bas, en voyant que je jouais ici aux yeux de ces gens le rôle d'un esprit, tandis qu'eux-mêmes l'avaient si long-temps joué aux miens.

— Il me semble, continua l'un d'eux, que j'entends rire l'esprit; il nous provoque, allons-nous-en! — Nous ne pouvons quitter cette place; tu sais que nous y devons attendre nos maîtres. — Sont-ils allés encore une fois à Visbaden? — Oui, j'ignore quelles seront les suites de cette entreprise.

Bientôt d'autres personnes arrivèrent, et mes voisins cédèrent leur place, après avoir étendu leurs manteaux sous des arbres pour y coucher leurs maîtres. Mes nouveaux compagnons ordonnèrent aux premiers de s'éloigner; je me trouvai à portée d'écouter leur conversation, beaucoup plus intéressante que la précédente, et qui subjugua enfin tellement mon attention, qu'il s'en fallut peu, que je ne me fusse trahi moi-

même. J'appris qu'ils avaient formé le projet de surprendre le comte de Wirtemberg à Visbaden, où il se croyait en sûreté. L'un d'eux, qui, autant que j'en pus juger par ses discours, paraissait le chef d'une troupe nombreuse, avouait franchement à ceux qui l'accompagnaient, qu'il n'était pas, comme ses gens, guidé par l'espérance de faire une capture immense qui ne pouvait pas leur manquer, mais que tous ses desirs se portaient sur la charmante femme du comte Evrard, dont il avait autrefois été aimé, qui ensuite s'était dégoûtée de lui, et peu après avait épousé le comte de Wirtemberg.

Je devenais toujours plus attentif dans mon buisson, car tantôt on calculait le nombre des ennemis du comte Evrard, tantôt on disait leurs noms, parmi lesquels se trouvaient deux seigneurs d'Unna, le père et le frère de Herman. L'aurore commença à se montrer. Il parut un plus grand nombre de chevalier; on tint conseil; deux d'entr'eux rendirent compte de ce qu'ils avaient observé à Visbaden; le jour de l'attaque fut fixé, et jugez de mon désespoir, c'était celui qui allait commencer. Je pris sur-le-champ la résolution d'avertir le comte; mais il fallait l'exécuter à l'instant, si je voulais qu'il pût échapper au danger qui le menaçait, et qu'il eût le temps de songer à la fuite.

Sans faire de plus longues réflexions, je me levai doucement. Je voulais profiter de l'erreur des valets à mon sujet, et dont j'avais aussi apperçu quelques traces dans les discours des chevaliers. Je tournai donc mon manteau à l'envers, afin que sa doublure rouge rendît mon apparition encore plus épouvantable. Je marchai lentement par un sentier, qui passait immédiatement à côté d'eux. Je remarquai qu'on m'avait apperçu malgré l'obscurité, et que ma présence occasionnait une frayeur universelle. Tous se turent, comme si la foudre leur eût ôté la parole, et j'étais déja loin, lorsque j'entendis ces mots : « Il fait presque » jour, et voilà encore le spectre si près » de nous ? son habit est rouge, cela n'an- » nonce rien de bon, l'action sera san- » glante. »

Aussitôt que je fus hors de leur portée, je doublai le pas et arrivai presque hors d'haleine à Visbaden. Je demandai à parler au comte, on fut étonné de me voir, et l'on courut à l'instant lui dire, que Munster, que l'on croyait en Italie, venait de se présenter et avait des choses importantes à lui communiquer.

Le comte Evrard me reçut bien, quoique je fusse revenu sans en avoir obtenu la permission. Ma fidélité, qui lui était connue, lui faisait présumer que je n'avais pas

quitté mon poste sans motif. Je ne lui parlai donc point des raisons qui m'avaient attiré ici, mais je lui découvris sur-le-champ ce que j'avais appris cette nuit dans la forêt du projet des chevaliers de saint Martin, (c'était le nom qu'ils s'étaient donné, parce qu'ils avaient formé leur complot la veille de la Saint-Martin) et du moment où ils devaient le mettre à exécution.

Malheureusement je racontai aussi ce qu'avait dit l'amant rebuté de la comtesse de Wirtemberg, de ses anciennes liaisons avec elle. la comtesse était présente; elle prétendit que je l'insultais, que mon récit en entier n'était qu'une fable, qui cachait quelque mauvais dessein; elle déclara que, malgré mes précautions pour tenir mon arrivée secrette dans le pays, elle ne l'avait point ignorée; que plusieurs de ses gens m'avaient déja apperçu depuis quelques jours rodant dans les environs, elle ajouta enfin à cela plusieurs autres plaintes de la même espèce, qui aveuglèrent tellement le comte Evrard sur ce que je pouvais lui dire, qu'il finit par me faire mettre en prison.

Qu'on imagine quelle dut être ma position. Non seulement j'étais devenu suspect à mon maître, il me punissait pour avoir rempli le devoir d'un fidelle sujet; mais encore je le voyais, par sa faute, exposé aux plus grands dangers, ainsi que ma chère

Marie, et cette enfant qu'elle aimait plus que la vie.

Le moment de l'attaque arriva ; le cœur me battait. Il me resta cependant quelques consolations, quand j'entendis dans la cour du château le bruit des voitures et des chevaux, accompagné des clameurs de gens qui semblaient se presser pour sortir. On n'avait donc pas tout-à-fait négligé mes avis, et il était peut-être possible que celle que j'aimais fût encore sauvée.

Le silence profond qui succéda à ce tumulte, fortifia mes espérances, et fut cause que je me trouvai plus tranquille, lorsque, vers le soir, le bruit des armes et des chevaux m'avertit que les chevaliers de saint-Martin mettaient à exécution leur projet.

J'ignorais parfaitement ce qui se passait ; seulement j'entendais les cris des vainqueurs et des mourans, quand, tout-à-coup, certains mots, qui parvinrent confusément jusqu'à moi, me firent juger qu'on voulait couronner l'œuvre, en livrant le château aux flammes, menace qui me glaça d'épouvante, et dont la réalité me fut bientôt assurée par le témoignage de mes sens. La fumée entrait par la petite fenêtre grillée de mon cachot ; ce noir séjour était éclairé par la lueur de l'incendie ; prisonnier, il fallait périr ici sans secours, à moins qu'un miracle ne me délivrât.

Je ne croyais pas être assez favorisé du ciel, pour en espérer un dans cette occasion, et je me servis en conséquence de mes épaules pour enfoncer la porte de ma prison. Je traversai le souterrein qui y conduisait, et je parvins dans une des cours du château. Une aile du bâtiment était en feu; mes yeux se tournèrent involontairement vers l'autre, où se trouvait la chambre de Marie, qui commençait seulement à s'embraser en quelques endroits. Heureusement, disais-je, qu'elle est sauvée; car il n'y a point de doute qu'elle n'ait été du nombre de ceux qui ont encore fui à temps le danger. Mais est-elle bien réellement échappée, me demandai-je ensuite, comme par une secrette inspiration? et, sans réfléchir plus long-temps, je volai au lieu où je n'étais jamais arrivé avec les dispositions que j'éprouvais en ce moment, c'est-à-dire, avec le desire de ne pas y rencontrer Marie.

Je trouvai en effet ce quartier désert et tranquille; il n'y restait plus personne: la fumée et la chaleur étaient presqu'insupportables. Marie ne sera pas demeurée seule ici, me criait l'amour de ma conservation, réveillé par la crainte du danger que je courais à chaque pas; mais mon amour pour Marie parla plus haut, et l'emporta. Je voulais me convaincre par mes propres

yeux, et me dépêchai à monter les cents marches par lesquelles on arrivait au misérable appartement de ma maîtresse. En approchant, j'entends les cris plaintifs d'un enfant, je redouble de vîtesse, et je distingue la voix de la petite Ida. Parvenu à la porte de la chambre, je veux l'ouvrir. O désespoir ! elle est fermée en dedans par un verroux ; je le fais sauter, et trouve Marie sans connaissance, couchée sur le plancher. La fenêtre par où elle avait sans doute voulu se sauver, si elle n'eût pas été effrayée de la hauteur de la chûte, était ouverte : la petite Ida se traînait par terre en pleurant, et cherchait à réveiller sa nourrice. Quel affreux spectacle ! mais je ne m'y arrête pas long-temps. Je saisis Marie et la charge sur mes épaules, je prends la jeune princesse entre mes bras, et je gagne ainsi sain et sauf la cour, où je me débarrasse de mon fardeau, pour reprendre haleine. Il semblait qu'un ange m'eût porté sur ses aîles, tant il paraissait difficile, sans un secours surnaturel, de passer impunément à travers les tourbillons de fumée et de flammes qui m'avaient environné de tous côtés.

Marie revint à elle ; nous profitâmes du premier moment où elle put marcher, pour nous éloigner de ce funeste lieu : car, quelque grande que fût la cour du château,

nous ne trouvions cependant plus de sûreté ici. Nous atteignîmes bientôt la forêt, qui avait servi la veille de refuge aux bandits incendiaires, et ce fut seulement alors que nous risquâmes de prendre un peu de repos, et que nous nous crûmes à l'abri du feu et du fer des ennemis.

Je demandai à Marie comment il était possible qu'on l'eût ainsi abandonnée avec la petite princesse dans le château. J'observai par ses réponses, qu'elle n'avait rien su de tout ce qui s'était passé ; que l'aspect seul des flammes l'avait avertie du danger qui menaçait sa vie; qu'elle avait inutilement appellé du secours, demandé qu'on lui ouvrit la porte, essayé de sauter par la fenêtre; et qu'enfin, se voyant perdue sans ressource, elle s'était évanouie de désespoir.

Voici au reste les vraies circonstances de cet événement, telles que je les ai apprises depuis. Le comte Evrard, trompé par sa femme, dieu sait à quel dessein, n'ajouta foi à l'avis que je lui avais donné, que quelques heures après m'avoir fait mettre en prison : un berger des environs confirma ce que je lui avais rapporté. Cet homme avait, aussi bien que moi, découvert les projets des chevaliers de saint Martin, et s'était empressé à en aller avertir le comte. Celui-ci ne perdit pas un instant pour tâcher

de mettre en sûreté sa famille qui était ce qu'il avait de plus cher, tandis qu'il prit la résolution de rester, d'assembler ses gens, et d'attendre l'ennemi. Le berger offrit de servir de guide aux fugitifs, et de les conduire par un chemin inconnu qui passait sur les hauteurs. Le comte en faisant ses adieux à sa femme, lui ordonna d'emmener du château tout ce qui en valait la peine, et alla occuper son poste. La comtesse avait obéi aux ordres de son mari; elle n'avait rien laissé qu'elle crût digne d'être sauvée; et il n'est pas fort surprenant, quand on connait les sentimens de cette cruelle belle-mère, de voir que la petite Ida avait été oubliée par mégarde, peut-être même volontairement.

Cependant Marie ignorait tout ceci. Elle remarqua bien qu'il y avait du mouvement dans la cour où donnait ses fenêtres, que l'on faisait des préparatifs de départ; mais elle crut qu'il ne s'agissait que d'un de ces voyages, qu'on était accoutumé de faire dans les terres des gentilshommes du voisinage, pendant lesquels son nourrisson et elle jouissaient d'une plus grande liberté, et qu'elle voyait en conséquence toujours avec plaisir. L'élévation de sa demeure l'empêchait d'ailleurs de comprendre ce qu'on disait en bas, de même que la cour écartée sur laquelle ses fenêtres prenaient jour, l'éloignait

l'éloignait trop de la principale face du château, pour qu'elle pût appercevoir l'attaque des ennemis.

Toutefois le peu qu'elle entendait la rendit assez curieuse pour chercher à sortir du donjon qu'elle occupait; mais elle trouva la porte fermée. Cela ne l'étonna point; pareille chose arrivait souvent, quand la comtesse était de mauvaise humeur. Elle espérait que la fille qui venait ordinairement lui apporter à souper, lui ouvrirait la porte, et lui apprendrait ce dont il était question. Cette fille ne parut pas : il était tard. Marie et la petite Ida, déjà habituées à aller quelquefois coucher sans souper, s'endormirent, et furent enfin éveillées par le feu. Marie chercha vainement à s'enfuir; la crainte et le désespoir la firent tomber sans sentiment; et elle se voyait actuellement sauvée, sauvée par moi, sans pouvoir comprendre ni la cause du danger qu'elle avait couru, ni la manière dont elle en avait été délivrée. Après divers éclaircissemens sur ces objets, nous formâmes des projets pour l'avenir. Les miens contrariaient entièrement ceux de Marie. J'insistais pour qu'Ida fût rendue à son père, tandis qu'elle, outrée jusqu'à la rage, de la barbarie avec laquelle on avait délaissé ce malheureux enfant, jura qu'elle n'aurait plus rien de commun avec moi, si je voulais prendre ce

parti. Je laisse à décider à celles qui me font l'honneur de m'écouter, s'il était vrai, comme le disait Marie, que de remettre la jeune princesse entre les mains de sa belle-mère, ou de la massacrer, c'était une même chose. Quant à moi, je pensais bien différemment. J'avais de la confiance en l'attachement du comte Evrard pour sa fille, et j'espérais qu'en lui ouvrant les yeux sur les mauvais desseins de sa femme, il accorderait à Ida une protection plus active. L'amour et la nécessité s'opposèrent néanmoins à l'exécution d'une chose qui me paraissait juste. Je ne voulais point renoncer à Marie, et je me trouvais dans l'impossibilité de joindre le comte Evrard pour lui remettre son enfant. Les chevaliers de saint Martin infestaient tellement les chemins, que tous les passages étaient interceptés, et la haine que lui portaient les villes impériales fut cause que le comte de Wirtemberg resta long-temps sans avoir de demeure fixe. Il eut même bien de la peine à retirer son épouse des mains de ses ennemis, entre lesquelles elle était tombée, malgré toutes les précautions qu'on avait prises. L'évêque de Strasbourg leur accorda enfin un asyle chez lui; mais étant parent de la comtesse de Wirtemberg, nous ne voulions pas lui confier notre Ida.

Durant ce temps, le repos et le bonheur

nous avaient déja été rendus. Pendant le peu de jours que nous passâmes dans ce bois, que les gens du pays croyaient habité par des esprits, nous avions trouvé un petit trésor, qui devint la source de nos richesses futures.

J'avais voulu, dès le premier moment de notre arrivée dans la forêt, faire un abri à moi et aux miens, contre la pluie, qui tombait sans discontinuer; je creusai en conséquence plusieurs trous en terre pour y enfoncer des piquets; en travaillant à cette opération, je rencontrai par hasard une petite cassette de fer remplie d'argent, qui, ainsi que nous l'apprîmes par un morceau de parchemin qu'on y avait joint, devait avoir appartenue à un nommé Jean Herdsman, que l'on regardait dans les environs comme un voleur, et qui, comme tel, avait été mis à mort dans la forêt, il y avait plus de vingt ans. Je me rappellai le discours des deux écuyers des chevaliers de saint Martin le soir précédent, et ne crus pas commettre une injustice, en me rendant l'héritier d'un homme dont j'avais, pendant quelque temps joué le personnage aux yeux de ces timides guerriers.

Cet argent fut cause qu'en quittant le bois nous ne manquâmes pas d'asyle. Nous allâmes à Nurenberg, où nous fûmes parfaitement accueillis. Le bavardage de Marie

nous ayant bientôt fait reconnaître pour des vassaux fugitifs du comte de Wirtemberg, l'on nous y retint par toutes sortes d'honnêtetés et de promesses. J'épousai mon amante, et fus obligé, pour obtenir son consentement, de m'engager par serment, à ne pas restituer avant dix ans Ida à ses parens, et à la faire passer pour ma fille, jusqu'à ce que les choses eussent pris une meilleure face.

Nous formâmes ici un établissement. Je commençai à me mettre à l'ouvrage. Je fis des morceaux qui excitèrent l'admiration, et répandirent au loin ma réputation. Je travaillai pour des églises et des couvens. Je fus enfin appellé à Prague; la construction de la cathédrale m'arrêta si long-temps, que je m'attachai à cette ville, où j'avais beaucoup gagné, et que je résolus d'y fixer mon séjour. Pendant ce temps, notre Ida était devenue grande : sa beauté et une éducation conforme à sa naissance, que nous lui avions donnée, la faisaient remarquer; ce qui nous obligeait à ne pas la laisser beaucoup sortir, de crainte d'attirer trop sur elle les regards. Mon imprudente femme transgressa une seule fois les règles de conduite, que je lui avais prescrites, relativement à la jeune princesse. Ida parut au mariage de votre majesté; et cette faute unique devint la cause de tous les malheurs qui lui sont arrivés depuis.

Dites plutôt de mon plus grand bonheur, s'écria Ida, en pressant tendrement la main de Sophie contre ses lèvres !

Marie, continua Munster, avait ses projets particuliers. Elle se reprochait bien d'avoir ravi à sa chère princesse les avantages de son rang; mais elle était bien loin de consentir que je la remenasse dans la maison paternelle. Elle voulait lui faire sa fortune sans avoir recours au comte de Wirtemberg; elle le haïssait trop; elle avait trop de répugnance à lui pardonner son aveugle amour pour la belle-mère d'Ida et son insouciance envers sa fille, pour pouvoir se résoudre à partager avec lui le plaisir de contribuer au bonheur futur de celle-ci. Elle comptait sur la faveur de l'impératrice; elle avait des vues sur le jeune Herman d'Unna, dont elle remarqua bientôt la passion pour Ida, parce qu'elle savait qu'il déplaisait au comte de Wirtemberg. Elle forma mille projets, commis mille imprudences à mon insçu, jusqu'à ce qu'elle parvint enfin à compromettre tellement celle qu'elle aimait, que, tandis qu'elle cherchait à la rendre heureuse, Ida manqua de devenir la victime de ses fausses démarches, si je ne m'étais pas jetté à la traverse, en embrassant le seul parti qui restait à prendre pour la sauver. Je découvris sa naissance à son père; il était aisé de lui ouvrir les yeux

sur ce fait : les traits d'Ida et des signes qu'elle avait apportés en venant au monde lui étaient trop connus pour qu'il pût en douter. D'ailleurs sa femme n'étant plus depuis un an, la perte de la seule fille qui lui restait, fiancée au duc de Brunswick, lui faisait desirer d'en retrouver une autre; ainsi le cœur du comte Evrard était alors assez libre, pour qu'il revît avec plaisir celle qu'il avait autrefois abandonnée, qu'il croyait morte, ou du moins qu'il regardait comme entièrement perdue; et........ et à qui il promet aujourd'hui de faire oublier ce qu'elle a souffert par sa faute.

Munster finit ici son récit. Ida soupira; Sophie s'engagea à lui servir de mère, et à avoir soin d'elle, si le comte ne tenait pas fidèlement sa parole. Le point important en ce moment, ajouta-t-elle, c'est, ma chère amie, de te faire épouser incessamment ton Herman. La vie est courte; on ne peut pas commencer de trop bonne heure à être heureuse. Les pères sont souvent extraordinaires; ils croyent faire assez pour le bonheur de leurs filles, lorsqu'ils les marient à quelque grand seigneur qui n'a ni amour, ni vertu, ni agrémens, et dont tout le mérite consiste dans son rang. Ah Ida! j'en connais plus d'un exemple.

L'impératrice à ces derniers mots, jetta un profond soupir, et Ida la comprit de

reste. Celle-ci la remercia de l'intérêt qu'elle lui témoignait, et la supplia de ne hasarder aucune démarche, mais d'attendre du temps, qu'il rendît possible des choses qui, en ce moment, seraient impraticables; réflexion sage, que dictait la prudence, et que cependant Sophie oublia bien vîte.

CHAPITRE XXVI.

IDA prit congé de l'impératrice. Munster, auquel elle aimait à marquer les plus grands égards, n'ayant rien tant à cœur que de laisser penser à tout le monde qu'elle avait toujours conservé pour lui une tendresse filiale, et qu'elle n'était point humiliée d'avoir autrefois été crue sa fille; Munster, dis-je, l'accompagna chez elle, où ils passèrent ensemble quelques heures délicieuses. Le récit du vieillard avait excité en elle la plus ardente reconnaissance. Les divers dangers dont il l'avait retirée, cette affection plus que paternelle avec laquelle il l'avait recueillie, lorsque l'univers entier l'abandonnait; le constant dévouement avec lequel il avait toujours préféré l'intérêt d'Ida au sien; que de sujets d'épanchemens pour un cœur sensible! Toutefois, sur sa prière, elle ne lui témoignait jamais sa ten-

dresse en public : c'était uniquement dans le tête à tête qu'elle y donnait un libre cours.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, sans qu'ils s'en apperçussent, et il leur aurait encore fallu autant de temps, pour achever ce qu'ils avaient à se dire ; car ce fut dans cette circonstance que la princesse découvrit à Munster le desir qu'elle avait d'avoir pour toujours auprès d'elle, celle qu'elle avait si long-temps appellée sa mère, et à qui elle avait de si grandes obligations, desir dont elle espérait obtenir facilement l'accomplissement du comte de Wirtemberg.

Munster branla la tête : il ne parut ni souhaiter, ni espérer l'honneur qu'elle voulait faire à sa Marie. Il était sur le point de lui en expliquer les motifs, lorsque les femmes d'Ida vinrent annoncer l'arrivée du comte. Sur le champ, ils se levèrent tous deux pour aller au-devant de lui. Le comte entra d'un air agité ; un orage paraissait suspendu sur son front. Il reçut froidement les caresses d'Ida, et fit signe à son vénérable ami de se retirer.

Je suis étonné, s'écria-t-il, après s'être promené haut et bas dans la chambre, je suis étonné, que dans ta situation présente, tu n'aies pas encore entièrement oublié le passé. Tu es la fille du comte de Wirtemberg

berg et non de ce bourgeois, que tu devrais haïr et fuir à cause du tort qu'il t'a fait, au-lieu de l'accabler de prévenances, de le souffrir des heures entières dans ton appartement et de te laisser accompagner publiquement par lui.

— Mon père ! un aussi fidèle serviteur que Munster, le sauveur, le protecteur de votre fille, lorsqu'elle.....

— C'est assez ! je vois qu'il t'a raconté aujourd'hui, en présence de l'impératrice, la manière dont il t'a enlevée, et j'espère que tu es assez raisonnable pour concevoir, combien il en a mal agi avec toi, combien par cette action il nous a manqué essentiellement à l'un et à l'autre, malgré tous les subterfuges qu'il a imaginés pour s'excuser, et qui ne le justifient pas...... J'aurais le pouvoir de le punir ; mais, à ta considération, je veux bien l'épargner ; que cela te suffise ! ne me pousse pas à bout.

Ida, peu habituée à de pareilles remontrances paternelles, ne sut y répondre que par son silence ; et, durant ce temps, le comte Evrard continua à se promener, jusqu'à ce qu'il reprit enfin la parole en ces termes.

— J'ai aujourd'hui souffert de plus d'une manière, par rapport à toi. Le matin, j'ai appris des choses que je regardais comme incroyables, et le soir on m'a instruit à la

cour d'une certaine circonstance qui me fait douter actuellement de ton innocence, et qui — mon père, interrompit Ida d'un ton caressant, n'ayez pas ce regard sévère; le mécontentement vous empêche de parler; aurais-je été assez malheureuse pour vous faire de la peine?

— Oui, si tu ne peux pas répondre négativement aux questions que je vais te proposer.... Ecoute, est-il vrai que, dans la nuit, la première qui a suivi le moment où tu as su que j'étais ton père, dans cette nuit où je t'ai trouvée éveillée à une heure indue, est-il vrai que tu avais auprès de toi un jeune homme, qui, lorsque je parus, se jetta du balcon dans le jardin, au risque de se casser le cou, qui passa à côté de la sentinelle, et fut reconnu pour être Herman d'Unna? Tu te tais...... Est-ce ainsi que tu justifies ton innocence? — Voici ma seconde question: Est-ce toi qui as engagé l'impératrice à me tourmenter cette soirée par des prières, des remontrances, relatives à l'amour qui doit exister entre toi et ce Herman, ce rejetton d'une maison maudite? — Tu n'ignores pas que les prières des souverains sont des ordres: comment as-tu pu mettre ton père dans un pareil embarras? — Tu te tais encore une fois?........ Je te connais actuellement; je sais ce que j'ai à faire; ton jugement est prononcé.

Le comte de Wirtemberg quitta sa fille, et la laissa dans une consternation que rien ne pouvait augmenter, si ce n'est l'ordre qu'elle reçut le soir même, de se tenir prête à partir; des motifs d'une grande importance, disait-on, obligeaient à quitter précipitamment la cour.

Ida comprit très-bien quelles étaient les raisons de ce prompt départ; elle voyait toutes ses espérances se réduire en fumée; elle regrettait de s'être confiée à une solliciteuse qui, par son ardeur à la servir, avait tout gâté. Elle se repentait de toutes les démarches qu'elle avait faites, même de son amour pour Herman, parce qu'elle voyait que par-là elle rendait malheureux un père qu'elle respectait, à qui elle aurait desiré de plaire, et au bonheur duquel elle aurait voulu contribuer. Se séparer du vieux Munster, de l'impératrice, qui lui est si chère; ignorer ce qu'on veut faire d'elle; que de motifs à de tristes réflexions? Elle s'y abandonne entièrement, laisse faire à ses femmes les préparatifs du voyage, ne songe pas à se mettre au lit, et se trouve en conséquence habillée dès le matin, quand son père vient la chercher; circonstance qui lui prouvait que, malgré la rougeur de ses yeux, qui annonçait qu'elle avait beaucoup pleuré, elle savait obéir, et que son caractère était assez doux pour se

prêter à tout ce qu'il exigerait d'elle.

La remarque qu'il en fit, valut à Ida quelques caresses. Le comte Evrard l'assura qu'il l'aimait véritablement, qu'il voulait la rendre heureuse, si elle pouvait se résoudre à lui obéir; ce qui signifiait, en d'autres termes, si elle consentait à lui sacrifier le plus cher de ses desirs; bagatelle qui, dans son opinion, ne devait pas souffrir la moindre difficulté.

On la mena chez l'impératrice pour prendre congé d'elle. La conversation entre Sophie et le comte fut très-froide. Une partie du mécontentement de Sophie parut même retomber sur Ida, et ce ne fut qu'à la fin de la visite, que celle-ci reçut de l'impératrice une de ces tendres embrassades auxquelles elle était accoutumée. Fille ingrate, lui dit Sophie, tu ne m'aimes point! tu n'as pas assez de courage pour résister à ceux qui veulent te séparer de moi! Parlez, comte Evrard, voudriez-vous pousser la cruauté au point de m'enlever la meilleure de mes amies, supposé qu'elle ne désirât pas me quitter?

Le comte connaissait assez sa fille pour savoir ce qu'il avait à attendre de son obéissance. Il assura donc qu'Ida pouvait avouer franchement si elle avait de la répugnance à lui obéir, — Ida comprit la manière dont on voulait qu'elle répondit; et comme

elle ne pouvait pas se décider à feindre, elle se tut. — Sophie l'embrassa encore une fois, mais froidement; le comte lui pressa la main, afin de lui témoigner la satisfaction qu'il ressentait de sa conduite, et l'un et l'autre s'éloignèrent, reconduits par toutes les dames de l'impératrice, dans les yeux desquelles on lisait clairement le plaisir que leur faisait le départ de leur compagne, malgré le soin qu'elles prenaient à le cacher.

CHAPITRE XXVII.

La princesse de Ratibor pouvait être mise au nombre de ces femmes dont il ne manque jamais à la cour, qui, soit pour amuser leur maîtresse, soit pour contenter leur propre curiosité, sont à l'affût de toutes les nouvelles qui se débitent. Ida était, depuis long-temps, l'objet de son attention particulière, et il est à présumer que, lorsqu'elle fut reconnue princesse de Wirtemberg, la grande maîtresse ne continua pas moins de l'observer et d'éclairer ses démarches. Elle savait tout ce qui se passait de plus secret dans son intérieur, et la visite nocturne d'un jeune homme n'avait pas pu échapper à ses perquisitions. Elle n'était

pas bien sûre que Herman fût ce jeune homme; mais elle le supposa hardiment, et rencontra ainsi par hasard la vérité.

Elle avait déja fait plusieurs tentatives pour nuire à la réputation d'Ida, et en détacher l'impératrice, notamment lorsqu'elle lui raconta cette aventure, ornée de toutes les circonstances qui pouvaient la rendre odieuse; mais, comme Sophie avait été instruite de la chose, elle échoua dans cette occasion, et fut obligée de changer de batterie. Ce fut elle qui avertit indirectement le comte de Wirtemberg. Ce fut elle qui dicta les réponses de la sentinelle; et c'est ainsi que, par une patience infatigable, elle parvint à exécuter un projet qui lui tenait depuis si long-temps au cœur, à éloigner la détestée Ida.

La jeune princesse remarqua bien, lorsque son père prit congé de la princesse de Ratibor, qu'ils étaient de meilleure intelligence qu'auparavant; mais elle était trop bonne pour en deviner la cause; trop bonne pour soupçonner, quoiqu'à la porte de la chambre d'audience elle les vit encore s'entretenir secrètement ensemble, ce qui l'eût réduite au désespoir, si elle avait su de quoi il s'agissait.

Le comte, après avoir fait à la princesse de Ratibor beaucoup d'offres de services, l'avait priée d'éclairer les démarches de ce

Herman d'Unna (que l'on disait avoir encore été vu la veille dans la ville) ; et, si l'on parvenait à s'en saisir, de le contraindre à renoncer pour jamais à Ida.

Il est vraisemblable que le comte Evrard ne connaissait point toute la méchanceté de celle qu'il chargeait d'une pareille commission : car il ne desirait sûrement pas la perte entière de Herman ; et il lui aurait peut-être souhaité des jours longs et heureux, s'il eût seulement pu mettre une distance de cent lieues entre lui et sa fille.

Cependant un bon génie veillait à la conservation de Herman. La princesse de Ratibor avait raison ; il était resté jusqu'à ce temps dans les environs, afin d'observer les pas d'Ida ; de chercher les occasions de la voir et de lui parler. Cette surveillance assidue fut cause qu'il apprit le départ de son amante à l'instant où elle monta en voiture, et que, n'ayant plus rien à faire ici, il partit sur le champ, et échappa ainsi aux dangers qui l'environnaient.

Son dessein était de la suivre par-tout, de l'accompagner sans cesse sous mille déguisemens différens, et d'essayer s'il n'y en aurait pas un qui pourrait lui procurer le bonheur d'obtenir d'elle un mot, un regard. Vraisemblablement, il eût exécuté ce projet au grand désavantage de l'un et de l'autre, si le ciel ne lui avait pas amené un ami,

qui, par ses sages conseils, lui fit adopter un meilleur plan de conduite. Herman avait été instruit, par les petits moyens qu'il savait employer, qu'Ida, ainsi que son père, devaient coucher la seconde nuit dans un village qu'il connaissait. Il s'y rendit par un chemin plus court que celui que prenaient ordinairement les voyageurs. C'est là qu'il attendait son amante, pour jouir au moins du plaisir de la voir descendre de voiture, d'entendre sa voix de loin, et c'est là qu'il rencontra son ancien ami l'honnête Munster.

L'histoire ne nous dit pas si le vieillard avait les mêmes projets que le chevalier de la fidélité; elle nous apprend seulement qu'il blâma en tout point ceux de ce dernier, et qu'il usa de tout le pouvoir qu'il avait sur son esprit, pour l'y faire renoncer. — Que prétendez-vous entreprendre, s'écria-t-il, après que Herman lui eût ouvert son cœur ? perdre votre temps à de vaines courses; demeurer éternellement le chevalier Herman d'Unna, qui ne peut jamais songer à devenir le gendre de l'orgueilleux comte de Wittemberg; laisser échapper mille occasions d'acquérir de la gloire; mettre en danger votre vie, votre honneur, celui de votre amante, si l'on vient à vous découvrir; et quand vous ne le seriez de personne, et que parconséquent elle ne vous connaitrait pas elle-même, rester des années entières à

vous donner des peines inutiles, pour parvenir à un but que vous n'atteindrez jamais, et vous appercevoir trop tard que vous ne poursuiviez qu'un ombre, tandis que vous auriez déja pu avoir fait des pas de géant pour arriver au bonheur. Non, chevalier, croyez-moi, abandonnez ce lieu, abandonnez-le à l'instant, avant que celle qui pourrait ébranler la résolution qu'il est nécessaire que vous preniez, ne paraisse. Allez reprendre la place que vous avez quittée pour voler au secours d'Ida. Le roi Sigismond était en de mauvaises mains, quand le péril où se trouvait votre amante, vous a forcé à vous en séparer. L'amour excuse la conduite que vous avez tenue alors; mais rien ne pourrait vous justifier, si vous tardiez davantage à aller remplir vos devoirs envers votre souverain. Les bruits qui courent à son sujet, sont fort étrangers; s'ils sont fondés, vous avez peu de moyens de lui être utile; néanmoins votre fidélité peut lui être d'un grand secours. Vous êtes peut-être le seul qui soit véritablement attaché à ce roi malheureux; auriez-vous la cruauté de l'abandonner entièrement? . . .

C'est ainsi que le vieux Munster s'efforçait de réveiller dans l'ame de Herman la passion de la gloire, l'amour de ses devoirs, et sa fidélité pour son roi; de le mettre en garde contre un amour sans espoir, et de

l'arracher à une vie oisive, indigne de lui. Il eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés du succès. Herman jura de rester toujours fidèle à Ida; mais il promit en même temps que ce ne serait point aux dépens de ses autres obligations. Munster, de son côté, s'engagèrent à surveiller sans cesse Ida, et tous les deux se séparèrent en bons et loyaux amis.

CHAPITRE XXVIII.

JAMAIS peut-être un souverain n'a eu de serviteur plus fidèle que ne l'était Herman; nos lecteurs se rappellent sans doute les preuves d'attachement qu'il donna à l'empereur Winceslas, à ce prince que tout le monde détestait, et qui ne récompensa le dévouement de notre jeune homme que par la haine et l'ingratitude. Il lui fallut malgré cela du temps, avant qu'il pût se décider à chercher un autre maître, et cet autre maître, le roi Sigismond, en usa avec lui comme son prédécesseur. Herman fut méprisé, méconnu de ce prince, quoique la seule pensée de lui être utile, sans aucun égard à son propre intérêt, fut assez puissante pour le déterminer à quitter ce qu'il avait de plus cher au monde, et à re-

tourner dans un pays, où depuis que Nicolas Gara le haïssait, il n'avait pas un ami, pas un protecteur.

Les avis que le vieux Munster lui avait donnés de la situation équivoque de son maître, lui furent confirmés pendant une partie de sa route. Ici l'on racontait que le roi Sigismond n'était point revenu de sa campagne contre les infidèles ; que vraisemblablement il était resté entre leurs mains : là on le croyait au pouvoir d'ennemis encore plus dangereux, qui se trouvaient parmi ses propres sujets ; tantôt on le disait dangereusement blessé, tantôt mort ; bruits, qui allèrent en s'atténuant, aussi-tôt que Herman fut arrivé en Hongrie, et qui se détruisirent entièrement, lorsqu'il approcha de la capitale. Le jeune chevalier apprit ici que son maitre, jusques-là arrêté par une maladie, devait incessamment arriver dans le lieu de sa résidence, et que tout le monde se préparait à le recevoir avec une magnificence royale.

Comme ce n'est point l'histoire de Sigismond que j'écris, je ne parlerai de ce qui le regarde, qu'autant que cela aura un rapport immédiat avec les aventures de Herman. Je ne dirai donc rien de l'entrée du roi à Presbourg, où il fut accueilli au milieu des acclamations du peuple, qui l'aimait malgré tous ses défauts. Je ne parlerai pas

non plus de la quantité de grands qui l'entouraient, ni des discours et des promesses que l'on se fit réciproquement afin de rétablir la bonne intelligence. Sans doute la légéreté, le libertinage, l'amour de la débauche et par fois la cruauté de Sigismond pouvaient servir d'excuses au mécontentement d'un grand nombre de ses sujets, et (ce qui aurait pu en quelque sorte réparer ses torts antérieurs) il n'avait point remporté de victoire, ni fait aucune capture dans sa campagne contre les turcs; quoi qu'il en soit on lui promit d'oublier le passé, Sigismond le promit également, et ne ferma que trop les yeux sur mille traces d'infidélité et de trahison qui se manifestaient de la part des principaux seigneurs de sa cour, et notamment des frères Gara.

La foule qui environnait le roi le soir de son arrivée, empècha Herman, qui brûlait du desir de le voir, d'en approcher. Sa position était embarrassante, il ne savait quel parti prendre. Son ancien protecteur, le général Nicolas Gara, le détestait, depuis que, durant la dernière campagne contre les turcs, il l'avait trouvé incorruptible, et Herman ne pouvait pas aimer un homme, qu'il savait être l'ennemi secret de son maître, et encore moins se déterminer à lui demander une grace.

Le jeune chevalier résolut enfin de se

présenter lui-même. Il se plaça le soir si près du roi, qu'il touchait presque ses habits. Sigismond le fixa; Herman n'avait point de ces figures ordinaires que l'on rencontre vingt fois sans s'en rappeller les traits : d'ailleurs le roi l'avait vu en dernier lieu dans une circonstance trop bien imprimée dans sa mémoire, pour qu'il eût pu oublier un seul de ceux qui s'y trouvaient, et à plus forte raison celui qui y jouait le premier rôle.

Sigismond eut quelque peine dans les commencemens à rassembler ses idées; il paraissait rêveur, se frottait le front; se tournant enfin du côté d'André Gara assis à côté de lui : d'où vient, lui dit-il, que souvent au comble de la joie, de tristes souvenirs nous assaillent tout-à-coup ? Un des plus épouvantables évènemens de ma vie, se présente en ce moment à mes yeux. Je me le rappelle si parfaitement, que j'en donnerais jusqu'aux moindres détails. Devineriez-vous bien, André, qui est cet homme ? — André s'inclina et garda le silence; il est vrai, continua Sigismond, que vous ne pouvez pas savoir ce dont je vous parle, vous n'étiez point présent, c'était votre frère. Peut-être vous ne m'auriez pas aussi lâchement abandonné que Nicolas ?..... J'ai promis d'oublier les perfidies de mes ennemis; quant à mes amis, je ne les

oublierai jamais! J'avais été, dis-je, lâchement abandonné; déja le cimetère d'Achmet menaçait ma tête, et j'étais sur le point de succomber, lorsque tout-à-coup une troupe de chevaliers accourent pour me délivrer. Mon cheval avait été tué sous moi, mon casque et mon bouclier avoient été mis en pièces, il ne me restait d'autre arme que mon sabre. Le chef de ces braves gens saute à bas de son cheval et m'y fait monter; il me donne son écu, ôte son casque pour en couvrir ma tête. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé depuis, j'ignore ce qui s'est passé autour de moi; mais un souvenir m'est demeuré profondément gravé dans la mémoire, celui de mon libérateur, dont le visage semblait être rayonnant comme celui d'un ange envoyé du ciel. C'est ce même visage qui me rappelle actuellement toute cette scène d'horreur, je le distingue dans la foule de ceux qui environnent ma table, ce sont les traits de mon fidèle serviteur Herman d'Unna, si souvent calomnié. Avance! avance! toi qui m'as sauvé la vie! reçois les remerciemens et l'assurance de la faveur de ton roi!

Pendant que Sigismond parlait, Herman s'était approché davantage, afin de ne rien perdre d'un discours qui l'intéressait si fort. Quand le roi eut cessé de parler, Herman transporté de joie, tombe à

ses pieds, baise sa main et inonde ses genoux de larmes. En effet quelle gloire, et quelle douce satisfaction pour lui d'être ainsi loué devant des milliers de témoins, par un roi, dont il avait toujours cru être méprisé et méconnu, et à qui il avait donné cent preuves de fidélité, sans qu'il eût paru y faire la moindre attention!

Après ces premiers momens de joie, notre jeune chevalier se retira modestement parmi la foule des gentilshommes de service; mais Sigismond se retournait souvent de son côté, et lui défendit enfin de s'éloigner de derrière sa chaise.

Les orgueilleux magnats, qui étaient à table avec le roi, parurent n'avoir pris aucune part à la scène dont ils venaient d'être témoins, ils gardèrent un profond silence, et ne daignèrent pas s'abaisser jusqu'à faire le moindre compliment à un jeune guerrier, que Sigismond avait honoré d'une manière si particulière.

Il ne reçut donc de félicitations, que des gentilshommes qui servaient avec lui à table, et dont plusieurs l'appellaient en lui serrant la main, leur ancien ami et leur frère d'arme. De toutes les personnes qu'il rencontra ici, celle qui lui fit le plus de plaisir, fut un jeune homme qu'il avait connu enfant, et avec lequel il s'était autrefois brouillé à la cour de Winceslas par un mal-entendu.

Il le retrouva à celle du roi Sigismond au nombre des chevaliers de ce prince ; et comme il lui avait vu faire pendant la guerre contre les musulmans des actions de la plus grande valeur, le souvenir de ses torts passés avait été entièrement effacé et remplacé par un vif attachement et une sincère admiration. C'était ce Kunzman de Hertingshausen, qui lorsque Herman et lui étaient encore pages de l'empereur, avait attribué au chevalier d'Unna la nécessité où il avait été de s'enfuir de la cour de Winceslas. Mes lecteurs se rappellent sans doute cet événement rapporté dans l'histoire de ses jeunes années, que le chevalier de la fidélité raconta au vieux Munster.

Kunsman qui avait déja paru, lorsqu'il rencontra Herman pendant la guerre contre les turcs, avoir oublié leur ancienne inimité, l'accueillit dans cette dernière occasion comme un véritable ami. Le lieu n'était pas propre à une longue conversation ; un serrement de main, et ces mots : mon cher Herman, mon cher Hertingshausen, furent tout ce qu'on se pu se dire, le reste fut remis à une entrevue qu'ils se proposaient d'avoir ensemble la nuit suivante.

Le roi, engagé depuis quelque temps dans un entretien sérieux avec les frères Gara, avait cessé de se retourner du côté de Herman ; on avait beaucoup bu ; ce n'é-

tait

tait pas la coupe du plaisir qui faisait la ronde autour de la table, mais bien celle de l'infernale discorde. Herman observait depuis long-temps, que les magnats assis vis-à-vis de son maitre, n'avaient pas pour lui les égards qu'ils lui devaient. Un mécontentement sourd, ou une maligne joie, voilà ce qu'on lisait sur ces visages enluminés par le fameux vin de Hongrie. Aussi la conservation de Sigismond avec les deux Gara lui déplut-elle beaucoup. Ceux-ci semblaient avoir entièrement oublié à qui ils parlaient. Il étaient question de cette campagne malheureuse où le roi manqua de perdre la vie. On se faisait mutuellement des reproches, on se justifiait avec chaleur; bientôt le général et son frère élevèrent la voix à un tel point qu'on n'entendait plus celle du monarque.

Quoi! dit Herman à Hertingshausen en portant la main sur son sabre, souffrirons-nous qu'on insulte ainsi notre maitre? Cependant le tapage augmentait, chacun se leva de son siège, il y eut par-ci, par-là quelques sabres de tirés, et l'on commençait à approcher le roi de si près, que les mauvais desseins qu'on avait sur sa personne ne pouvaient plus être douteux. A l'instant Herman mit le sabre à la main, Hertingshausen et les jeunes chevaliers suivirent son exemple. Sigismond est terrassé par ses en-

nemis, on ose se servir contre lui d'armes défendues à de loyaux chevaliers. Herman saisit alors André Gara et l'arrache avec violence de dessus son maître ; les jeunes chevaliers le débarrassent de même du général Nicolas Gara ; on gagne le champ de bataille ; la personne du roi est dégagée ; mais bientôt la partie devient inégale. On fait entrer un grand nombre de cavaliers, parmi les défenseurs de Sigismond, les uns sont à leur tour jettés par terre, les autres désarmés ; le roi est traité d'une manière indigne, et enfin chargé de chaînes, ainsi que ceux qui avaient voulu le secourir.

Toutefois il n'y en eut que deux qui eurent l'honneur de partager sa malheureuse destinée, Herman et Hertingshausen ; les autres presque tous courtisans efféminés, se laissèrent aisément détourner de leur devoir ; ceux-ci effrayés par des menaces, ceux-là gagnés par des promesses ; et aucun n'envia aux deux fidèles serviteurs de Sigismond l'avantage de subir le même sort que leur maître, d'être comme lui maltraités, enchaînés, mis dans une voiture couverte, et conduits dans un endroit où les artificieux magnats espéraient pouvoir disposer du roi à leur volonté, sans avoir la moindre chose à craindre de la part du peuple.

CHAPITRE XXIX.

Les prisonniers arrivèrent dans le château de Soclos, un lundi après la fête de Saint Vital. Herman savait que c'était le chef-lieu de la maison des Gara, et il pouvait par-là imaginer le traitement qu'avait à attendre son infortuné maître dans ce château, où rien ne limitait la puissance de ses ennemis.

Son attente, qui ne lui montrait dans l'avenir que des insultes et la mort pour Sigismond, fut néanmoins trompée cette fois.

L'événement qui avait causé la détention du roi était un plan concerté. On voulait s'assurer de sa personne, le détrôner et mettre un autre à sa place; mais dans l'exécution de ce projet on avait outre-passé à tous égards les bornes qu'on s'était prescrites, et l'on trouva à propos de revenir aux règles de la modération et de la bienséance. L'ivresse avait été cause, lors de ce malheureux repas, que les ennemis de Sigismond avaient totalement oublié que celui qu'ils traitaient comme un vil esclave, était cependant leur souverain, et qu'ils se déshonoraient publiquement par leur indigne con-

duite. Les fumées du vin étant dissipées, la colère et le desir de la vengeance n'enflammaient pas moins qu'auparavant le cœur des Gara; mais ils étaient honteux de continuer à jouer un rôle, qui pouvait les priver de leurs prétentions à la couronne de Hongrie, et ramener tout le monde au parti du méprisable fils de l'empereur Charles IV.

On ôta donc les fers au roi; on lui donna à la place du cachot, où il avait d'abord été mis, un fort bel appartement; on alla même jusqu'à lui demander s'il desirait être servi par les gens de sa cour, qui avaient été faits prisonniers avec lui, et sur sa réponse affirmative on les lui envoya.

La situation de Sigismond fut supportable, et elle le devint encore davantage, quand Nicolas et André Gara eurent été obligés de quitter le château, des affaires d'état ayant exigé leur présence dans la capitale, et les ayant forcé de remettre la garde de leur prisonnier à leur belle-mère.

Avant de continuer mon récit, il est à propos de donner à mes lecteurs quelques renseignemens sur cette Hélène Gara, veuve de Nicolas, que Sigismond avait autrefois fait mettre à mort, et belle-mère du général Nicolas et du gouverneur André Gara : c'était une jeune et belle personne de vingt-cinq ans, que la perte de son vieux

mari n'avait pas affectée assez fortement pour qu'elle en eût conservé une haine durable contre son meurtrier. Elle n'avait à la vérité parlé que de vengeances aussi longtemps que ses beaux-fils purent l'entendre, elle avait eu l'air d'entrer dans leurs vues, parce qu'il le fallait ; mais ses projets, relativement à l'emprisonnement de Sigismond dans le château de Soclos, étaient d'une nature toute différente et n'avaient pas le moindre rapport avec ceux de ses ennemis.

L'amour du plaisir et le desir de dominer formaient les élémens de son caractère. Sigismond, malgré son âge, était un des plus beaux princes de son temps ; il était roi, frère d'un empereur, et suivant toute apparence son successeur, en cas que Winceslas vint à mourir ou à être détrôné : que de sujets de réflexions pour la maitresse du chateau ! pouvait-elle encore hésiter ? pouvait-elle demeurer incertaine, si elle favoriserait les desseins injustes, et d'une exécution éloignée de ses beaux fils, ou si elle ne chercherait pas plutôt à gagner les bonnes graces d'un prince, qui pourrait reconnaitre ce qu'elle aurait fait pour lui, par le don de sa main et d'une couronne.

Hélène croyait déja en imagination être l'amante de Sigismond, sa femme, et partager avec lui le premier trône du monde. Aussi ne tarda-t-elle pas à faire les démar-

ches qui lui paraissaient les plus convenables, pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs. Elle jouissait de la confiance entière de ses deux beaux-fils; elle savait, qu'occupés à mettre sur le trône de Sigismond le jeune Ladislas, ils seraient long-temps absens : elle se dépêcha donc à exécuter le plan qu'elle avait formé.

Le roi obtint toute une aile du château pour son usage, sa cour uniquement composée jusqu'alors de Kunzman et du chevalier d'Unna fut augmentée. On le traita en souverain, on lui accorda la permission de se promener dans les jardins, et rien ne pouvait lui rappeller son état de prisonnier, sinon les gardes qui l'accompagnaient toujours à une certaine distance, lui et ses deux gentilshommes.

Sigismond se réjouissait d'un pareil changement dans son sort, qui lui offrait de plus grandes espérances. Il chercha à découvrir la cause des bons procédés qu'on avait actuellement pour lui, et il ne fut pas long-temps à s'assurer qu'il les devait à la bienveillance de la princesse Gara. Le portrait d'Hélène se trouvait dans tous ses appartemens, et il l'avait quelquefois apperçue elle-même de loin dans ses jardins, non sans admiration.

La beauté des femmes était l'écueil ou Sigismond échouait le plus aisément ; tout en

rendant hommage à leurs charmes, il avait cependant une si haute opinion de lui-même, qu'il ne pouvait se persuader qu'une belle pût lui être cruelle. Les sentimens d'Hélène à son égard lui furent bientôt connus; ses actions parlaient pour elle. L'amour de Sigismond pour ses aises, la sensibilité de son cœur étaient journellement flattés par de nouvelles attentions, et sa reconnaissance, son penchant pour la belle enchanteresse, qui avait l'art de lui rendre sa prison si agréable, devinrent d'autant plus vifs, qu'elle avait l'adresse de l'éviter, et de lui ôter tout moyen de lui faire en personne ses remerciemens. Les portraits d'Hélène et les louanges que lui donnaient sans cesse des gens qu'elle avait placés auprès de lui, transformèrent la gratitude de Sigismond en amour; il brûlait du desir de la voir. On se fit alors des propositions secrètes, il y eut des émissaires envoyés de part et d'autre, des rendez-vous donnés jusqu'à ce qu'enfin les deux parties furent d'accord; ce qu'on chercha toutefois par décence à couvrir d'un voile; mais il était si transparant, qu'il ne restait pas grand'chose à deviner aux habitans du château.

Kunsman de Hertingshausen joua le principal rôle dans cette affaire; il développa des talens particuliers pour négocier une intrigue d'amour, et acquit par-là toute la confience de son maître.

Herman au contraire était l'homme du monde le moins propre à un pareil métier; il ne connaissait qu'une espèce d'amour, celui qu'il ressentait pour Ida, celui dont les ames pures sont seules susceptibles; il regardait une intrigue amoureuse comme une chose malhonnète, et n'avait pas assez de politique pour cacher la répugnance et l'horreur qu'elle lui inspirait. Lorsqu'il n'était encore que page à la cour de l'empereur Winceslas, il avait appris à connaître l'impudence et le libertinage sous les formes les plus odieuses, et il regrettait sincèrement de voir renouveller ici les mêmes scènes par un prince qu'il aimait, et dans lequel il voyait avec chagrin le même goût pour la débauche, qu'avait déja son frère..

Le roi Sigismond n'étant point accoutumé à lire dans les yeux de ceux qui l'approchaient, une improbation secrète de ses actions, Herman fut écarté, et le rusé messager d'amour, le complaisant Hertingshausen, employé en toute occasion.

Comme l'attachement de Herman pour son maître, avait considérablement diminué, il fut moins sensible à la préférence qu'il donnait à un autre sur lui; il n'enviait point à Kunzman la faveur d'un prince qu'il aurait actuellement bien volontiers abandonné. — A quoi bon la vie efféminée que je mène ici, se demandait-il à lui-même ?

me? Est-ce là le moyen de m'élever, de me rendre digne de la main de la princesse de Wirtemberg? ô fuis, fuis, Herman! tu perds ton temps en ces lieux d'une manière plus répréhensible, que ne l'aurait été celle que Munster t'a dépeinte sous un jour si désavantageux.

CHAPITRE XXX.

De la constance du roi Sigismond; chapitre très-court.

TOUTE chose a son terme, une passion de la nature de celle de Sigismond et d'Hélène n'est d'ailleurs jamais de longue durée, et nous serions presque tentés de faire honneur à la princesse de sa briéveté, en l'attribuant à son peu d'expérience sur cette matière. Comment pouvait-elle espérer de fixer pour toujours son amant? de partager un jour son trône? il fallait que l'amour et la confiance en ses charmes l'eussent prodigieusement aveuglée, il fallait qu'elle n'eût jamais entendu parler des aventures précédentes de l'inconstant Sigismond. Elle avait trop compté sur sa fidélité. Il l'avait tellement subjuguée, que loin d'être prisonnier dans le château de Soclos, il en était véritablement le maître.

Il ne tomba pas dans la pensée à Hélène, que Sigismond songeât en secret à se délivrer à la fois d'une maîtresse, qui lui devenait à charge, et de sa prison, et elle fut étrangement surprise, quand elle le vit un jour entrer dans sa chambre en habit de voyage. Elle demeura interdite; mais imaginant qu'il allait à la chasse, elle offrit d'y accompagner à l'ordinaire son amant. — Non, ma belle princesse, dit Sigismond, il faut que je vous abandonne entièrement!

— M'abandonner? je réponds sur ma vie de votre personne! — et la mienne n'est-elle pas en danger, si je reste plus long-temps ici? Vos fils rebelles sont avertis de la bonté avec laquelle vous me traitez, bientôt ils paraîtront, et me chargeront de fers qui ne seront pas aussi légers que les vôtres.

— Ils ne sont hélas! que trop légers; vous les secouerez aisément!

— Chère Hélène! pourrais-je en ces lieux, dans les bras de l'amour, faire les dispositions nécessaires pour remonter sur le trône dont on m'a fait descendre? Songez à ce que vous exigez, songez au bonheur, à la réputation de celui que vous aimez!

— Hélène tomba dans une profonde rêverie, dont elle sortit enfin en lui de-

mandant, si dans le cas où la fortune lui serait favorable, il penserait encore à elle, s'il n'oublierait point l'amour et la fidélité qu'il lui avait jurés?

Sigismond, qui s'inquiétait peu des sermens qu'il avait faits pendant qu'il était amoureux, passa légèrement sur le souvenir qu'elle lui en rappellait, mais ses expressions furent si tendres à d'autres égards, que la princesse en fut la dupe, et consentit à son évasion. Elle demanda alors à son amant de rester au moins encore quelques jours avec elle avant de la quitter. Le roi que ces retards n'accommodaient pas, et qui craignait de perdre le temps et les moyens de se remettre en liberté, prit enfin le parti de s'échapper secrètement, ce qui servit à justifier Hélène auprès de ses fils, d'avoir eu aucune part à sa fuite.

CHAPITRE XXXI.

PERSONNE ne fut plus content que Herman, d'être sorti du palais de cette circé. Il se réjouissait d'être enfin arraché à l'oisiveté sans avoir été obligé d'abandonner son maître, qu'il regardait actuellement comme rendu à la vertu, et qu'il recommençait en conséquence à aimer. Sigismond tourna ses pas vers le château du

comte Cyly, frère du mari de sa sœur, et ici l'attendaient des aventures qui devaient de nouveau éloigner de lui le cœur du fidèle chevalier d'Unna.

Toujours les Cyly avaient été les partisans de Sigismond; l'un lui était attaché par les liens de la parenté, et l'autre, le comte Pierre Cyly, chez lequel il allait actuellement, était enchaîné à son sort par un charme encore plus puissant. On le surnommait Pierre l'imbécille; il méritait complètement cette épithète, et grace au roi Sigismond qui l'avait marié, il n'avait rien de recommandable que sa charmante femme Barbe, autrefois dame de cour de la reine Marie de Hongrie. Cette même Barbe devint par-là garante de la fidélité de son mari, qui sans cela eut été facilement gagné par quiconque connaissait sa faiblesse. Barbe, entièrement dévouée au roi, semblait ne lui être si favorable que par reconnaissance du mariage qu'il lui avait fait faire avec Pierre l'imbécille, son époux, sur-tout, en était plainement convaincu; mais il y avait des personnes qui pensaient bien différemment, et la suite nous apprendra laquelle de ces opinions était la mieux fondée. Ce qu'il y a de certain, c'est que Barbe avait maintenu dans les meilleures dispositions, à l'égard de Sigismond, le comte Pierre, qui avait toujours besoin d'ê-

tre mu par une impulsion étrangère, quand il voulait prendre un parti, et qu'elle était le principal motif, qui avait engagé le roi à préférer pour asyle, le château de son mari à tout autre endroit. Sigismond et ses deux compagnons, Herman et Hertingshausen, furent reçus à bras ouverts, et quoique le comte Pierre exprimât naïvement son étonnement sur cette apparition subite, il n'en parut pas moins que Barbe attendait depuis long-temps son illustre hôte.

Herman y voyait mieux que le comte Cyly. Il remarqua des regards d'intelligence entre son maître et la comtesse, il s'apperçut que Hertingshausen était au fait de ce mistère, et que Barbe lui parlait comme à une vieille connaissance. Il comprit par-là, que pendant les derniers temps de leur séjour au château d'Hélène, lorsque Sigismond et ses gens n'étaient plus traités en prisonniers, Hertingshausen n'avait fait de si fréquentes absences, que parce qu'il entretenait une correspondance secrète entre le roi et la comtesse, et que celui-là avait été déterminé à fuir Hélène, moins par le dégoût que lui inspirait la vie oisive et voluptueuse qu'il menait chez elle, que par le desir de se rapprocher des son ancienne amie la comtesse Barbe.

Il ne fallut que peu de jours à Herman

pour se convaincre, que les scènes qui se passaient au château de Soclos allaient se renouveller ici, et qu'il avait inutilement espéré que, remis en activité, la fortune pourrait lui devenir plus favorable.

Il en revint donc au dessein d'abandonner son maître, rien ne devant le retenir davantage au château de Cyly. Il est vrai, qu'on parlait quelquefois dans le cabinet de Sigismond des démarches sérieuses, qu'on se proposait incessamment de faire pour le remettre sur le trône, mais ces démarches étaient différées de jour en jour, et les moyens, dont on voulait user pour exécuter ce grand dessein, consistaient moins dans l'emploi de la force des armes, que dans la ruse et de secrètes intrigues, choses auxquelles Herman n'entendait rien, et qu'il avait même la maladresse de ne pas approuver.

Ce qui lui rendait encore plus désagréable son séjour au château de Cyly, c'était le défaut d'un ami, qu'il pût aimer, et auquel il pût se confier. Déja à Soclos Hertingshausen avait plus d'une fois, par sa conduite, excité son mépris, et ici il acheva de se rendre tout-à-fait indigne de l'affection d'un homme tel que Herman. Hertingshausen ne se contenta pas à Cyly d'être l'entremetteur d'un amour criminel, il voulut de plus partager les plaisirs de son maître.

Il n'avait des yeux que pour la belle comtesse Cyly, et celle-ci ne contraignait les siens, que lorsqu'elle pouvait être remarquée de Sigismond. Quant à Herman, que dans les commencemens, elle regardait comme un personnage insignifiant et sans conséquence, elle ne craignait point ses regards, et s'observait aussi peu devant lui que devant Pierre l'imbécille.

Le cœur pur et innocent de Herman avait de la peine à en croire le témoignage de ses sens, sur l'excessive impudence de la comtesse. Il ne savait pas encore à quel point se portait le libertinage de cette nouvelle Messaline, dont l'histoire nous a transmis une partie des débordemens, et il n'en fut parfaitement convaincu, que quand elle jetta enfin les yeux sur lui-même pour l'attirer aussi dans ses filets.

Je laisse ici tomber la toile, afin de dérober à mes lecteurs les scènes horribles qui se passèrent alors dans le château de Cyly. Je me contenterai de dire qu'elles furent telles que ce lieu ne parut plus qu'un séjour infernal à Herman, qu'il ne songea qu'à s'enfuir, et que la seule chose qui le tenait encore en suspens, était de savoir, s'il devait garder le silence, ou bien, si avant de partir, il ne convenait pas qu'il éclairât son maître sur la conduite abominable de son amante.

Sa probité lui défendait d'embrasser le premier parti, et sa délicatesse le second. Dans l'explication qu'il aurait eue avec Sigismond, il eut fallu avouer qu'il avait connaissance de son infâme commerce avec la femme du comte Pierre, n'oser peut-être montrer l'horreur que lui inspirait une telle liaison, et c'eût été à ses yeux en quelque sorte l'approuver ? Il resta donc indécis jusqu'à ce que de nouvelles découvertes sur le château de Cyly eurent porté son indignation au plus haut degré, et précipitèrent son départ.

Le mépris, dont il avait payé les avances de la comtesse, lui avait attiré sa haine, qu'elle fit bientôt partager à Sigismond. Hertingshausen, à Soclos, avait déja ravi à Herman la première place dans le cœur de son maître. Ici notre chevalier cessa d'être appellé aux délibérations que l'on faisait pour remettre Sigismond sur le trône; il remarqua même par quelques mots échappés, que les projets ne se bornaient plus à reprendre la couronne de Hongrie, que l'ambitieuse Barbe avait su inspirer au roi des prétentions beaucoup plus élevées. On lui avait une fois prédit qu'elle serait impératrice; elle se regardait déja comme l'épouse de Sigismond; il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait cherché à lui faire naître le desir de monter sur un trône qui

faisait l'objet de ses vœux, et où elle ne pouvait parvenir à se placer, qu'en l'y plaçant lui-même.

Toutes ces choses déplaisaient infiniment à Herman ; il entendait faire des complots contre la vie de Winceslas, dont la couronne commençait déja alors à chanceler sur sa tète, des complots contre celle du duc Fréderic de Brunswick, qui ainsi que d'autres grands avait des prétentions à devenir chef de l'empire, et il tremblait de ne pas arriver à temps pour les avertir et les sauver. Herman oublia entièrement dans cette occasion que ce dernier était son rival, que le comte Evrard l'avait destiné à devenir l'époux d'Ida ; il ne vit en lui qu'un prince qu'on voulait lâchement assassiner, et pour la conservation duquel, ainsi que pour celle de Winceslas, il aurait volontiers sacrifié sa propre vie.

Il prit donc la ferme résolution de ne plus rester une seule nuit dans cette caverne de voleurs, et il se proposa de prendre au plutôt la fuite. Il n'était pas toutefois aussi aisé de sortir du château de Cyly, qu'il le pensait. Une haute muraille entourait le parc, par lequel il fallait passer. Celui-ci n'avait qu'une porte ; on la fermait la nuit, et le jour elle était exactement gardée : le chevalier reconnut par-là que le roi Sigismond et ses gens n'étaient pas plus en liberté ici qu'à

Soclos. Herman avait d'abord choisi la nuit pour exécuter son projet ; mais il fut obligé de changer d'avis et d'attendre le jour, se flattant, qu'au moyen d'un présent fait à la garde, il pourrait s'évader plus aisément, qu'en cherchant à rompre avec ses seules forces, des portes énormes recouvertes de fer. Il se coucha dans un des nombreux cabinets de charmille, dont ce beau lieu était rempli, et fut là témoin d'un entretien, qui nous paraît assez important pour en faire part à nos lecteurs dans un chapitre particulier.

CHAPITRE XXXII.

HERMAN ne tarda point à s'appercevoir qu'il n'était pas seul dans le cabinet. Sa sûreté exigeait qu'il demeurât caché, et la nécessité et l'occasion le forcèrent à écouter, malgré le mépris qu'il avait toujours eu pour les personnes qui ont cette odieuse habitude. — Mes lecteurs apprendront qui étaient les gens renfermés ici, par la conversation, à laquelle l'arrivée de Herman donna lieu.

— Ecoute, j'entends du bruit.

— Ce n'est rien, comtesse ; c'est le bruit des feuilles.

— Je ne voudrais pas que personne nous entendît.

— Qui serait-ce ? le vin a profondément assoupi vos deux époux.

— Mauvais plaisant ! mes deux époux ! es-tu jaloux, Hertingshausen ?

— C'est aux maris à l'être de l'amant ; mais non à celui-ci.

— Et ils pourraient le devenir. Kunzman, Kunzman, sois une autrefois plus prudent ; ce soir tu t'es entièrement oublié. Contente-toi de me témoigner entre quatre yeux ta tendresse ; mais en présence du roi, en présence du comte Pierre........ certainement, il fallait que le vin t'eût donné dans la tête.

— Cela ne tire point à conséquence ; Sigismond et le comte ne voyaient et n'entendaient presque plus rien. — Ne sais-tu pas que les imbécilles deviennent sages dans l'ivresse, et les lâches courageux ?

— Oui, sur mon honneur, courageux... de sang-froid, je ne lui aurais pas conseillé de me frapper, pour avoir pris un baiser sur vos lèvres.

— Fi, Kunzman ; j'y songe actuellement : retire-toi d'auprès de moi ! je ne puis souffrir à mes côtés un homme que Pierre l'imbécille a battu.

— Comtesse !

— Tu n'es encore qu'un simple page ;

lève-toi, te dis-je; Herman n'aurait pas souffert impunément un coup de bâton du comte Pierre.........., pas même du roi Sigismond.

— Herman, comtesse! ne me réduisez pas au désespoir; ce mauvais sujet! vous savez ce que j'ai une fois remarqué. N'est-il pas vrai que vous l'auriez rendu heureux s'il l'avait voulu?

— Les braves gens ne sont-ils pas toujours heureux?

— O dieu! c'est à en perdre la tête.

Herman, Herman! il faut que tu meurs, où es-tu? où te trouverais-je?

— Cela serait bon pour quelqu'un qui n'aurait pas peur. Le comte Pierre ira au reste demain matin à la chasse, accompagné du brave Herman. Seriez-vous d'humeur à vous venger en même temps de tous deux?...... allez, nous verrons ce que vous inspireront l'amour et la vengeance; mais, à vous parler franc, je pense que vos mains et votre habit seront encore aussi nets qu'aujourd'hui. Comment tacher de sang ces jolies mains blanches, et ces beaux habits de soie.

Le discours de cette furie fut interrompu à plusieurs reprises, par les blasphêmes de l'emporté Hertingshausen; quand elle eut achevé, il se précipita, comme la foudre

hors du cabinet, et Barbe éclata d'un rire infernal, qu'il put encore entendre.

Herman, dans la surprise que lui causa ce qu'il venait d'ouïr, ne savait quel parti prendre. Cependant la conclusion du discours de Barbe, l'aurait décidé à s'évader promptement, s'il n'avait pas été retenu par le point d'honneur. Il n'avait jamais été dans l'usage de fuir devant ses ennemis; d'ailleurs il craignait pour la vie du comte, avec lequel il devait effectivement chasser le lendemain. Il avait résolu de profiter de l'occasion pour s'enfuir en plein jour, et actuellement il trouvais arrêté par le péril auquel le comte se était exposé, le considérant, vu la faiblesse de son esprit, comme une femme, et se croyant, en qualité de chevalier, obligé de le protéger.

Ce qui l'arrêta encore pendant quelques minutes dans le cabinet, fut l'arrivée d'une suivante de Barbe.

— Retirez-vous, amans, dit la chambrière; il fait jour.

— Cette précaution, répondit Barbe, est aujourd'hui inutile; je suis seule.

— Seule!

— J'ai un peu tiré Hertingshausen de son assoupissement. Herman et Pierre ne passeront pas la journée; j'ai mis à leurs trousses un loup enragé. Je connais Kunzman; il les tuera par-tout où il les trouvera,

— Mais, pourquoi? mon dieu, pourquoi?

— Sotte que tu es, chaque jour ce sont de nouveaux regards méprisans de la part de l'un, et tu sais la scène que l'autre m'a faite hier au soir. Il ne me manquait plus que de voir frapper mon amant par mon imbécile mari; bientôt ce serait mon tour.

— Comtesse, pourrai-je dorénavant dire que vous n'êtes pas cruelle?

— Cruelle!........ Je te citerai, pour la dixième fois, Marie. Ne vit-elle pas encore tranquillement dans son couvent. Ne dédaigné-je pas de faire couler son sang, pour assurer ma fortune?

Nous verrons par la suite, si Herman comprit bien ces mots, et s'il réfléchit sérieusement sur ce qu'ils signifiaient. Mais la promptitude avec laquelle il quitta le cabinet, à l'instant même où on les prononça, permet de douter qu'il les ait entendus.

Qu'est-ce que cela, dit la suivante, que Herman avait poussée rudement, en passant à travers les branches?

— Dieu, s'écria Barbe, si l'on nous avait écoutées! — Justement, lorsque vous parliez de la reine, quelqu'un s'est levé, et a passé près de moi avec une vîtesse...... Ah! madame, je crains, je tremble! Est-il bien

sûr que vos mains ne soient pas souillées du sang de Marie ?

— Je te le jure...... Pourquoi aurais-je fait assassiner une rivale qui me nuit si peu auprès de Sigismond ? je ne répands pas le sang inutilement.

— Il fait froid ici, répondit la chambrière : d'ailleurs, voilà le jour, vous plaît-il de rentrer ?

Barbe se tut, et toutes les deux sortirent du cabinet.

CHAPITRE XXXIII.

Herman parcourut en vain la forêt pour trouver son adversaire; n'ayant pas pu le joindre, il se hâta de retourner au château, afin d'avertir le comte Pierre. Celui-ci avait également disparu : ses valets-de-chambre dirent que le chevalier de Hertingshausen était venu le chercher il y avait une demi-heure, de la part du roi Sigismond; quon avait aussi demandé après Herman, et qu'on avait répondu qu'il était vraisemblablement allé à la chasse.

Herman pouvait deviner à-peu-près le chemin que Kunzman avait pris avec l'infortuné comte. Il n'était pas difficile à ce rusé traître d'attirer l'imbécille Pierre par-

tout où il croirait pouvoir plus sûrement exécuter son détestable dessein. Le défenseur de cette malheureuse victime précipite donc ses pas : mais, à peine sorti de la cour du château, il se voit environné de la garde, qui lui demande, au nom du roi Sigismond, son sabre, et lui déclare qu'on va le mener en prison.

Herman obéit, ou plutôt, il est forcé d'obéir. Toute résistance aurait été inutile ; elle n'aurait servi qu'à lui faire blesser ou tuer quelques-uns des innocens exécuteurs des ordres du roi, sans pouvoir, malgré cela, s'échapper. On le renferme dans une tour située dans la partie septentrionale du château ; et, sur ce qu'il demande quel est son crime, on lève les épaules, en lui promettant, d'après ses instantes prères, d'envoyer du monde à la forêt, pour en ramener le comte Pierre, qu'il assurait être en danger de la vie.

Vers midi, le prisonnier fut conduit devant son juge. Le roi Sigismond jetta sur lui un regard qu'il ne lui avait jamais connu. Herman, de son côté, était debout, et avait cet air d'assurance, que l'innocence peut seule donner. — Dissimulez, vil hypocrite, dit enfin le roi ! Fallait-il t'ériger en prédicateur de la vertu, pour censurer avec l'œil de l'envie, des plaisirs permis, tandis que tu travaillais en secret à ravir le bien de ton maître?

-Que

— Que votre majesté, reprit alors Barbe, que Herman n'apperçut qu'en ce moment, que votre majesté daigne pardonner à sa jeunesse ! il avait peut-être trop bu ; il n'était pas de sang-froid: d'ailleurs, qu'est-ce qu'un baiser ?

— Un baiser, s'écria Sigismond l'un baiser vous semble peu de chose ! traîtresse, vous aimez Herman, sans quoi vous ne parleriez pas ainsi !

— M'a-t-on peut-être pris pour Hertingshausen, demanda Herman, en jettant un regard de mépris sur la comtesse ?

— Es-tu d'accord avec mes yeux, répondit le roi ?...... ils me représentaient en effet, non ta figure, mais celle de Hertingshausen. Toutefois j'étais à moitié assoupi, et la comtesse a raison ; ce n'est point lui : c'est toi qui a osé attaquer ce que j'ai de plus cher au monde.

— Mon seigneur ! mon roi ! reprit Barbe d'un air suppliant, certainement vous vous trompez ; oui, oui, c'était Hertîngshausen, et non ce pauvre Herman ! pardonnez-lui ! de grace, pardonnez-lui, si vous ne voulez pas me faire mourir moi-même !

— Eloigne-toi, s'écria Sigismond ; ce baiser ne te coûtera pas la vie : ce n'est, comme dit la comtesse, qu'une bagatelle. Mais qu'elle t'aime ! que la plus belle des femmes t'adore, et veuille mourir avec toi ...... ô

rage !....... retire-toi, retire-toi de devant mes yeux ! — Herman est ramené dans sa prison. Il comprend quel est le plan de son accusatrice. Ses réponses à double sens, l'inclination qu'elle feignait d'avoir pour lui, devaient exciter au plus haut degré la jalousie de Sigismond. Quant à elle, elle savait bien qu'un regard, une larme pourraient la mettre à l'abri du courroux de son amant; mais elle voulait que Herman en devint la victime.

— Ceci est un coup de maître, dit Barbe à sa suivante, quand elle se trouva seule avec elle. Sigismond n'avait que trop bien vu dans l'ivresse. Il aurait infailliblement fait mourir Hertingshansen. Quel bonheur d'avoir pu lui faire croire que Herman est le coupable !

— J'étais si contente, répondit la chambrière, quand je l'ai trouvé ici dans la cour du château; j'étais si aise qu'il eût échappé au fer meurtrier de Kunzman, et voilà actuellement qu'il court un nouveau danger. Ah ! que ne vous ai-je célé !.....

— Faible créature ! je crois que tu pleures.

— Et vous l'avez cependant autrefois aimé.

— Mets-toi à ma place, et tu conceveras ce dont est capable un amour méprisé.

— Je ne pourrais point haïr Herman, quand il m'accablerait de mépris.

— Finis, et regarde par la fenêtre qui donne sur la grand'route......... Hertingshausen ne vient-il pas encore ?... Il se sera au moins acquitté d'une de mes commissions.

La femme-de-chambre regarda en pleurant par la fenêtre. Herman, dans cet instant en faisait autant par celle de sa prison.

La tour du château, située du côté du nord où se trouvait le chevalier d'Unna, avait vue sur la grande route qui venait de la forêt. La nuit approchait; une troupe de cavaliers sortis du bois, s'avança à toute bride vers le château. On lisait le désespoir dans leurs yeux; et les paroles qu'ils dirent en descendant de cheval à la porte, semblaient plutôt des cris confus, que des mots articulés. Cependant la fenêtre grillée de Herman était placée assez bas, pour qu'il en pût entendre quelque chose à bâton rompu. — Quel effroyable coup de boutoir, s'écria un des cavaliers, ce sanglier lui a donné dans le côté! jamais je n'ai rien vu de semblable. — Bon, répondit un autre, ce n'est pas la dent d'une bête féroce, mais un large sabre, qui lui a fait cette blessure. Le chevalier d'Unna avait bien raison quand il nous a envoyés à son secours; il faut qu'il soit doué de l'esprit de prophétie.

— Et il est mort ! réellement mort !

— Hélas ! oui..... C'était cependant un bon seigneur; il ne faisait de peine à personne. – Que ce brave Kunzman m'a inspiré de pitié ! Ah ! il a bien défendu notre pauvre maître, car il était lui-même tout en sang. Et l'expression de sa douleur, qu'elle était touchante ! il pleurait à chaudes larmes auprès du mort, s'arrachait les cheveux; jamais je n'aurais cru qu'il l'aimait autant.

A ces mots Herman referma sa fenêtre, et fut renversé, presque sans sentiment, sur le plancher de sa prison.

Voila donc comme triomphe le crime, tandis que l'innocence succombe. O juge éternel ! où est ta vengeance ? ainsi s'écria Herman, et il tomba dans un profond évanouissement, dont il ne fut tiré qu'un quart-d'heure après, par le bruit sourd d'une voiture. Les cris qui se firent alors entendre, parmi lesquels il crut distinguer la voix plaintive de la comtesse, l'avertirent qu'on amenait le cadavre de l'infortuné comte de Cyly. Une sueur froide se répand sur tout son corps; il s'éloigne en frémissant, de la fenêtre, pour ne pas être témoin d'un aussi triste spectacle.

Il est difficile de savoir ce que pensa, ce que sentit Herman pendant le morne silence qui succéda à ce tumulte effrayant. Le bruit

qu'on fit à la porte de sa prison, l'arracha enfin à ses sombres rêveries.

Les verroux s'ouvrent. Une voix de femme lui dit : chevalier d'Unna, vous êtes libre.

— Moi, libre, par l'ordre de qui ?

— Par le secours d'une pauvre fille, qui a pitié de vous, et qui voudrait racheter, au moyen d'une bonne action, les grands péchés qu'elle a commis. Fuyez, fuyez, avant qu'il ne soit trop tard.

— Moi, fuir ! l'innocence ne fuit jamais.

— A quoi sert ici votre innocence ?

— Je veux venger auparavant le sang du comte Pierre, en publiant le nom de son cruel assassin.

— Vous écoutera-t-on.

— Il faut bie que Sigismond m'entende. Je démasquerai Barbe à ses yeux.

— Ma maîtresse ! ô je vous en supplie, ne vous perdez pas !

— Ta maîtresse ! es-tu aussi une de ses complices ?

— Je le suis... oui je le suis... de grace, fuyez ! la comtesse commande actuellement seule dans ce château ; le roi l'a quittée précipitamment il y a une heure. Un courier de Prague lui a apporté des nouvelles. On parle d'une grande révolution. Mais, que fais-je, partez, ne perdez pas des momens

précieux, que vous ne trouveriez plus ; il faut que je referme la tour, où l'on a résolu de vous laisser mourir de faim. On ne s'appercevra pas tout de suite de votre évasion ; néanmoins si vous tardiez davantage, on remarquerait mon absence, et vous auriez à vous reprocher la mort de celle qui veut vous sauver la vie.

Herman alors ne fit plus de difficulté de suivre sa libératrice. Il lui serra la main, en lui exprimant le desir qu'il avait de savoir le nom de la personne qui venait d'acquérir un si grand droit à sa reconnaissance. Elle le lui dit, et lui raconta, avant de le quitter...... (quelle suivante serait capable de se taire, même dans les instans les plus périlleux !), que le chevalier Kunzman, malgré sa blessure et les prières de la comtesse, avait été obligé d'accompagner le roi, qui, vraisemblablement par un reste de soupçon, ne l'avait pas traité avec sa bonté accoutumée.

CHAPITRE XXXIV.

HERMAN fuyait, et fuyait avec précaution, parce qu'il savait que la vengeance d'une femme cruelle, dont il avait blessé l'orgueil, le poursuivait. Durant sa route, qui fut longue, il apprit différens événe-

mens. L'empereur Winceslas était à-peu-près déposé ; sa femme, l'incomparable Sophie, partageait courageusement son infortune. Elle semblait en ce moment, où il était malheureux, commencer à l'aimer. Elle le consolait, lui tenait compte de ne pas avoir remplacé Suzanne par une nouvelle maîtresse, et fut assez généreuse pour plaindre la fin funeste d'une femme qui lui avait causé tant de chagrins. Cette indigne créature, voulant se mettre au ton de son amant, et diriger elle-même ses débauches, avait été obligée d'apprendre à boire journellement autant que Winceslas; mais trop faiblement constituée pour soutenir un pareil genre de vie, elle mourut des suites de cette intempérance, sans être regrettée de celui à qui elle avait sacrifié sa santé et sa vie. « Les femmes, disait ce prince en « parlant d'elle après sa mort, ne sont vé« ritablement bonnes à rien ; elles ne sont « pas même propres à boire. »

Pendant que Winceslas renfermé dans un château, n'y devait sa sûreté qu'à la prudence de Sophie, dont il reconnaissait les tendres soins à sa manière, les affaires de Sigismond s'étaient rétablies en Hongrie ; ses ennemis avaient été humiliés, et il remonta sur son trône par le secours du comte Cyly, frère du comte Pierre l'imbécille. Il épousa la veuve de ce dernier, et trouva

dans cette union, le digne châtiment de ses perfidies, à l'égard de la reine Marie, de la princesse Hélène Gara et de mille autres. Barbe le gouverna despotiquement. L'unique chose qu'elle ne put pas obtenir de lui, ce fut de garder à son service le chevalier de Hortingshausen. Le souvenir du baiser, qu'il attribuait toujours plutôt à celui-ci qu'à Herman, ne lui sortit jamais de la tête. Kunzman fut donc forcé de quitter la cour, et d'entrer, dans des circonstances assez défavorables, au service de l'électeur de Mayenee, où nous le retrouverons peut-être bientôt.

Les projets de Sigismond, pour obtenir la couronne impériale, ne réussirent point. Un grand nombre de prince y prétendaient; entr'autres le comte Palatin Robert, le comte Evrard, le duc Fréderic, et l'on regardait comme certain que le choix tomberait sur l'un d'eux.

Herman n'eut pas plutôt entendu nommer le duc de Brunswick et le comte de Wirtemberg, et appris qu'ils étaient, ainsi que tous leurs concurrens, à la diète de l'empire, qui se tenait à Nuremberg, que ses doutes sur le lieu où il dirigerait ses pas, cessèrent entièrement. Il avait ignoré jusques-là la demeure d'Ida, actuellement il lui paraissait clair qu'elle devait se trouver où étaient son père et son époux futur.

Il desirait vivement de voir Ida, et d'instruire Fréderic des complots secrets qui se tramaient contre sa vie; mais le père d'Ida, son fiancé, que ces mots sonnaient mal à l'oreille de Herman! Ida, la fille ou la femme d'un empereur! pauvre jeune homme! quelle perspective pour ton amour!

Herman se trouvait alors aux environs de Fritzlar. Le bruit s'y répandit que les princes allemands avaient rejetté le duc de Brunswick, et que plein de ressentiment, et accompagné de son beau-frère Rodolphe de Saxe, il était parti de Nuremberg pour retourner dans son pays. On peut juger du plaisir que cette nouvelle fit à notre héros. Ce rival dangereux avait donc abandonné son amante; il ne devait jamais obtenir le titre d'empereur, que le comte Evrard desirait si ardemment voir porter à son gendre, s'il ne pouvait pas l'avoir pour lui-même. De nouvelles espérances se réveillèrent dans l'ame du chevalier d'Unna; il croyait avoir surmonté tous les obstacles, du moment où ce redoutable duc avait quitté la partie, et ne songeait pas que la fille d'un empereur futur était un parti auquel il ne pouvait prétendre.

Cependant, ayant ouï dire que le duc Fréderic pourrait passer ici, il résolut de se présenter à ce prince, dans l'intention de l'avertir du danger qu'il courrait. Il s'in-

téressait doublement à lui, depuis qu'il ne le regardait plus comme l'époux destiné à Ida. Il se mit donc sous un arbre à côté de la grand'route, et regardait au loin devant lui. Le lieu était solitaire. Habitué, dans ce canton, à voir souvent passer des princes, on ne se portait pas sur leur passage, afin de s'assurer qu'ils sont aussi des hommes.

Herman attendit long-temps. Fatigué du voyage, il s'endormit. Son sommeil pouvait avoir duré quelques heures, lorsqu'il fut réveillé par un songe horrible. Il rêvait que le duc Fréderic de Brunswick était déchiré par un lion, et qu'on voulait le revêtir de la peau du meurtrier de ce prince. Remis de l'émotion que lui avait causé ce rêve, il se lève et apperçoit debout à ses côtés un grand homme pâle avec les cheveux épars et un sabre nu à la main.

Herman saute en arrière; que fais-tu avec mon sabre, s'écria-t-il, en remarquant qu'il était entre les mains de l'étranger ?

— Ton sabre, répondit l'autre, en le jettant à l'instant dans le plus épais du bois; regarde, voilà le tien; je l'ai trouvé près de toi; cet aspect terrible m'a tellement glacé les sens, qu'il ne m'a pas été possible de continuer mon chemin : et te soupçonnant un assassin, j'ai tiré mon épée, pour me défendre, au cas que tu vinsses à t'éveiller.

Herman regarde autour de lui, et voit à la place où il avait été couché un sabre rempli de sang. — Malheureux! dit-il, en prenant au collet l'étranger, et en le secouant vigoureusement, que signifie cette arme ensanglantée?..... mais dieu!.... que vois-je? Kunzman de Hertingshausen, le meurtrier du comte Pierre.

Herman, pénétré d'horreur, lâche prise en ce moment, et Kunzman ne se sent pas plutôt libre, qu'il s'enfuit à toutes jambes, laissant le chevalier d'Unna dans un étonnement inconcevable.

Au même instant s'élève une clameur épouvantable: ici, c'est ici, que le crime doit avoir été commis! voilà l'assassin! de tous côtés s'avancent des gens armés, dont quelques-uns criaient: notre duc, notre bon duc! D'autres (1): non, ce n'est point ici qu'il est tombé; nous le trouverons à cent pas dans le bois, et encore un second avec lui. L'assassin ne peut être loin; nous l'avions presque joint une fois; mais il nous a échap-

(1) L'histoire rapporte que le duc Fréderic entra seul dons le bois, et s'éloigna de sa suite à-peu-près de la portée d'un arc; Kurd, chef de ses gardes, s'impatientant de sa longue absence, le suivit, et le trouva assassiné. Il vit encore les meurtriers s'enfuir, et il en joignit même un, qui était Hertingshausen.

pé, et se sauve, en portant en main la preuve de son crime.

Herman était encore debout, les bras croisés devant le sabre de Kunzman, lorsque ces effroyables clameurs vinrent frapper ses oreilles. Il fit quelques pas en avant, pour s'assurer si ce qu'il entendait était une suite des illusions de son rêve, ou une vérité.

FIN DU TOME PREMIER.

